


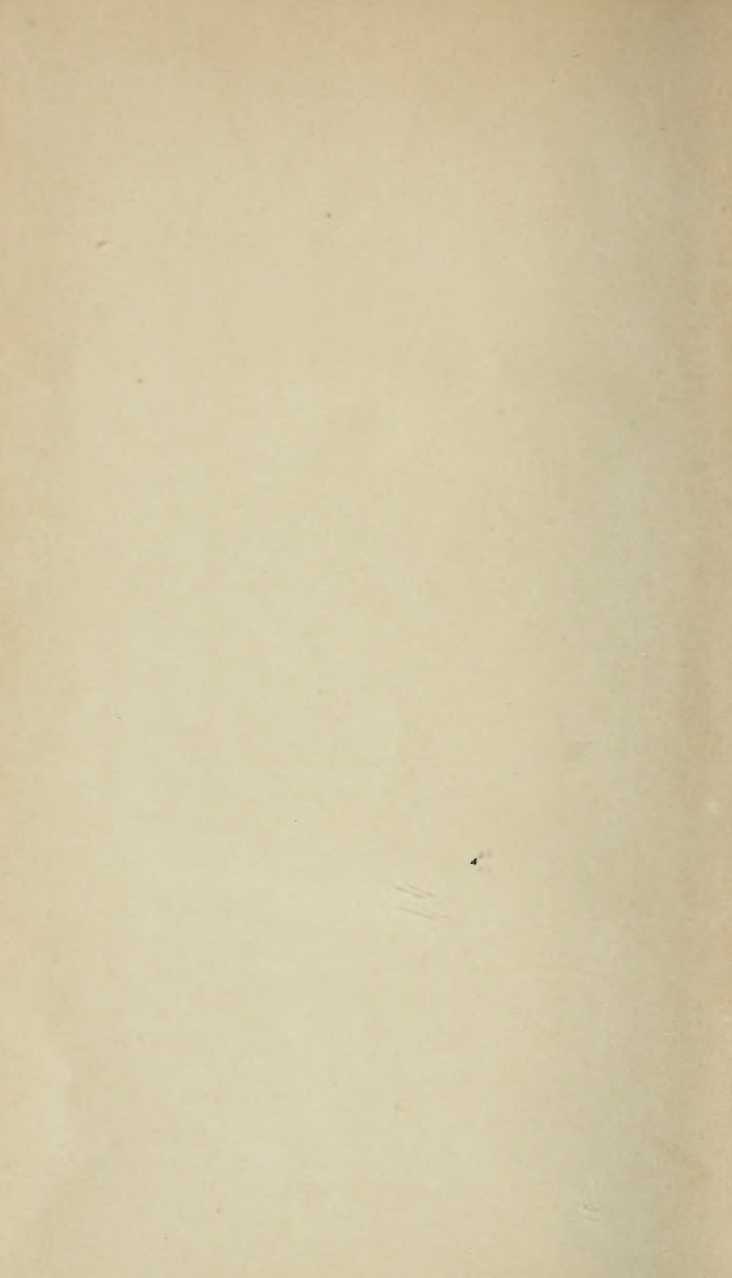
PQ
2376
• N2
C5
1910
SMRS

Volume II seul

voir "Avis" p. V →



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa



458

I

NOUVELLES CHANSONS

A DIRE OU A CHANTER

A LA MÊME LIBRAIRIE

CONTES, SCÈNES ET RÉCITS

DE

Gustave Nadaud

Les *Contes, Scènes et Récits*, paraissent par séries. Chaque série comprenant plusieurs contes forme une brochure in-18 et se vend. 1 fr.

Onze séries sont en vente :

- I. — Le Conte du Garde. — Le Nid de Rossignols.
- II. — L'Oraison funèbre de madame Bourgeois. — Romances de Cottin.
- III. — Examen de Conscience d'une Jeune Fille. — La Chute. — Un Peintre. — L'Aigle et le Moineau. — Bonheur et Plaisir.
- IV. — Jean et John. — Le Mal du Riche.
- V. — Le Suffrage universel des Bêtes. — Dimanche matin. — Le baron de Malepeste.
- VI. — Le Coucher de Monsieur. — La Fourmi dépaycée. — Le Zuyderzée.
- VII. — Madame Boulard. — Le Fond et la Forme.
- VIII. — Le Numéro Treize. — Une vieille Histoire. — Une Confession in extremis.
- IX. — Le Premier Quartier. — Propriétaire et Fermier. — Le Panier de Fruits. — Saint Sévère, Saint Clément et Saint Juste. — En Chemin de fer.
- X. — Le Bouquet. — Moins que rien. — La Parasite. — Une Énigme.
- XI. — L'Étoile. — Un Succès. — Le Roseau chantant.

CHANSONS A DIRE. — *Histoires, Contes et Récits*. — *Chansons à jouer*. — *Chansons à joyeusetés*. — *Récits touchants*. — Un volume in-18 (2^e édition). . . . 3 fr. 50

NOUVELLES CHANSONS A DIRE. — *Histoires, Contes et Récits*. — *Chansons inédites*. — Un volume in-18 (2^e édition). 3 fr. 50

THEATRE DE FANTAISIE. — *Scènes, Saynètes et Comédies*. — Un volume in-18 (2^e édition). . . . 3 fr. 50

TROISIÈME ÉDITION

GUSTAVE NADAUD

NOUVELLES
CHANSONS

A DIRE OU A CHANTER

PREMIÈRE PARTIE :

Chansons plus ou moins récentes.

DEUXIÈME PARTIE :

Chansons plus ou moins anciennes non publiées jusqu'à présent.



PARIS — 1^{er}

P.-V. STOCK, ÉDITEUR

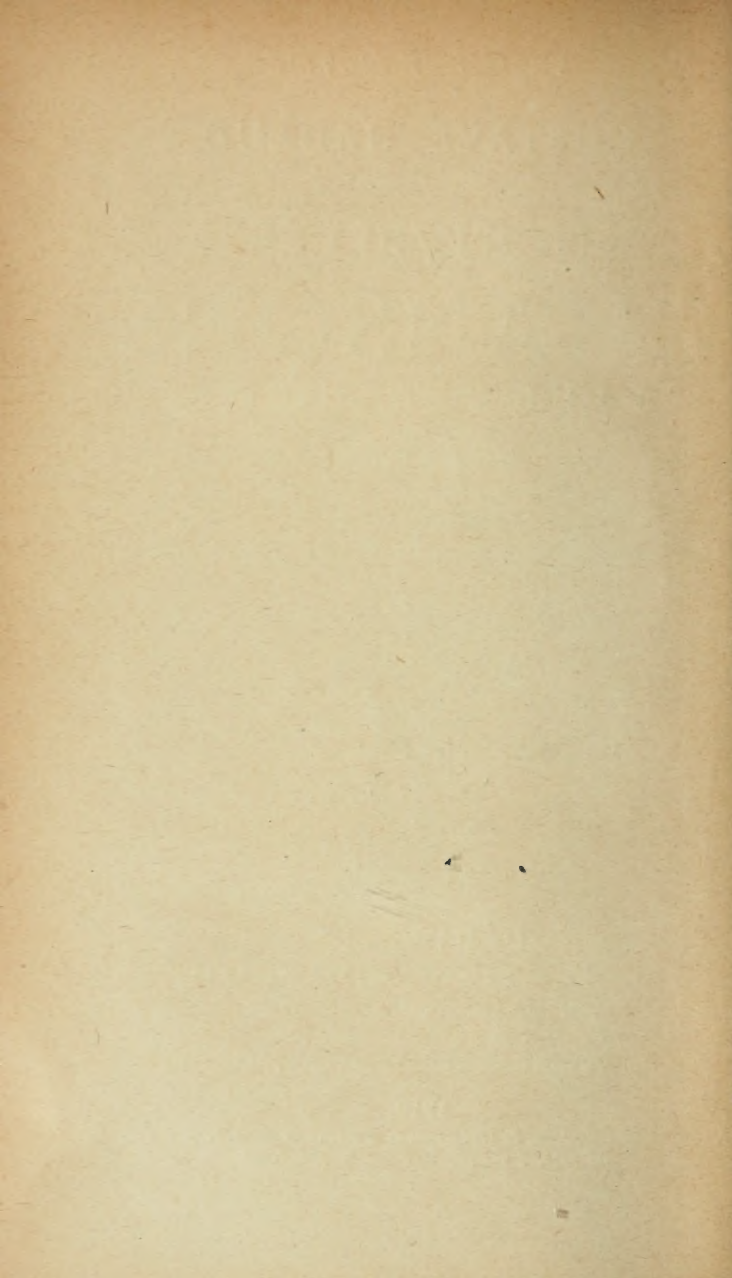
(Ancienne Librairie TRESSE & STOCK)

155, RUE SAINT-HONORÉ, 155

DEVANT LE THÉÂTRE-FRANÇAIS

1910

Droits de reproduction, de traduction et d'exécution réservés pour tous les pays, y compris la Suède et la Norvège.



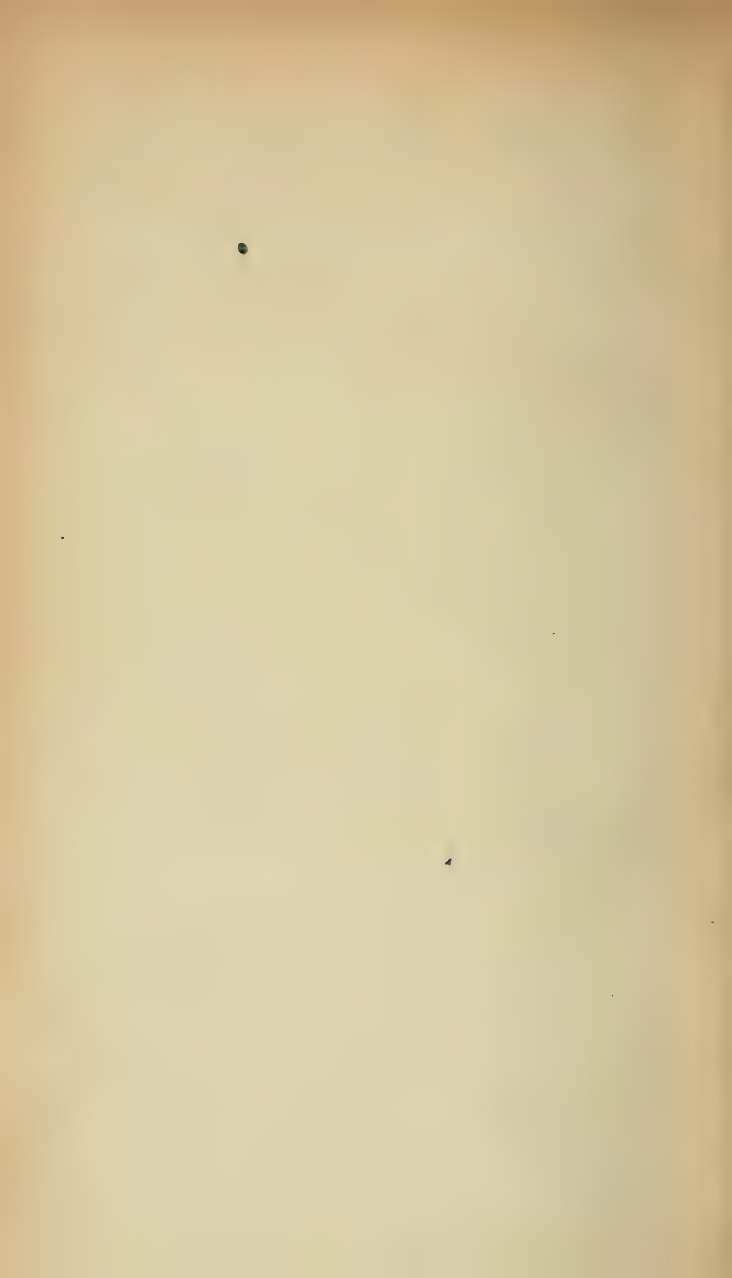
AVIS DES ÉDITEURS

Après la troisième édition du tome I^{er} des Chansons à dire de G. Nadaud, nous publions la seconde édition du tome II des Chansons à dire ou à chanter du même auteur. Ce dernier volume est complété par l'addition de nombreuses chansons que l'auteur considèrait comme inséparables de la musique, mais qui ont été souvent réclamées, entre autres Bonhomme, Grand-père, vous n'êtes pas vieux, l'Aïeule, la Valse des adieux, etc. etc., et même les Deux Gendarmes.

Le second volume ainsi augmenté deviendra aussi complet que le premier et les deux volumes réunis formeront l'édition définitive des chansons de G. Nadaud qui peuvent se passer de musique.

Une table alphabétique générale est placée à la fin du second volume.

LES ÉDITEURS.



UNE PRÉFACE

Une préface..... Que dis-je? *Deux* préfaces !! Et en prose...

Cependant je prévois
Que plus d'un vers furtif s'y glissera parfois.

C'est une manie que j'ai et qu'on peut excuser chez un chansonnier.

Donc *deux* préfaces.

La première, pour présenter mes *Nouvelles Chansons à dire*, dont aucune ne se trouve dans les précédentes éditions. — C'est fait.

La seconde... viendra en son lieu.

J'ai hâte d'arriver à un incident qui a été pour moi un grand chagrin, et je vais quitter le ton plaisant pour expliquer et tenter de détruire une double légende qui a couru sur mon compte.

Hier, le vaincu de Pharsale...

Je n'achève pas. On connaît, on connaît trop, hélas ! cette sanglante et injuste épigramme de Lamartine. Elle fut produite par un journal, puis par deux, puis par dix, et elle fit ce qu'on appelle le tour de la Presse.

Le désaveu de Lamartine arriva quelques jours après. Sa lettre fut envoyée au *Figaro*, qui la publia ; mais beaucoup d'autres journaux ne jugèrent pas à propos de la reproduire.

La voici :

MON CHER NADAUD,

Il ne faut jamais badiner, même à portes closes,

avec l'amitié, et encore moins avec l'honneur; on risque, pour un petit plaisir, de se blesser soi-même, ou, ce qui est bien plus grave, de blesser un caractère parfaitement pur et de perdre un ami à jamais regrettable. C'est ce que j'ai éprouvé, il y a quelques jours, en apprenant qu'un de ces journaux qui écoutent aux portes et qui prennent au sérieux ce qui est plaisanterie, parce qu'ils ne voient pas les visages et n'entendent pas l'accent, venait de me prêter à votre égard quelques vers improvisés avant dîner, et même quelques expressions qui ne sont pas de moi. C'est ainsi qu'un musicien de l'antiquité faisait rire et pleurer avec la même note, en changeant seulement le mode ou le ton.

Voici le fait :

Il y a quatre ou cinq ans, du plus vieux qu'il m'en souviennne, vous voulûtes bien me promettre de venir dîner en famille pour le plaisir de quelques amis, hommes d'esprit et de gout, ravis de

se rencontrer chez moi avec l'auteur de *Pandore* et de tant d'impérissables badinages, mêlés d'accents si pathétiques où la musique et la poésie se disputent à qui déridera le mieux les plus graves et même les plus tristes visages. Je me hâtai de faire part à ces amis de cette bonne fortune. Ils furent exacts au rendez-vous. J'étais fier de vous et je me vantais de mon ascendant sur un talent qui ne se vend pas, mais qui se donne, quand un billet de vous survint et rabattit mon orgueil en m'apprenant qu'une princesse, belle, aimable, et impériale, venait de vous inviter pour le même jour et que vous vous étiez cru dans l'impossibilité de refuser, par je ne sais quelle loi d'étiquette, que mon amitié ne soupçonnait pas. Vous connaissez l'humeur bien ou mal fondée d'un hôte malencontreux, forcé de dire à ses convives ce vers fameux : « Nous n'aurons, mes amis, ni *Nadaud* ni Molière ! » J'eus, au premier moment, un court accès de cette méchante humeur, et je m'amusai pendant qu'on enlevait votre couvert de la table, à parodier, en riant du bout des lèvres, la char-

mante ironie de votre immortel *Pandore* : *Brigadier, vous avez raison !* Mais je me gardai bien d'écrire une seule ligne de cette parodie, et même de répéter le couplet à mes amis, de peur qu'il ne s'échappât de leur mémoire sur les échos de l'indiscrétion, pour aller vous atteindre au cœur, vous que j'aimais, que je voulais bien boudier, mais non contrister par un fâcheux souvenir. Les vers cités, du reste, *du premier au dernier ne sont pas les miens*. « Je ne vais pas chez le vaincu », outrage à votre caractère, n'aurait aucun sens, à l'égard d'un homme de cœur qui venait familièrement chez moi et à qui j'avais eu le plaisir d'offrir sans façon le vin du crû à la campagne ; la défaite aurait été plutôt une séduction, et la disgrâce un attrait pour vous, comme pour tous les nobles cœurs. Ce n'est pas moi à coup sûr qui vous aurais apostrophé dédaigneusement du titre équivoque de *Chansonnier*, mot ignoble jeté là comme une injure, au lieu du mot *Brigadier*, mot naturel et inoffensif qui avait le bonheur de vous rappeler en riant la plus ravissante de vos compositions.

Or, j'ignore comment cette plaisanterie, surannée de quatre ou cinq ans, s'est réveillée tout à coup, si mal à propos pour moi, et comment elle a couru le monde, toute dénaturée, comme un revenant dépaycé que son entourage même ne reconnaît pas sous un vêtement qui le défigure. Quoi qu'il en soit, j'ai eu tort puisque j'ai eu le malheur d'être l'occasion pour vous de la moindre peine ; je m'en frappe la poitrine comme d'une mauvaise action, et même comme d'une ingratitude, puisque vous m'aimiez et que je vous honore dans mon cœur. Je vous supplie de tout oublier et de ne pas peiner, par la perte très sérieuse et très douloureuse d'un ami, la seule mauvaise plaisanterie que je me sois permise dans ma vie.

LAMARTINE.

P. S. Si mon repentir vous touche, je désire que vous puissiez le faire connaître à ceux qui vous aiment.

Cette lettre si affectueuse aurait dû, ce me semble, me disculper entièrement aux yeux du public.

Je me disais :

Un jour, l'Aigle, oublieux de sa noble envergure,
Fit au pauvre Pinson une affreuse blessure.
Il convint de son tort, bien loin de le nier.
Ainsi fit le Poète avec le Chansonnier.

Malgré tout, le couplet fatal n'est pas oublié ; il se reproduit périodiquement. La réponse de Lamartine, trop longue et trop flatteuse pour moi, ne peut chaque fois réparer le mal, et je porte toujours ma blessure.

Madame la Princesse Mathilde, qui me recevait avec une grande bienveillance, ne m'a pas retiré son amitié ; mais, depuis cette époque, je ne me suis présenté chez elle que fort rarement, et j'ai même complètement cessé mes visites, aimant mieux passer pour un ingrat que pour un courtisan.

Je reviens à l'épigramme de Lamartine, non à sa lettre.

Ces vers immérités où j'insulte au vaincu
M'ont pu faire passer pour un Bonapartiste.
Je ne le fus jamais ; et, comme j'ai vécu,
Je mourrai dans la peau d'un vieil Or...

Je m'arrête encore, et je m'explique. J'ai des
préférences, des sympathies, du dévouement.
Mais

A nul engagement Liber n'a consenti :
Il est de son pays, et non de son parti.

Un dernier mot sur la légende qui m'a fait Bo-
napartiste.

J'aurais été un des familiers des Tuileries et de
Compiègne. En me recevant dans cette dernière
résidence, l'Empereur aurait dit : « Je désire que
M. N... se trouve ici aussi bien que chez lui. » A
quoi j'aurais répondu : « Aussi bien, Sire, ce n'est
guère ; j'espère m'y trouver beaucoup mieux ! »
Cette spirituelle réponse n'est pas de moi, pour
l'excellente raison que je n'ai jamais été reçu ni à
Compiègne, ni aux Tuileries, ni ailleurs ; que je

n'ai jamais été ni l'hôte, ni même le convive de l'Empereur.

Voilà, je crois, la double accusation mise à néant. Mais je ne puis être sûr qu'on n'y reviendra pas.

Si donc quelques hommes de plume
Y font encore allusion,
Je leur enverrai ce volume :
Ce sera leur punition.

G. NADAUD.

PREMIÈRE PARTIE

PREMIÈRE PARTIE

LES GRANDS JOURS DE FRANCE

— CENTENAIRE —

REFRAIN EN CHŒUR

Elevons nos esprits
Vers la fraternelle alliance.
Chantons les beaux jours de Paris
Et les grands jours de France !

1^{er} COUPLET

Le moment n'est-il pas venu
D'abjurer toutes nos querelles,
Devant le théâtre inconnu
De ces assises solennelles ?
A nos folles divisions
Ne devons-nous pas faire trêve
Avec ceux que nous convions
A venir rêver notre rêve ?

REFRAIN

Elevons nos esprits
Etc.

2^e COUPLET

Que tous les chemins soient ouverts !
Que les rails du sol et de l'onde
De tous les points de l'univers
Apportent leur moisson féconde !
Qu'on circule dans tous les sens !
Qu'on achète, vende, trafique !
Qu'on forge les engins puissants
De cette guerre pacifique !

REFRAIN

Elevons nos esprits
Etc.

3^e COUPLET

O Paris, fais-toi jeune et beau !
O France, reste noble et grande !
Par la main qui tient le flambeau
Que la lumière se répande !
Prenez rang dans notre cité
Sciences, Beaux-Arts, Industrie.
A tous devant l'humanité ;
A chacun selon sa patrie.

REFRAIN

Elevons nos esprits
Etc.

4^e COUPLET

Et tout cela s'est accompli,
Dans un siècle armé pour la lutte,
Sans une erreur, sans un oubli,
Au jour, à l'heure, à la minute.
Plus de guerres, de factions !
Le canon éteint son tonnerre.
Les Peuples, et les Nations
Ont salué le Centenaire.

REFRAIN EN CHŒUR

Elevons nos esprits
Vers la fraternelle alliance.
Chantons les beaux jours de Paris
Et les grands jours de France.

AUX ABSENTS

TOAST

Je bois aux gens d'humeur morose
Qui vivent plongés dans la prose
Sans comprendre que nos accents,
Sous une futile apparence,
Sont un des souffles de la France ;
Aux absents, je bois aux absents !

A ces trafiquants de scandale
Qui se livrent sur la morale
A des excès retentissants ;
Buvons à leur vertu naïve,
A leur probité... relative...
Aux absents, je bois aux absents !

A cette école indépendante,
Qui s'intitule décadente,
Dans nos hanaps brûlons l'encens,

Pour ces maîtres de l'harmonie :
A leur talent, à leur génie...
Aux absents, messieurs, aux absents !

Aux législateurs verbifères
Qui traitent si bien nos affaires !
Aux financiers réjouissants
Qui savent augmenter nos dettes
Pour équilibrer leurs recettes ;
Aux absents, messieurs, aux absents !

Aux auteurs pour leur sympathie !
Aux acteurs pour leur modestie !
Aux critiques pour leur bon sens !
A votre esprit, danseuse hippique !
A votre cœur, dame de pique !
Aux absents, messieurs, aux absents !

Et maintenant levons nos verres,
Pour fléchir les maîtres sévères
Qui proscrivent des innocents.
Envoyons dans leur Sibérie
Un souvenir de la patrie
Aux absents, amis, aux absents !

DU TEMPS QUE J'ÉTAIS VIEUX

Du temps que j'étais vieux, ma mie,
Ma fibre s'était endormie ;
Mon esprit s'était ralenti ;
Mon corps s'était appesanti.
Mais votre gaité charmeresse
M'a fait un retour de jeunesse,
Et je trouve que tout va mieux
Depuis que je ne suis plus vieux.

De l'espoir, je n'en avais guère ;
J'avais peur de tout, de la guerre,
Je redoutais tout bas, tout bas,
Le sanglant hasard des combats.
Mais votre vaillante assurance
M'apporte un regain d'espérance,
Et je trouve que tout va mieux
Depuis que je ne suis plus vieux.

Je ne rêvais plus que ruine,
Destruction, peste et famine,
Et ma famille et mon pays
Par tous les fléaux envahis.
Mais votre aveugle confiance
Fait mentir mon expérience ;
Et je trouve que tout va mieux
Depuis que je ne puis plus vieux.

Je songeais à l'avenir sombre,
Au jour sans fin, aux maux sans nombre,
A l'abîme du lendemain
Où ne conduit qu'un seul chemin.
Mais votre constante allégresse
Me fait un oubli de tristesse,
Et je suis sûr que tout va mieux
Depuis que je ne suis plus vieux.

LE MARCHAND DE PEAUX

Marchand, as-tu des peaux à vendre ?

— J'en ai des cents et des milliers.

— Lesquelles ? Cherche à me comprendre.

— Les peaux que vendent les peaussiers ?

— Non : il s'agit de peaux humaines

Où je puisse loger mon corps.

— J'en ai des mille et des centaines.

— Tâche de m'arranger alors,

Car, à l'exception de celles

Dont jè ne sais pas me priver,

Il est peu de peaux dans lesquelles

J'aurais plaisir à me trouver.

Voulez-vous la peau d'un ministre,

D'un sénateur, d'un député ?

— Merci, politique sinistre,

Nuits sans repos, jours sans gaité !

— Le cuir d'un magistrat avare
Ou d'un beau-fils dissipateur ?
— Au loin, cupidité barbare,
Argent vénal et corrupteur !

— Voulez-vous la peau d'un notaire,
D'un boyard ou d'un hidalgo ?
Ou celle d'un commanditaire
Dans la boutique de Gogo ?
D'un chirurgien, d'un dentiste ?
— Non, ça pêche par dureté.
— D'un littérateur, d'un artiste ?
— Non, ça crève de vanité.

— Est-ce que votre Seigneurie
Voudrait une peau de retour
Pour la saison verte et fleurie
De la jeunesse et de l'amour ?
— Oui, telle serait mon envie,
N'était l'épine de la fleur,
Et que, remonter dans la vie,
C'est remonter vers la douleur.

Marchand, ferme donc ta boutique :
Conserve tes cuirs et tes peaux ;
Il me faut, comme au sage antique,
L'honneur, l'aisance et le repos.

Bien qu'elle soit assez ancienne
Et d'un tissu fort délabré,
Je trouve cela dans la mienne,
J'y suis, j'y vis et j'y mourrai,

Car, à l'exception de celle
Dont je ne peux pas me priver,
Il n'est point de peau dans laquelle
J'aurais plaisir à me trouver.

COURTISAN

Il était un vieux gentilhomme
 Qui se baissait,
 S'inclinait,
 Se pliait
Devant Roi, Prince ou Majordome.
Il saluait, saluait, saluait.

A force de courber l'échine,
 Il arriva,
 Se trouva,
 Se prouva
Que le ressort se fit machine,
Et se greffa, se grava, se riva.

Il disait avec un sourire :
 C'est pour le Roi,
 Pour la Loi,
 Pour la Foi,
Et dans ses yeux on pouvait lire :
Pardonnez-moi, donnez-moi, donnez-moi.

Comme il prenait toujours la chose
Par le bon bout,
Et surtout
Avec goût,
L'avocat, sans plaider sa cause,
Obtenait tout, tenait tout, tenait tout.

Sa famille était une race
D'indépendants
Dépendants,
Dépendants ;
Et l'on vit marcher sur sa trace
Ses descendants, descendants, descendants.

Ce courtisan vivait, j'estime,
Sous Charles-Quint,
Sixte-Quint
Ou Tarquin.
Impossible sous un régime
Républicain, publicain, publicain.

LES VIEILLES CHANSONS

La terre tourne, le temps passe :
Rien de nouveau sous le soleil :
Rien de nouveau qu'à la surface :
Le fond reste toujours pareil.
En vain changeons-nous les formules.
Chez nos fils nous reconnaissons
Nos vices et nos ridicules :
Chantez-nous les vieilles chansons.

Chantons les choses éternelles,
Le vin, les champs et les beaux jours ;
Avec ses grâces naturelles
La vérité plaira toujours.
Toujours les naïves fillettes
Aimeront les jeunes garçons,
Tant que chanteront les fauvettes :
Chantez-nous les vieilles chansons.

En vain notre esprit se déplace ;
Il meurt et renaît sans changer :
Anacréon vit dans Horace ;
Horace vit dans Béranger.
Leur gaité nous trouve sensibles ;
Nous sommes sourds à leurs leçons ;
Les hommes sont incorrigibles ;
Chantez-nous les vieilles chansons.

Lisons et relisons le livre
Ecrit avec nos sentiments ;
Toute chose faite pour vivre
Est faite pour vivre mille ans.
En tout temps l'amour et la gloire
Nous prendront à leurs hameçons ;
Et nous chanterons après boire :
Chantez-nous les vieilles chansons.

Il est un langage sonore
Qui trouve la fibre du cœur :
Nos neveux bondiront encore
Aux mots de patrie et d'honneur !
Et la terre sera bénie
Qui souffle à tous ses nourrissons
La haine de la tyrannie !...
Chantez-nous les vieilles chansons.

Sachons rester dans notre sphère,
Fuyons les tristesses du temps ;
Les chansons qui berçaient le père
Berceront aussi les enfants.
Voici reflourir les pervenches,
Et, tandis que nous vieillissons,
Les oiseaux nichent dans les branches :
Chantez-nous les vieilles chansons.

ALMAH

Almah, ta paupière est armée ;
Mille traits y sont suspendus,
Tes sourcils sont deux arcs tendus ;
Je suis blessé, ma bien-aimée.

Tu sembles de grâces formée,
Comme un cyprès flexible et rond
Portant un rosier sur son front :
Regarde-moi, ma bien-aimée.

Comme à l'abeille envenimée
Le miel te prête sa douceur ;
L'aiguillon a percé mon cœur :
Epargne-moi, ma bien-aimée.

Je suis la résine allumée ;
Mon âme se brûle à ses feux,
Et la sève a rempli mes yeux :
Sèche mes pleurs, ma bien-aimée.

Ta bouche est de sucre embaumée,
O fruit de mon jardin d'amour.
Tu seras ma nuit et mon jour.
Voici la nuit, ma bien-aimée

LES TROIS HUSSARDS

C'étaient trois hussards de la garde
Qui s'en revenaient en congé :
Ils chantaient de façon gaillarde
Et marchaient d'un air dégagé.

« Je vais revoir celle que j'aime ;
— C'est Margoton, dit le premier.
— C'est Madelon, dit le deuxième.
— C'est Jeanneton, dit le dernier. »

Un homme était sur leur passage :
« Hé ! C'est Jean, le sonneur, je crois.
Quoi de nouveau dans le village ?
— Tout va toujours comme autrefois.

— « Et Margoton, notre voisine ?
— J'ai sonné ses vœux l'an dernier,
Car elle est sœur Visitandine
Dans le couvent de Noirmoutier.

— « Et Madelon ! toujours bien sage ? »

— Oui dà. Pour elle j'ai sonné,

Voilà dix mois, son mariage,

Voilà dix jours, son premier né.

— « Et Jeanneton, dit le troisième,

Toujours heureuse ? — Ah ? sûrement ;

Trois mois passés aujourd'hui même,

J'ai sonné son enterrement.

— « Sonneur, si tu vois Marguerite

Dans le couvent de Noirmoutier,

Dis-lui que je la félicite

Et que je vais me marier.

— « Sonneur, si tu vois Madeleine

Dans la maison de son époux,

Dis-lui que je suis capitaine

Et que je fais la chasse aux loups.

— « Sonneur, quand tu verras ma mère,

Va la saluer chapeau bas ;

Dis-lui que je suis à la guerre,

Et que je ne reviendrai pas. »

MON CLOCHER

Salut ! je te revois encore
Aussi pauvre, mais plus touchant,
Mon clocher d'ardoise que dore
La pourpre du soleil couchant.
Parmi les arbres et les tuiles,
Je vois encore se percher
Ton coq aux ailes immobiles,
Mon vieux clocher.

Tu rappelles ce temps prospère,
Où, petits, nous trouvions si grand
Le jardin de notre bon père,
Qui n'avait pas plus d'un arpent.
Je croyais que rien sur la terre
De toi ne pouvait approcher,
Fût-ce Notre-Dame ou Saint-Pierre,
Mon vieux clocher.

Tu rends la mémoire présente
De l'âge où ton cadran poudreux
Marquait l'heure rapide ou lente
De nos leçons ou de nos jeux.
Puis les échos, de proche en proche,
Sous les toits allaient épancher
L'angelus que tintait ta cloche,
 Mon vieux clocher.

C'est que tu tiens à l'âme émue
Le livre ouvert du souvenir ;
Toujours ton aspect y remue
Quelque rêve près de finir.
C'est qu'après une longue absence,
Je retrouve, sans les chercher,
Quinze ans de paix et d'innocence,
 Mon vieux clocher.

J'ai vu suspendus à ton faite
Des drapeaux qui flottaient au vent ;
On les hissait en grande fête,
Et puis on les changeait souvent.
L'homme détruit tout sur sa route ;
Nul lien ne peut l'attacher ;
Un jour on t'abattra sans doute,
 Mon vieux clocher.

Bientôt un pompeux péristyle
Va s'élever sur tes débris ;
Tout village veut être ville,
Toute ville singe Paris.
Avec tes ardoises que dore
Le soleil qui va se coucher,
Salut, je te renvoie encore,
Mon vieux clocher !

BONHEUR ET PLAISIR

J'ai cherché, durant toute ma vie,
Le bonheur à travers le plaisir,
Et j'évoque une image ravie
Que mes mains n'ont jamais pu saisir.
Nous courons, le cœur gai, le pied leste,
Au pays où l'espoir nous conduit :
Le bonheur, c'est le plaisir qui reste ;
Le plaisir, c'est le bonheur qui fuit.

Pour nos yeux habitués à l'ombre,
Un rayon semble l'éclat du jour.
Nous voyons, dans un mirage sombre,
La fortune, ou la gloire, ou l'amour.
La clarté vous deviendra funeste,
Vers luisants qui brillez dans la nuit.
Le bonheur, c'est le plaisir qui reste ;
Le plaisir, c'est le bonheur qui fuit.

Si j'en crois le récit d'un trouvère,
Des flacons renfermaient nos désirs.
Le bonheur s'est brisé comme un verre ;
Ses morceaux ont formé les plaisirs.
Il disait : dans le jardin céleste,
Toute fleur doit produire son fruit ;
Le bonheur, c'est le plaisir qui reste ;
Le plaisir, c'est le bonheur qui fuit.

NEZ AUX CHAMPIGNONS

Il était le plus bel homme
De la Somme ;
On admirait son profil
En droit fil.
Mais sa façade est détruite
A la suite
Des champignons qui sont nés
Sur son nez.

On voit tomber sur sa bouche
Une couche
D'agarics et de bolets
Des plus laids ;
Et, quand sa lèvre est émue,
Il remue
Les champignons qui sont nés
Sur son nez.

Son aspect à présent vexé
Le beau sexe.
Il n'a plus à son avoir
Qu'un espoir :
Mettre dans une omelette
La cueillette
Des champignons qui sont nés
Sur son nez.

Lequel mets serait du reste
Indigeste ;
Car il est plus d'un retour
De l'amour ;
Et, dans sa province, on glose
Sur la cause
Des champignons qui sont nés
Sur son nez.

LA VILLE DE BELZÉBUTH

C'était la nuit, nuit froide et sombre ;
Belzébuth me prit par la main.
« Viens, me dit-il, j'y vois dans l'ombre ;
Nous allons faire un long chemin. »

Ensemble aussitôt nous partimes ;
Les champs sous nos pas se penchaient,
Et les monts abaissaient leurs cimes,
Et les fleuves se desséchaient.

Un rayon frappa mes paupières ;
Une ville était sous nos yeux,
Etincelante de lumières,
Comme les enfers ou les cieux.

Lors, Belzébuth me dit : « Admire
Mes conquêtes et mes travaux ;
Et ces colonnes de porphyre,
Et ces dômes et ces arceaux.

Ici, point de besoins vulgaires ;
N'est-ce pas ce que tu voulais ?
Ma ville ignore les misères ;
On n'y bâtit que des palais,

« Regarde, et cherche à me comprendre :
Cela s'appelle le bonheur. » —
Et je ne pouvais me défendre
D'un désir mêlé de terreur.

Au fronton de chaque édifice
Mon regard s'était arrêté ;
Sur l'un je lisais : AVARICE ;
Et sur l'autre : CUPIDITÉ.

« Vois-tu, dit-il, c'est la RICHESSE ;
Voici la DOMINATION. » —
L'intérieur portait : BASSESSE ;
Et le portail : AMBITION.

« Vois-tu ces somptueux portiques
Qui portent un nouveau blason ? » —
Et sur les chapiteaux doriques
Je voyais écrit : TRAHISON.

Et la colonnade infinie
Toujours, toujours se poursuivait,
Et toujours quelque ignominie
En lettres de feu s'y gravait.

Je cherchais à me reconnaître ;
Mon esprit troublé s'égarait,
Quand j'aperçus, une fenêtre
Qu'une lampe seule éclairait.

Je dis à Belzébuth : « Regarde
Par dessus tes palais dorés,
Ce que tu vois, c'est la mansarde
Où sont mes rêves adorés.

« Elle est petite ; mais je l'aime ;
J'y vis pauvre et content de peu,
Avec l'estime de moi-même
Et le respect qu'on doit à Dieu ».

JEAN ET JACQUES

Ils furent élevés de même ;
Le même sein les allaitait ;
Mais Jean prenait toute la crème,
Et Jacques tout le petit lait.

Jacques, Jacques, prends du courage ;
Tu n'as pas de bonheur au jeu :
Tu seras heureux en ménage,
S'il plaît à Dieu.

Leur chance toujours fut commune
Sous la garde de l'amitié :
Jean acquit toute la fortune,
Jacques garda l'autre moitié.

Qu'ils aillent faire une partie,
Le nez au vent, ils recevront
L'un, une alouette rôtie,
L'autre, une tuile sur le front.

Ils entreprennent un voyage ;
Ils galopent comme des fous,
Tout verse : voiture, attelage,
Jean dessus et Jacques dessous.

Ils font un pique-nique étrange,
Excursion, fête et repas.
Sans rien payer, c'est Jean qui mange ;
Jacques paie et ne mange pas.

Ils ont chacun une maîtresse,
L'un est léger, l'autre constant :
Jean accapare la tendresse
Et Jacques n'a que le restant.

Voici le dernier commentaire
Qui viendra tout modifier :
Jean restera célibataire,
Et Jacques va se marier.

Jacques, Jacques, prends du courage ;
Tu n'as pas de bonheur au jeu :
Tu seras heureux en ménage,
S'il plait à Dieu.

LE SENTIER

Oh ! le beau sentier qui fuit
Tortueux dans la vallée ;
Où la fraîcheur de la nuit
Par le jour est recélée !
Salut, mon joli sentier,
Rempli d'ombre et de silence ;
Que je t'aimais, l'an dernier !
L'an dernier, j'aimais Hortense.

L'aubépine et le sureau
Sur lui jetant une voûte,
Couvrent d'un épais manteau
Le mystère de la route.
Au loin, la mer en courroux
Vient expirer dans une anse ;
Le monde était loin de nous,
Et j'étais auprès d'Hortense.

Ce que nous disions tout bas,
Qu'est-il besoin de le dire ?
Là, son premier embarras,
Ici, son premier sourire.
Et dans ces touffes de buis,
Je regardais par prudence,
Si nul indiscret... et puis,
Puis je regardais Hortense.

Là, nous vinmes nous asseoir.
Quoi de plus doux que la mousse,
Lorsque l'on est deux à voir,
A voir comment l'herbe pousse ?
Près de ces saules trembleurs,
Que le même vent balance,
Nous avons cueilli des fleurs,
Et puis, je cueillais Hortense.

Mais non. Toutes les amours
Avec elle sont parties ;
Les chemins ont leurs retours,
Et le cœur a ses orties.
Adieu, mon joli sentier
Rempli d'ombre et de silence ;
Que je t'aimais l'an dernier !
L'an dernier, j'aimais Hortense.

LE VRAI TISSERAND

Le vrai tisserand habite les champs,
Il aime sa femme, il a des enfants.
Tous les samedis, de son pied agile,
La pièce à l'épaule, il va vers la ville
Toucher sa semaine et prendre les fils
Qui vont obéir à ses doigts subtils.
Allons, tisserand, emporte ta charge ;
La chaîne est en long, la trame est en large.

Depuis le lundi dans l'après-midi,
Mardi, mercredi, jeudi, vendredi,
Il travaille ; puis, le jour de dimanche,
Il met le matin sa chemise blanche ;
Au coup de la messe, il reste en arrêt
Autour de l'église et du cabaret.
Allons, tisserand, laisse là ta charge :
La chaîne est en long, la trame est en large.

Ouvrier tranquille, il reste chez lui ;
Il sait résister aux dieux d'aujourd'hui.
Il ne voudrait pas aller en fabrique
Faire du tissage à la mécanique.
Son métier n'a point de morte saison.
Il fauche le foin et fait la moisson.
Allons, tisserand, accepte ta charge ;
La chaîne est en long, la trame est en large.

Il n'est point de ceux que l'air des cités
A falsifiés, frelatés, gâtés.
Le vrai tisserand a son coin de terre
Dont il est fermier ou propriétaire.
Coton, laine et soie, il est d'heureux jours
Et dans le satin et dans le velours.
Allons, tisserand, à chacun sa charge ;
La chaîne est en long, la trame est en large.

MA COUSINE MARGUERITE

Je me mis, au bord du soir,
En chemin, pour aller voir
La cousine Marguerite.
On disait : « Restez, restez ! »
Je compris : « Partez, partez ! »
Et je partis vite, vite.

Je passai près d'un moulin
Dont le soleil au déclin
Allongeait l'ombre petite.
Il disait : « Tic, tac, tic, tac ! »
Je compris : « Clic, clac, clic, clac ! »
Et je marchai vite, vite.

Je passai près d'un ruisseau ;
Je regardais à fleur d'eau
Sauter la perche et la truite.
L'eau disait : « Glou, glou, glou, glou ! »
Je compris : « Au loup ! au loup ! »
Et je m'enfuis vite, vite.

La nuit me prit dans le bois.
Le rossignol, de sa voix,
Vint encor hâter ma fuite.
Il disait : « Fa, do, ré, la ! »
Je compris : « Adorez-la ! »
Et je trottai vite, vite.

Puis je n'entendis plus rien
Que l'aboi tardif d'un chien
Egaré loin de son gîte.
Il disait : « Wa, wa, wa, wa ! »
Je compris : « Va, va, va, va ! »
Et je courus vite, vite.

Puis un coq, dans le lointain,
Donna l'éveil au matin :
Le jour put paraître ensuite.
Il disait : « Cot, cot, cot, cot ! »
Je compris : « Margot, Margot ! »
Et je volai vite, vite.

Margot était dans la cour.
J'arrive et lui dis : Bonjour !
Elle était tout interdite.
Elle ne répondit rien.
Cette fois je compris bien...
Et je l'embrassai bien vite.

MA MUSETTE

Les poètes de qualité
 Ont une muse
 Qui les abuse
En exaltant leur vanité.
Ma muse n'est qu'une musette,
 Une amulette.

Ils ont le large et haut essor :
 Je n'ai que l'aile
 De l'hirondelle.
Planez, vautour, aigle et condor.
Ma muse n'est qu'une musette,
 Une amulette.

Fi des poètes de combat
 Tenant boutique
 De politique
Ambitieux à double bât !
Ma muse n'est qu'une musette,
 Une amulette.

Sonnez, clairons, battez, tambours !

Loin de la ville

Est un asile

Où sont ma muse et mes amours.

Ma muse n'est qu'une musette,

Une amulette.

MALÉDICTION

Mon ami, tu n'es pas aimé,
Et ton amour se désespère :
Ah ! garde-toi de la vipère
Dont le cœur au tien est fermé.
Sèche tes larmes et m'écoute :
Vis seulement pour l'amitié ;
L'amour te ferait trop pitié
Si tu savais tout ce qu'il coûte.

Contente-toi de la vertu
Qui se contente de l'estime ;
L'amour souvent se donne au crime ;
Cherche bien : où le trouves-tu ?
Vois-tu jamais la créature
Livrer ses élans amoureux
A quelque garçon généreux,
A quelque fille honnête et pure ?

Non. Mais descends dans les bourbiers,
Sonde la vase des sentines
Des élégantes libertines,
Des aimables aventuriers.
Cherche plus loin : descends encore,
Pour trouver les chaudes amours :
Les galériens ont toujours
Une femme qui les adore !

A qui nos raisons et nos cœurs,
Sinon à ces beautés infâmes
Qui prennent le bien de nos âmes
Pour y mettre le mal des leurs ?
A quelles misérables filles
Avons-nous livré notre honneur ;
Et le respect de notre sœur,
Et la pudeur de nos familles ?

Et toi, cause de tous mes maux,
Toi, dont j'ai compté tous les vices,
Toi, qui sais par des artifices
Corrompre mes instincts loyaux,
Toi, dont le nom comme un blasphème,
Flétrit ma bouche en y passant,
Toi, qui prends mon or et mon sang,
Femme, sois maudite... Je t'aime !

UN ANTIPODE

Paris est commode
A tout étranger ;
Un jeune antipode
Vient de s'y loger.

Il a pris pour rôle
D'être sans défaut.
Est-il assez drôle ?
Il est comme il faut.

Il n'est point en quête
D'honneurs, ni d'appui.
Est-il malhonnête ?
Il reste chez lui.

Seul il administre
Son modique bien.
Est-il assez cuistre ?
Il ne nous doit rien.

A notre ignorance
Il fait le procès.
Est-il vieille-france ?
Il parle français.

Il prend dans sa tête
Tout ce qu'il écrit.
Est-il assez bête ?
Il a de l'esprit.

Il a le scrupule
Du devoir rempli.
Est-il ridicule ?
Il est accompli.

Les gens à la mode
Sont vraiment surpris
Qu'un tel antipode
Habite Paris.

LA MORT

Holà ! jeune homme, es-tu prêt à me suivre ?

— Qui donc es-tu ? — Je suis la mort.

— La mort ? Pitié ! Laisse-moi vivre
Et diffère l'arrêt du sort.

Sois indulgente à ma jeunesse :

Que pour moi le printemps renaisse !...

— Soit, j'y consens ; mais songes-y,
Je reviendrai bientôt ici.

Çà, maintenant, es-tu prêt à me suivre ?

— Quoi ! La mort, déjà de retour ?

Pitié, pitié ! laisse-moi vivre :

A peine ai-je connu l'amour.

Laisse encore à celle que j'aime

Un cœur qui n'est plus à lui-même.

— Soit, j'y consens : mais songes-y,
Je reviendrai bientôt ici.

Bel amoureux, es-tu prêt à me suivre ?

— Encore ta voix que j'entends !
Pitié, pitié ! laisse-moi vivre,
Accorde-moi quelques instants.
J'allais toucher à la richesse,
Laisse-moi goûter son ivresse...

— Soit, j'y consens ; mais songes-y,
Je reviendrai bientôt ici.

Ça, l'homme riche, es-tu prêt à me suivre ?

— Ah ! que le temps est rigoureux ?
Pitié, pitié, laisse-moi vivre,
La vie est si douce aux heureux !
J'ai la puissance et j'ai la gloire ;
A cette coupe je veux boire !...

— Soit j'y consens ; mais songes-y,
Je reviendrai bientôt ici.

Hola, vieillard, es-tu prêt à me suivre ?

— O mort, attends encore un peu.
Pitié, pitié ! laisse-moi vivre :
Rien que le temps de prier Dieu.
Le jour, l'heure que je réclame,
C'est pour le salut de mon âme...

— Non il est trop tard, me voici :
Je ne reviendrai plus ici.

MELODIA

Tu m'as souvent parlé, ma mère,
De la fille d'un troubadour.
Sa voix avait l'éclat du verre,
Son chant, la pureté du jour.
Jamais grâce plus naturelle
A plus d'attraits ne s'allia;
Tout était simple et chaste en elle :
On l'appelait Melodia.

Lorsque Melodia fut grande,
On fit venir à la maison
Une gouvernante allemande,
Mûre d'esprit et de raison.
Elle lui fut douce compagne,
Et la bonne dame oublia
Qu'elle sortait de l'Allemagne ;
Elle prit nom : Armonia.

Quand Melodia fut en âge
De sentir qu'elle avait un cœur,
Survint un grave personnage,
Un savant, un fameux docteur.
Il avait la cervelle faite
De chiffres, d'algèbre, et bientôt
L'épervier eut pris la fauvette :
On l'appelait Contra-Punto.

Le bonheur est comme la flèche :
Il ne se voit qu'en se fixant :
Armonia devint revêche,
Contra-Punto se fit vexant.
On dressa la jeune épousée ;
Elle chantait, elle cria,
Et sa poitrine fut brisée :
Ainsi mourut Melodia.

MARI ET FEMME

Que fait ma femme à cette heure ?
En mon absence elle pleure...
Dieu ! si ma femme savait !...
— Que fait mon mari ? sans doute
Il est malheureux en route...
Dieu ! si mon mari savait !...

Maris en voyage,
Femmes en veuvage,
Bonheur du ménage :
Tout le monde est satisfait.

Elle croit que je m'ennuie
Comme un serin par la pluie...
Dieu ! si ma femme savait !...
— Il me croit triste, je gage,
Comme une hirondelle en cage...
Dieu ! si mon mari savait !...

Maris en voyage, etc.

Je vais, je viens, je respire,
Ma femme n'a rien à dire.
Dieu ! si ma femme savait !...
— Je sors, je rentre, je reste,
Sans qu'il gronde ou qu'il proteste...
Dieu ! si mon mari savait !...

Maris en voyage, etc.

Ma femme est assez gentille ;
Mais enfin, pâté d'anguille...
Dieu ! si ma femme savait !...
— Il n'est pas méchant, il m'aime ;
Mais il est toujours le même.
Dieu ! si mon mari savait !...

Maris en voyage, etc.

Je vais écrire à ma femme ;
Sans cesse elle me réclame...
Dieu ! si ma femme savait !...
— Je lui mande qu'il m'écrive,
Je crains toujours qu'il n'arrive...
Dieu ! si mon mari savait !...

Maris en voyage, etc.

Je pars demain, mon Elise,
Je t'apporte une surprise...
Dieu ! si ma femme savait !...

— O mon Oscar, prends des ailes,
Je t'ai brodé des bretelles...
Dieu ! si mon mari savait !...

Maris en voyage,
Femmes en veuvage,
Bonheur en ménage,
Tout le monde est satisfait.

ET MODESTE

Vous ne le connaissez pas ?
Pourtant il existe,
C'est un fier artiste
Juste et droit comme un compas.
S'il est tel que je l'atteste,
Vous jugez qu'il est
Un héros complet...
Et modeste !

Blond ou châtain, roux ou brun,
Il est, à vrai dire,
Ce que l'on désire,
Bon pour tous et pour chacun.
Par la parole et le geste,
Il est éloquent
Autant qu'élégant...
Et modeste !

D'autres mettent leur souci
A fixer les âmes
De leurs propres femmes.
Plus d'un n'a pas réussi.
Le nôtre, aux maris funeste,
Des combats du cœur
Sort toujours vainqueur...
Et modeste.

Vous saurez qu'il est pourvu
D'une outrecuidance
Pleine de prudence,
Se cachant pour être vu,
Entre le ziste et le zeste,
Le poivre et le sel,
La terre et le ciel,
Et modeste !

S'il vous plaît de supposer
Que ce bon ermite
Ne serait qu'un mythe,
Je vais vous désabuser.
Voulez-vous savoir au reste
Le nom du Phénix ?
— Moi, je m'appelle X...
Et modeste !

UNE HISTOIRE VRAIE

Vous allez croire que j'invente
Un conte invraisemblable ? — Non.
Mon héroïne fut vivante,
Et je pourrais dire son nom.

« Ecoute, a-t-elle dit, je t'aime ;
J'ai ton cœur, ton âme, ta foi,
Et je suis sûre de toi-même
Comme je suis sûre de moi.

« Nous avons atteint une cime
Que nous ne dépasserons pas.
J'aime mieux tomber dans l'abîme
Que le descendre pas à pas.

« Plus tard serait venu le doute,
Qui sait ?... la trahison, l'oubli ;
Je ne veux pas perdre une goutte
De ce vase si bien rempli.

« Au lieu de supporter l'insulte
Du mépris ou de l'abandon,
Dès ce soir, je serai ton culte,
Ton souvenir et ton pardon.

« Comprends-tu ceci, que nul autre
Ne pourra toucher à ton bien,
N'aura cet amour qui fut nôtre
Et ce corps qui restera tien !

« Il faut que ton œil s'habitue
A ne plus me voir ici bas :
J'ai pris le remède qui tue :
Ami, je meurs... Ne pleure pas. » —

Vous pouvez croire que j'invente
Un conte invraisemblable ? — Non,
Mon héroïne fut vivante,
Et je ne puis dire son nom.

LE LIERRE ET L'ORMEAU

Un arbre s'élève
Jeune, audacieux ;
Son front plein de sève
Regarde les cieux ;
Il laisse à la terre
Le vil arbrisseau...
Prenez garde au lierre
Qui tuera l'ormeau.

La branche petite
Cherche un protecteur ;
L'arbre qui l'abrite
Lui sert de tuteur.
Une brebis mère
Allaite un chevreau...
Prenez garde au lierre
Qui tuera l'ormeau.

Le flexible arbuste,
Comme un vert serpent,
Sur le tronc robuste
S'appuie en grim pant.
Bientôt il le serre
Dans son froid anneau...
Prenez garde au lierre,
Qui tuera l'orme au.

Du pied à la cime,
Du tronc aux bourgeons,
Partout il imprime
Ses baisers profonds.
Il presse son père
Dans l'étroit réseau...
Prenez garde au lierre
Qui tuera l'orme au.

N'ayez pas l'oreille
A propos félon ;
Ouvrez à l'abeille,
Fermez au frelon,
Le vice pour plaire
Se fait jeune et beau...
Prenez garde au lierre
Qui tuera l'orme au.

EFFET DE LA FOLIE

Je suis fou, c'est bien connu ;
A rien je ne suis tenu,
Et nul devoir ne me lie :
C'est l'effet de la folie.

Il m'arrive quelquefois
De faire chez les bourgeois
Quelque frasque peu polie :
C'est l'effet de ma folie.

De ma femme j'étais fou,
Mais qu'un hasard, n'importe où,
M'en montre une plus jolie...
C'est l'effet de ma folie.

D'un ami trop obligeant
J'accepte parfois l'argent,
Et de le rendre, j'oublie...
C'est l'effet de ma folie.

Ainsi s'exprimait un jour
Un garçon tout plein d'humour
Que nul affront n'humilie :
Cela tient à sa folie.

LES TROIS FILS DU VIEILLARD

J'avais trois fils, beaux tous les trois,
Beaux de vigueur et de jeunesse ;
Que leur manquait-il ? Rien, je crois ;
C'était l'orgueil de ma vieillesse.
Ils sont allés bien loin, bien loin,
En me laissant seul dans mon coin :
Jérôme est parti pour la guerre.
Vous qui punissez les ingrats,
Mon Dieu, ne les punissez pas,
Ramenez-les à la chaumière !

Jean est parti sur un vaisseau ;
On dit que la mer est si grande !
Je vais toujours au bord de l'eau
Demander que l'eau me le rende ;
Et quand du vent j'entends le bruit,
Souvent je me lève la nuit ;
A genoux je fais ma prière :
Vous qui etc.

Le troisième, tout jeune encor,
Vient d'abandonner son vieux père
Pour la ville de marbre et d'or,
Paris, d'où l'on ne revient guère ;
Paris, le séjour des heureux,
Paris, cent fois plus dangereux
Que l'Océan et que la guerre.
Vous qui etc.

Jeanne est morte depuis longtemps ;
Si du moins j'avais une fille
Qui me fit des petits-enfants !..
Mais je suis seul et sans famille.
Si les flots, la guerre et Paris
Me rendaient tout ce qu'ils m'ont pris,
Je chanterais la vie entière.
Vous qui punissez les ingrats,
Mon Dieu, ne les punissez pas,
Ramenez-les à la chaumière !

LE MAT DE COCAGNE

Gens de ville et de campagne,
A la fête accourez tous ;
Grimpez au mât de cocagne ;
Bonnes gens, amusez-vous.

C'est que la part est immense
Qui doit échoir au vainqueur ;
Le but où chacun s'élance,
C'est la fortune et l'honneur.
Pour cette lutte suprême
Tous les noms se sont inscrits ;
Jusqu'à Gringalet lui-même,
Chacun veut gagner le prix.

Vingt rivaux entrent en lice,
Cent autres viennent après :
On monte, on s'arrête, on glisse,
Et les bras sont toujours prêts.
L'arbre est couvert de poussière.
Les plus rudes combattants,
Au milieu de la carrière,
Sont retombés haletants.

Un homme enfin se présente :
Plus habile ou plus heureux,
Sur la poutre moins glissante
Il colle ses bras nerveux.
Enfin il arrive au faite ;
Il va saisir, il saisit
Sa précieuse conquête,
Et tout le peuple applaudit.

Il plane dans sa victoire ;
Il s'enivre... Oh, voyez-vous ?
Le vertige suit la gloire...
Il tombe... gare dessous !
Il écrase dans sa chute
Ceux qui viennent après lui.
Prenez garde à la culbute,
Vous qui réglez aujourd'hui.

Gens de ville et de campagne,
Laissez faire tous les fous ;
Fuyez le mât de cocagne
Et restez chacun chez vous.

LE ROI DONDAINE

Pour fêter notre Roi Dondaine,
Que ferai-je, dit Phœdora ?
Mon amoureux me donnera
La montre avec la chaîne.
C'est ma manière à moi
De fêter dignement le Roi.

Pour fêter notre Roi Dondaine,
Que ferai-je, dit un banquier ?
Je ne paierai pas mon papier
Avec ma caisse pleine.

Pour fêter notre Roi Dondaine,
Que ferai-je, dit un marchand ?
Je gagnerai double en trichant
Sur la soie et la laine.

Pour fêter notre Roi Dondaine,
Que ferai-je, dit un maçon ?
Je mettrai la France à rançon
Et Paris dans la Seine.

Pour fêter notre Roi Dondaine,
Que ferai-je, dit un pékin ?
J'irai visiter à Nankin
La tour de porcelaine.

Pour fêter notre Roi Dondaine,
Que ferai-je, dit un bourgeois ?
J'irai pour la troisième fois
Revoir la *Belle-Hélène*.

Pour fêter notre Roi Dondaine,
Que ferai-je, dit un gourmand ?
Je mangerai, moi seulement,
Deux poulardes du Maine.

Pour fêter notre Roi Dondaine,
Ma mie ô gué, que ferons-nous ?
Si chacun se livre à ses goûts,
Toi, tu seras ma Reine.
C'est ma manière à moi
De fêter dignement le Roi.

LE TREIZIÈME CONVIVE

Ils étaient douze amis à table ;
Le treizième était étendu
Dans le suaire inévitable,
Au milieu du vin répandu.
Quatre cierges aux lueurs vives
Autour du mort se tenaient droits...
Et les douze pâles convives
Faisaient le signe de la croix.

L'un dit : C'était un honnête homme ;
L'autre : C'était un chevalier ;
Il alla pèlerin à Rome ;
Dans le nord il courut guerrier.
Il délivra bien des captives ;
Il fut le soutien de ses rois...
Et les douze pâles convives
Faisaient le signe de la croix.

Chacun entonnait sa louange,
Quand, par un soudain mouvement,
Le mort se dressa dans son linge ;
Ses os craquèrent sourdement.
Puis, sur ses lèvres convulsives,
On entendit râler sa voix...
Et les douze pâles convives
Faisaient le signe de la croix.

« Hommes, dit-il, sachez vous taire ;
Je ne fus pas meilleur que vous ;
Hélas ! je regrette la terre ;
Tous les morts ne sont pas absous.
Priez pour les âmes plaintives ;
Pleurez sur les ossements froids. »
Et les douze pâles convives
Firent le signe de la croix.

Comme ils discouraient de la sorte,
L'aurore illumina le ciel,
Et le peuple devant la porte
Se pressait en chantant Noël.
Les hymnes des vierges naïves
S'élevaient le long des beffrois...
Et les treize pâles convives
Firent le signe de la croix.

CES BEAUX YEUX-LÀ

Savez-vous ce que je désire ?
Votre bouche est faite au sourire ;
Nul souci jamais ne troubla
Ces yeux où la gaité respire.
Savez-vous ce que je désire ? —
Faire pleurer ces beaux yeux-là.

Oui, je voudrais savoir, ô femme,
Si votre corps enferme une âme.
Samson craint toujours Dalila.
Avant que de rendre les armes,
Je veux, goûtant le suc des larmes,
Faire pleurer ces beaux yeux-là.

Mon vœu peut vous sembler bizarre :
Mais je suis pareil à l'avare
Qui recompte les biens qu'il a ;
Et je voudrais, ô ma petite,
Pour les essuyer au plus vite,
Faire pleurer ces beaux yeux-là.

LES PILULES DOREES

Hippocrate en son temps disait
Que les vérités les plus dures
Ne répugnent pas, si l'on sait
Les entourer de confitures.
Un de nos grands pharmaciens
M'a fait connaître ses formules.
Messieurs, mesdames, je vous tiens :
Vous avalerez mes pilules.

Vous êtes belle, on le sait bien,
Vous le savez, quoique modeste ;
Vous avez le port, le maintien,
Le charme, la grâce et le reste.
Mais où diable avez-vous péché
Ce teint de plâtre et de féculé ?
Ah ! mesdames, j'en suis fâché,
Vous avalerez la pilule.

Marchand au comptoir attache,
Tu prends pour maxime infailible
D'acheter au meilleur marché
Pour vendre le plus cher possible.
Mais en politique tu crois
Etre de la force d'Hercule.
Tas d'épiciers, tas de bourgeois,
Vous avalerez la pilule !

On dit en les voyant passer :
Le beau couple ! le bon ménage !
Ils semblent toujours commencer,
Ne jamais finir le voyage.
Mais on sait, lorsqu'ils sont entre eux,
Que ce miel tourné s'acidule.
Epoux, qui pourriez être heureux,
Vous avalerez la pilule.

Avoués, vous craignez les frais,
Acteurs, vous évitez les gestes ;
Avocats, vous êtes discrets,
Médecins, vous êtes modestes ;
Mais eux, mais moi, mais vous, mais tous,
Nous avons quelques ridicules :
Pour trinquer réunissons-nous :
Nous avalerons nos pilules.

LE FLUIDE

Impondérable comme l'air,
Impalpable comme l'éclair,
Ce n'est le corps, la chair ni l'âme,
Le vent, le parfum ni la flamme ;
Ce n'est le vide ni le plein,
Ni l'esprit vital ou malin.
Si vous consultez la grammaire,
Ou plutôt le dictionnaire,
C'est le... c'est un agent subtil,
Soit ; mais cet esprit quel est-il ?

C'est le fluide ;
Rien de solide,
Rien de liquide.
Oui, tout réside
Dans le fluide.

L'un en a, l'autre n'en a pas ;
Mais chacun se dit ici-bas,
Tout bas, tout bas :
« J'ai du fluide. »

C'est le prisme, l'entraînement,
Le fer attiré par l'aimant ;
C'est la grenouille ou la colombe
Qui veut s'enfuir et qui succombe
Sous l'œil de l'aigle ou du serpent.
L'un volant et l'autre rampant ;
La fascination, le charme,
Qui vous subjugue ou vous désarme.
Or, le fluide masculin
N'est rien auprès du féminin.

C'est le fluide ;
Rien de solide,
Rien de liquide.
Oui, tout réside
Dans le fluide ;

Et c'est surtout dans leurs amours
Que l'homme et la femme ont recours,
Presque toujours,
A leur fluide.

Suivez là-haut le mouvement
Des astres dans le firmament.
Loin de naviguer dans le vide,
Ils obéissent au fluide
Qui leur indique les contours
Pour les allers et les retours,
Qui les éloigne et les rapproche,
En attendant qu'il les décroche.

En attendant, rentrons chez nous
Planter nos raves et nos choux,

Mais sans fluide,
Par le solide,
Par le liquide,
Car tout réside
Dans le solide.
L'humanité s'épanouit,
L'œuvre éternelle se poursuit,
Le jour, la nuit,
Par le solide.

EN ENFER

La nuit dernière, dans un rêve,
Au milieu d'un cercle enflammé,
J'ai vu toutes les filles d'Ève
Qui m'ont... ou ne m'ont pas aimé :

Les nouvelles et les anciennes
De l'aller comme du retour,
Sincères ou comédiennes,
Souffrant ou jouant de l'amour.

J'ai vu les brunes et les blondes,
Les beautés de cire et de miel,
Ou perfides comme les ondes,
Ou sereines comme le ciel.

Et, pour ces douces criminelles,
Je me sentais pris de pitié ;
Me trouvant coupable comme elles,
Je les excusais à moitié.

Mais, tout à coup, je vis la femme
Au corps de pierre, au cœur de fer...
Oh ! point de grâce pour l'infâme !
Juste ciel ! J'étais en enfer !

PRUD'HOMME ET CALINEAU¹

Hé ! bonjour, mon oncle Prud'homme.

— Bonjour, mon neveu Calineau.

— Vous passez pour un bien brave homme.

— Tu passes pour un étourneau.

— Mon oncle, on dit que la malice

Chez nous ne se fait pas sentir.

— Notre aïeul était La Palisse

Lequel n'a jamais su mentir.

— Mon cher oncle, que faut-il croire

Des sottises qu'on dit de vous ?

— Mon neveu, j'ai connu la gloire,

Et la gloire fait les jaloux.

— Mon oncle, est-il vrai que la lune

Soit faite en pains à cacheter ?

1. On écrit ordinairement *Calino*. C'est une désinence italienne, et je crois que *Calineau* doit être la vraie orthographe de ce nom français.

— C'est une croyance commune
Qu'un savant ne peut adopter.

— Mon oncle, est-il vrai que ma tante
Vous ait joué de bien bons tours ?

— Mon épouse me fut constante,
Et je n'eus pas d'autres amours.

— Mon bon oncle, comptez-vous vivre
Bien vieux ? — Mais jusqu'à mon trépas.
Enfant, le destin est un livre
Qui se ferme et ne s'ouvre pas.

— Mon oncle, j'aurais bien envie
De ce fameux sabre. — Tout beau !
Non. Le plus beau jour de ma vie
Doit me suivre dans le tombeau.

— Mon cher oncle, quelle épitaphe
Mettrai-je sur le monument ?

— Joseph Prud'homme et mon parafe,
Tout simplement, tout simplement.

DOUCE MAISON !

Au printemps ,la Nature
Te fait une ceinture
De fleurettes et de gazon.
Ta fenêtre fermée
S'ouvre à la brise aimée,
Maison, maison, douce maison !

En été, la lumière
Intense et matinière
A regret quitte l'horizon.
L'arbre au feuillage sombre
T'abrite sous son ombre,
Maison, maison, douce maison !

En automne s'achève
Le travail de la sève ;
Les fruits mûrissent à foison.
Leur suc qui se condense
T'amène l'abondance,
Maison, maison, douce maison !

En hiver, la famille
Se rassemble et babille
Près de la lampe et du tison.
A ce foyer sincère
L'amitié se resserre,
Maison, maison, douce maison !

VINGT-CINQ ANS

Je disais sans cesse :

Tant que nous aimons, chantons nos amours.

L'âge qui nous presse

Assez tôt viendra changer nos discours.

L'heure dérisoire

A sonné pour moi depuis bien longtemps.

Qu'on me verse à boire !

Je suis amoureux comme à vingt-cinq ans.

Dans notre vieillesse,

Ne pourrons-nous pas chanter les vins vieux ?

Vive la sagesse !

Nous la pratiquons ne pouvant pas mieux.

Sur un cou d'ivoire

J'ai vu retomber des cheveux flottants.

Qu'on me verse à boire !

Je suis amoureux comme à vingt-cinq ans.

Nous pourrons encore,
Aux cultes anciens consacrant nos chants,
Malmener l'aurore ;
C'est toujours le droit des soleils couchants.
Sa prunelle noire
Remplit de rayons mes cieux éclatants :
Qu'on me verse à boire !
Je suis amoureux comme à vingt-cinq ans.

Dans nos jours de fêtes,
Nous évoquerons un passé charmant ;
Vendanges sont faites :
Pour nous réchauffer coupons le sarment.
Elle me fait croire
Que mon jaune été vaut son vert printemps.
Qu'on me serve à boire !
Je suis amoureux comme à vingt-cinq ans.

Qui donc ose dire
Que mon front se ride et que je suis vieux ?
Voyez son sourire,
Sa bouche enfantine et ses jolis yeux.
Je perds la mémoire :
Belle je la vois, douce je l'entends...
Qu'on me verse à boire !
Je suis amoureux comme à vingt-cinq ans.

LE MÉNESTREL

Léger d'allure et de bagage,
Bâton en main, guitare au dos,
Allait de châteaux en châteaux
Pauvre ménestrel en voyage.
 Marche sous le ciel,
 Pauvre ménestrel.

Au pied d'un manoir séculaire,
Il arrive au déclin du jour.
Un archer veillait sur la tour.
« Beau ménestrel, que viens-tu faire ? » —
 Marche sous le ciel,
 Pauvre ménestrel.

— « Je chante sur la mandoline
Le lai d'amour des chevaliers,
Je conte les récits guerriers
Rapportés de la Palestine. » —
 Marche sous le ciel
 Pauvre ménestrel.

— « Laisse là tes vieilles ballades ;
Nous sortons demain de ce fort.
Chante le pillage et la mort ;
Le temps est passé des croisades. » —
 Marche sous le ciel,
 Pauvre ménestrel.

Il prend un chemin solitaire
Et court au village voisin ;
Il entend sonner le tocsin :
« Beau ménestrel, que viens-tu faire ? » —
 Marche sous le ciel,
 Pauvre ménestrel.

— « Prenez les joyeuses musettes ;
Je vous apporte des chansons,
Pour faire chanter les garçons,
Pour faire danser les fillettes. » —
 Marche sous le ciel,
 Pauvre ménestrel.

— « Il n'est plus temps qu'on chante ou rie,
On ne danse plus au hameau.
Nous voulons brûler le château ;
Dis-nous un chant de jacquerie ! » --
 Marche sous le ciel,
 Pauvre ménestrel.

L'HABITUDE

Pour n'en pas perdre l'habitude,
Apportez un flacon
De Beaune ou de Mâcon ;
Des vins nous faisons une étude ;
Et que notre échanson
Entonne une chanson,
Pour n'en pas perdre l'habitude.

Pour n'en pas perdre l'habitude,
Faisons notre devoir :
Sans nous on pourrait voir
Tourner le monde en solitude ;
Mais, à tort, à travers,
Repeuplons l'univers,
Pour n'en pas perdre l'habitude.

Pour n'en pas perdre l'habitude,
Ayons un chant d'airain
Pour ces frères du Rhin
Qu'a mis la Prusse en servitude.

Gardons au fond du cœur
La haine du vainqueur,
Pour n'en pas perdre l'habitude.

Pour n'en pas perdre l'habitude,
Pensons aux voyageurs
Qui vont, gais ou songeurs,
Chercher une autre latitude ;
Que volent nos accents
Vers nos amis absents !
Pour n'en pas perdre l'habitude.

Pour n'en pas perdre l'habitude,
Buvons à la santé
Des gens dont la bonté
Nous rend l'existence moins rude ;
Puis, en partant, rions
De nos amphitryons...
Pour n'en pas perdre l'habitude.

LE FAUX CORDELIER

L'Empereur de Constantinople,
Jean de Brienne, un des hardis
Qui portaient argent sur sinople,
Voulut entrer au paradis.

Afin d'amadouer saint Pierre,
Il forma le vœu singulier
Qu'on le mit à l'heure dernière
Dans la robe d'un Cordelier.

Quand le corps vêtu de la sorte
Vers le guichet se présenta,
« Non, non, je n'ouvre pas ma porte,
Dit saint Pierre, ta, ta, ta !

Nous ne sommes pas si crédule.
Si vous étiez bénédictin,
Carme, Récollet, Camaldule,
Capucin ou même Augustin,

J'en pourrais bien un peu démordre :
Mais un Cordelier ! — Je vous dis
Que jamais moine de cet ordre
N'entrera dans le paradis ! » —

Je ne sais la fin de l'histoire ;
Mais, depuis, le faux Cordelier
A dû sortir du Purgatoire
Avec son Ordre tout entier.

JEUNE FILLE AU BOIS

Jeune fille au bois,
Si tu vas parfois
Entendre une voix,
 Prends garde !
On dit que, la nuit,
Une ombre poursuit
L'ombre qui s'enfuit.
 Regarde !

Le sol a gémi,
La feuille a frémi :
C'est un ennemi
 Sans doute.
Des sons inconnus
Te sont parvenus
Des arbres chenus :
 Ecoute !

Chêne vigoureux,
Bouleau vapoureux,

Ou châtaignier creux,
 Tout arbre
Semble avoir des yeux,
Ainsi que les vieux
Fantômes ou dieux
 De marbre.

Si la peur te prend,
Cours, le bois est grand ;
Traverse en courant
 L'espace ;
Les rochers, là-bas,
Etendent leurs bras ;
Ne t'arrête pas
 Et passe !

Mais, rassure-toi,
Calme ton effroi,
Déjà l'astre-roi
 Se lève.

Jeune fille au bois
La peur, tu le vois,
N'est donc quelquefois
 Qu'un rêve.

Ainsi fait l'amour
Qui, dans un seul jour,
Naît et sans retour
 S'achève.

TOUT NEUF

Il crève sa coque fragile :
La tête passe, puis le corps.
Il bondit ; le voici dehors,
Il est vivant, il est agile.
Tout est neuf
Pour le poulet qui sort de l'œuf.

Son bec s'ouvre, son œil s'allume,
On peut le voir au pied-levé,
Près de celle qui l'a couvé,
Sécher son duvet sous la plume.
Tout est neuf
Pour le poulet qui sort de l'œuf.

Bientôt le cri de la nature
Lui fait savoir que, tout petit,
On a déjà de l'appétit :
Il court piquer la nourriture.
Tout est neuf
Pour le poulet qui sort de l'œuf.

Dans le cours de son existence,
Il trouvera bien des rivaux :
Que de combats ! que de travaux !
Mais ne vieillissons pas d'avance.

 Tout est neuf
Pour le poulet qui sort de l'œuf.

Jeune homme qui sors de ton moule
Pour lutter de taille et d'estoc,
Ne fais pas trop jeune le coq
Et ne vois pas trop vieux la poule.

 Tout est neuf
Pour le poulet qui sort de l'œuf.

CAGE ET SERIN

Mon Dieu, ce sera donc toujours la même chose ?
Ils dinaient tous les deux chez Désiré Beaurain.
Le cavalier propose et la dame dispose :
La femme est une cage, et l'homme est un serin.

Le cavalier payant semblait un bon jeune homme ;
Elle était jeune aussi ; moins enfant, moins d'entrain :
Il voulait tout offrir ; elle était économe ;
La femme est une cage, et l'homme est un serin.

Elle ne voulait pas sa ruine complète ;
Quand on veut aller loin on ménage son train ;
Ce soir, le gardénia se faisait violette,
La femme est une cage, et l'homme est un serin.

Elle était le ménage ; il était le poème ;
Elle était le couplet, il était le refrain.
Elle parlait « homard », il répondait : « Je t'aime ! »
La femme est une cage, et l'homme est un serin.

De son sourire aimable elle n'était pas chiche ;
Elle tournait la tête et regardait un brin
Certain vieux décoré qui paraissait fort riche ;
La femme est une cage, et l'homme est un serin.

A la fin, le lion emporta la gazelle ;
Ils partirent tous deux, lui, raide comme un crin,
Elle, souple et modeste... On ne regarda qu'elle :
La femme est une cage, et l'homme est un serin.

Je vois que ce sera toujours la même chose.
La vieille expérience a gravé sur l'airain
Que l'on regrettera toujours la saison rose
Où l'on avait la cage, et qu'on était serin.

LE CHEF-D'ŒUVRE IGNORE

Il avait une noble envie
Qu'il ne s'avouait qu'en tremblant :
Il avait mis toute sa vie
Dans un cahier de papier blanc.

Ce papier il l'avait lui-même
Noirci vingt fois et raturé ;
Ce cahier était un poème
Qu'on aurait peut-être admiré.

Il poursuivit sa longue tâche
Tout seul dans son pauvre réduit,
Vingt ans, sans dégoût, sans relâche,
Sans repos de jour ni de nuit.

Il se disait : ma vie est triste ;
Mais, quand le jour sera venu,
Le monde saura quel artiste
Il avait longtemps méconnu.

Le jour viendra, le jour arrive.
Allons, cher poète, en chemin !
La renommée est fugitive,
Et la gloire te tend la main.

Eh ! bien, n'entends-tu pas ? C'est l'heure.
Allons, dormeur, éveille-toi !
Non : tu restes dans ta demeure
Et fermes ton livre : Pourquoi ?

— Pourquoi ? la critique peut-être
Prendra mon ouvrage en pitié ;
Le monde, s'il veut le connaître,
L'aura dans un jour oublié.

Non, je veux croire à mon génie.
La mort ou l'immortalité !
Mieux vaut l'espérance infinie
Que l'étroite réalité. —

Brise le moule, pauvre artiste ;
Savant, referme le compas,
Le chef-d'œuvre est fait, il existe,
Et les hommes ne l'auront pas.

BONHOMME

Vous ne savez pas mon âge :
J'ai bientôt quatre-vingts ans.
Après un si long voyage,
On a connu bien des gens.
Mais je suis bon camarade
Et toujours jeune d'humeur ;
Je ne suis jamais malade ;
J'ai bonne jambe et bon cœur.

C'est Bonhomme
Qu'on me nomme ;
Ma santé, c'est mon trésor ;
Et Bonhomme vit encor.

Il pleut, j'ai mon parapluie,
Il fait froid, j'ai mon manteau ;
Si par hasard je m'ennuie,
Je m'en vais voir couler l'eau.
La nature tutélaire
Veille sur les passereaux,
Je laisse tourner la terre,
Je ne lis pas les journaux ;

C'est Bonhomme;
 Qu'on me nomme :
 Ma gâité, c'est mon trésor ;
 Et Bonhomme rit encor.

J'avais assez de richesse ;
 Mais je fut trop obligeant,
 Ce qui fait qu'en ma vieillesse
 Je n'ai pas beaucoup d'argent.
 A quoi pourrais-je prétendre ?
 Les petits vivent de peu,
 J'ai du vin et du pain tendre,
 Et le soleil du bon Dieu.

C'est Bonhomme
 Qu'on me nomme ;
 Ma santé, c'est mon trésor ;
 Et Bonhomme vit encor.

De tous côtés j'entends dire :
 Que ces jeunes gens sont fous ! —
 Je ne fus meilleur ni pire
 Que la plupart d'entre vous.
 Hé quoi ! pour des peccadilles
 Gronder ces pauvres amours ?
 Les femmes sont si gentilles !
 Et l'on n'aime pas toujours.

C'est Bonhomme
Qu'on me nomme ;
Ma gaité, c'est mon trésor,
Et Bonhomme rit encore.

Rien ne peut plus me surprendre,
Là-bas j'irai sans regret ;
Et, quand il faudra m'y rendre,
J'aurai mon paquet tout prêt.
J'ai fait quelque bien sur terre ;
Bientôt je n'en ferai plus.
Quand je serai sous la pierre,
Je veux qu'on mette dessus :

C'est Bonhomme
Qu'on me nomme ;
Ma santé fut mon trésor...
Mais Bonhomme vit encor !

LA JEUNE FILLE EN DEUIL

Pourquoi toujours en noir,
La jeune fille ?
Elle est sans guide et sans famille ;
Voilà tout ce qu'on peut savoir.
Toujours en noir !
Si vous lui demandez la cause
De son incurable souci,
Sur ses yeux un voile se pose ;
Elle répond ainsi :
« Mon père est mort ; ma mère est morte.
Ce n'est pas leur deuil que je porte. »

Pourquoi toujours en noir ?
Son teint est pâle :
Comme un soupir sa voix s'exhale
Et sans pleurer sait émouvoir.
Toujours en noir !
« J'avais une sœur bien-aimée,
Mon frère était vaillant et fort.
Ainsi s'envole la fumée
Sous le souffle du Nord.

Mon frère est mort, ma sœur est morte.
Ce n'est pas leur deuil que je porte. »

Pourquoi toujours en noir ?

Son front est sombre ;

C'est moins une forme qu'une ombre,

C'est moins un beau jour qu'un beau soir.

Toujours en noir !

« J'aurais porté de cœur et d'âme

Le nom d'un époux adoré.

Je suis veuve avant d'être femme,

Et telle resterai.

Mon cœur est mort, mon âme est morte.

Ce n'est pas leur deuil que je porte. »

Pourquoi toujours en noir ?

Ses yeux sont mornes.

On sent une douleur sans bornes

Dans une plainte sans espoir.

Toujours en noir !

« Que le vent orageux m'entraîne !

Emportez-moi, flux et reflux !

O mon Alsace, ô ma Lorraine,

Je ne vous verrai plus.

Car ma patrie est morte, morte !

Et voilà le deuil que je porte. »

UNE EXPIATION

Salut, Arthur, cocher plein d'élégance,
Bel écuyer, joueur et libertin,
Riche d'état, prodigue de naissance ;
 Il n'est pas midi, que je pense :
 Où vas-tu de si grand matin ?
La vie humaine est longue et monotone ?
Grave d'ennuis et pleine d'embarras.
Tu veux, dis-tu, la mener courte et bonne ?
 Jouis avant que l'heure sonne...
 Non, tu dois vivre, tu vivras !

Va, mon fils ; dépense, dépense.
Tu subis une dure loi :
Dépense, dépense, dépense.
 La Providence
 A ses desseins sur toi.

Il faut qu'il ait une origine impure,
Ce lourd métal qui glisse entre tes doigts,
Qu'il ait le sceau du vol et de l'usure,
 Qu'il soit chargé d'une souillure
 Dont tu ne peux porter le poids.

Dieu doit garder des peines exemplaires
Aux criminels riches et triomphants.

Ton héritage est gros de ses colères :

Il faut que le crime des pères

Soit expié par les enfants.

Va, mon fils ; dépense, dépense.

Tu subis une dure loi :

Dépense, dépense, dépense.

La Providence

A ses desseins sur toi.

Sens-tu partout crouler ton édifice ?

L'usurier court à la maison en feu ;

Sa part est là, ton luxe en fait justice ;

Le revenu de l'avarice

Sera dévoré par le jeu.

Tu veux en vain t'arrêter sur la pente :

Tu marcheras sans repos, sans retour,

Et le plaisir fuira ta lèvre ardente ;

L'amitié te sera pesante ;

Tu ne connaîtras pas l'amour.

Va, mon fils ; dépense, dépense.

Tu subis une dure loi :

Dépense, dépense, dépense.

La Providence

A ses desseins sur toi.

Où donc serait la vengeance céleste,
Si tu pouvais, brisant un pacte ancien,
Mettre à l'abri l'épargne qui te reste,
 Pour vivre paisible et modeste
 Et finir en homme de bien ?
Non ! c'est ton or qui fera ton supplice :
Qu'il soit le flot par l'orage battu ;
Que tout courant lui creuse un précipice ;
 Qu'il tombe dans l'égout du vice
 Pour remonter à la vertu !

Va, mon fils ; dépense, dépense.
Tu subis une dure loi :
Dépense, dépense, dépense.
 La Providence
 A ses desseins sur toi.

Et maintenant, que vingt ans, je suppose,
Soient écoulés, te voilà seul, transi,
Sur un grabat, vieillard pauvre et morose ;
 Écoute : par ta porte close
 Un chant de joie arrive ici. .
Un artisan et sa jeune épousée
Ouvrent le bal ; tu les connais tous deux.
Dans ton déluge ils trouvent leur rosée ;
 Toute colère est apaisée :
 Tu peux mourir, ils sont heureux.

Va, mon fils ; dépense, dépense

Tu subis une dure loi :

Dépense, dépense, dépense.

La Providence

A ses desseins sur toi.

L'ÂIEULE

Que dit l'aïeule,
Quand elle est seule
Avec Loïs,
Fils de son fils ?
« O toi ! ma force et ma faiblesse,
Joie et tourment,
Tu me fais chérir la vieillesse,
Mon doux amant.
Je suis ta servante, ô mon maître,
Heureuse de te voir heureux ;
Tu fais de moi ce que tu veux.
Dépêchons-nous ; bientôt peut-être
Grand'mère ne sera plus là.
Allons, Loïs, embrassez-la. »

Que dit l'aïeule,
Quand elle est seule
Avec Loïs,
Fils de son fils ?

« Ils vont disant que je te gâte ;
Sais-tu pourquoi ?
C'est qu'ils arrivent à la hâte
Tous après moi.
Ils savent que je te pardonne
Plus d'un défaut ; ils sont jaloux.
Je réponds : Je sème pour vous ;
Il sera bon si je fus bonne.
Grand'mère ne sera plus là.
Allons, Loïs, embrassez-la. »

Que dit l'aïeule,
Quand elle est seule
Avec Loïs,
Fils de son fils ?

« Garde-toi bien de leur redire
Ce que je dis :
Tu seras beau comme un sourire
Du paradis.

Je me figure que ta tête
Aura des rayons éclatants.
Toutes les femmes, dans vingt ans,
Se disputeront ta conquête.
Grand'mère ne sera plus là.
Allons, Loïs, embrassez-la. »

Que dit l'aïeule,
Quand elle est seule
Avec Loïs,
Fils de son fils ?

« Sois sage, mais pas trop, en somme ;
Songe souvent
Qu'il faudra que tu sois un homme,
Petit enfant !
Mon descendant à barbe blonde
Sera fier avec les puissants,
Bénin avec les innocents,
Et loyal envers tout le monde.
Grand'mère ne sera plus là.
Allons, Loïs, embrassez-la. »

Que fit l'aïeule ?
Elle était seule
Avec Loïs,
Fils de son fils.
Tout en berçant l'enfant qu'elle aime
Sur ses genoux,
Le sommeil la prit elle-même,
Profond et doux.
On eût dit qu'elle allait rejoindre,
Avec un ange entre les bras,
Ceux qui sont endormis là-bas...
Mais, quand le matin vint à poindre,
Grand'mère était encore là.
Allons, Loïs, éveillez-la !

LA VALSE DES ADIEUX

Il est un air à la fois vif et tendre
Dont j'ai gardé le touchant souvenir ;
J'aimais jadis, j'aime encore à l'entendre ;
Il m'annonçait qu'elle devait venir.
C'était l'écho d'une valse entraînante
Que nous avons entendue un beau soir ;
Nous la chantions.... Sa voix était charmante ;
Nous l'appelions la Valse du revoir.

Chaque matin, j'entr'ouvrais ma fenêtre,
Pour épier l'harmonieux signal,
Et, du moment qu'on me voyait paraître,
On entonnait le refrain matinal.
Et, tout le jour, notre valse sonore
Frappait le ciel blanc ou bleu, gris ou noir ;
La nuit venait, nous la chantions encore ;
Nous l'appelions la Valse du revoir.

Or, qu'advint-il ? je le dirai sans rire :
Un air nouveau remplace un air ancien ;
Sans le savoir, et surtout sans le dire,
Chacun de nous avait changé le sien.
Le souvenir, même d'une folie,
A quelquefois des larmes dans les yeux ;
J'ai retenu la valse qu'elle oublie,
Pour l'appeler la Valse des adieux.

LE PORTRAIT DE TOINON

Voici le portrait fidèle
De celle
Qui prendra, j'en ai bien peur,
Mon cœur.

C'est la fille la plus blonde
Du monde.
Voulez-vous savoir son nom ?
Toinon.

Sa chevelure indocile
Oscille
Comme le seigle mouvant
Au vent.
Son nez, plein de hardiesse,
Se dresse.

Elle a des petits yeux gris
Souris,
Avec un reflet étrange
D'orange
Où se glisse un rayon pur
D'azur.

Ses lèvres semblent deux fraises
Fort aises
De voir les perles qui sont
Au fond ;
Et deux petites fossettes
Sont prêtes
A rire au premier bon mot
D'un sot.
Sur sa peau limpide éclate
L'agate,
Et, sous les tissus discords,
Son corps,
Souple comme un cou de cygne,
S'indigne
De l'étreinte des corsets
Français.
Elle a des pieds ridicules :
Ses mules
Chausseraient au plus deux doigts
Chinois ;
Et, quand sa main élégante
Se gante,
On la pourrait d'un baiser
Toiser.
Elle est bien la plus mignonne
Personne,
Et l'esprit le plus étroit
Qui soit.
Elle n'a pas deux idées
Soudées

Dans son tout petit cerveau
D'oiseau.
Elle n'a jamais pu suivre
Un livre
Jusqu'au troisième feuillet
Complet.
Travailler, comme la pluie,
L'ennuie ;
Réfléchir, pas ne le peut,
Qui veut.
Entreprind-elle un ouvrage ?
Courage !
Ses doigts sont de si gentils
Outils !
Mais crac ! Son aiguille lasse
Se casse,
Ou son petit dé d'enfant
Se fend.
Elle ne fait rien qui vaille,
Et bâille
En arrangeant le matin
Son teint,
Et puis, comme une alouette,
Caquète,
Quand on est dans son boudoir,
Le soir.
Elle dit des fariboles
Si folles
Qu'on les répète parfois
Au Bois ;

Mais elle en rit la première,
 Bien fière
De montrer ses dents et ses
 Succès.
Elle pleure une romance
 Immense,
Rien que pour montrer qu'elle a
 Le *la*.
Elle crie un air à boire,
 Histoire
De faire apprécier, chut !
 Son *ut*.
Bref elle est inimitable
 A table ;
Mais si jamais, quelque jour,
 L'amour
Entrait chez cette poupée
 Drapée
Dans des flots de falbalas
 Lilas,
Adieu rire, chansonnettes,
 Fossettes,
Cheveux, propos et regards
 Épars !
Voyez-vous cette amoureuse
 Pleureuse,
Qui n'eut jamais de chagrin
 Un grain !
Sa naïveté frivole
 S'envole ;

Le coloris de son teint
S'éteint.
Elle n'est plus qu'une bonne
Personne.
Eh bien, malgré tout cela,
Voilà...

Voilà le portrait fidèle
De celle
Qui prendra, j'en ai bien peur,
Mon cœur.

LES DEUX GENDARMES

Deux gendarmes, un beau dimanche,
Chevauchaient le long d'un sentier.
L'un portait la sardine blanche,
L'autre, le jaune baudrier.
Le premier dit d'un ton sonore :
Le temps est beau pour la saison. —

Brigadier, répondit Pandore,
Brigadier, vous avez raison.

Phébus, au bout de sa carrière,
Put encore les apercevoir.
Le brigadier, de sa voix fière,
Troubla le silence du soir :
Vois, dit-il, le soleil qui dore
Les nuages à l'horizon. —

Brigadier, répondit Pandore,
Brigadier, vous avez raison.

Ah ! c'est un métier difficile,
Garantir la propriété,
Défendre les champs et la ville
Du vol et de l'iniquité.
Pourtant l'épouse qui m'adore
Repose seule à la maison. —

Brigadier, répondit Pandore,
Brigadier, vous avez raison.

Il me souvient de ma jeunesse :
Le temps passé ne revient pas.
J'avais une folle maîtresse
Pleine de mérite et d'appas.
Mais le cœur, pourquoi ? je l'ignore,
Aime à changer de garnison. —

Brigadier, répondit Pandore,
Brigadier, vous avez raison.

La gloire, c'est une couronne
Fait de myrte et de laurier.
J'ai servi Vénus et Bellone :
Je suis époux et brigadier.
Mais je poursuis le météore
Qui vers Colchos guidait Jason. —

Brigadier, répondit Pandore,
Brigadier, vous avez raison.

Puis ils révèrent en silence,
On n'entendit plus que le pas
Des chevaux marchant en cadence :
Le brigadier ne parlait pas.
Mais, quand revint la pâle aurore,
On entendit un vague son :

Brigadier, répondait Pandore,
Brigadier, vous avez raison.

LE CONSTRUCTEUR

Il a plu longtempts dans les monts ;
La rivière jaune et gonflée
Emporte débris et limons
Du haut pays à la vallée.
C'est un torrent ; dans sa fureur
Il a fait la plaine déserte ;
Adieu l'espoir du laboureur,
Le pré mûr et la moisson verte !
C'est un ruisseau vaseux et lourd
Qui va rasant les édifices,
Se détourne, s'égare et court,
Laisant partout ses immondices.
C'est la ruine ; et cependant,
Aucune digue, nul obstacle :
L'homme s'arrête regardant
La nouveauté d'un tel spectacle !

Constructeur, ne te lasse pas ;
Avec l'équerre et le compas,

Poursuis ton œuvre accoutumée.
Mais laisse à l'abri ton vaisseau ;
Il reprendra le fil de l'eau,
Quand l'eau sera pure et calmée.

Ce torrent profond et puissant,
C'est la décadence et la honte,
C'est le goût français qui descend,
C'est le goût barbare qui monte ;
C'est le naufrage et le tombeau
D'un esprit qui fit notre gloire.
Ce qui fut bien, ce qui fut beau
N'est plus qu'un thème dérisoire.
Notre bon sens n'oppose rien
Au flux fatal qui nous dirige ;
Pas un accord des gens de bien ;
Le gouffre donne le vertige.
Le riverain naïf s'endort,
Les yeux fermés à la lumière ;
Il ne voit pas le flot qui mord
Le sol où s'assied sa chaumière.

Constructeur, ne te lasse pas ;
Avec l'équerre et le compas,
Poursuis ton œuvre accoutumée.
Mais laisse à l'abri ton vaisseau ;
Il reprendra le fil de l'eau,
Quand l'eau sera pure et calmée.

Puisque nous sommes envahis
Par ces gaités et ces tristesses
Qui déshonorent un pays
En le façonnant aux bassesses ;
O France, puisque tes enfants
N'ont plus un mépris qui te venge
Pour ces histrions triomphants,
Pour ces conquérants de la fange ;
Puisque cet art, cet art nouveau,
Fait leur orgueil et leur délice,
Et rabaisse au même niveau
L'indifférent et le complice ;
Puisque ton jour est sans soleil,
Puisque ta nuit n'a plus d'étoiles,
Attendons l'heure du réveil
Avant de déployer nos voiles.

Constructeur, ne te lasse pas ;
Avec l'équerre et le compas,
Poursuis ton œuvre accoutumée.
Mais laisse à l'abri ton vaisseau ;
Il reprendra le fil de l'eau
Quand l'eau sera pure et calmée.

ACCORD PARFAIT

Accord parfait,
Gendres et belles-mères ;
Accord parfait,
La ville et le préfet ;
Accord parfait,
Les curés et les maires ;
Accord parfait.

Accord parfait,
Le banquier et les pontes ;
Accord parfait,
La passe et le refait ;
Accord parfait,
Le comptable et ses comptes ;
Accord parfait.

Accord parfait,
Le bal et la nature ;
Accord parfait,
La danse et le buffet ;

Accord parfait,
Amour et nourriture ;
Accord parfait.

Accord parfait,
Les hommes et les choses ;
Accord parfait,
La cause avec l'effet ;
Accord parfait,
Le chardon et les roses ;
Accord parfait.

Accord parfait,
Art et Conservatoire ;
Accord parfait,
La parole et le fait ;
Accord parfait,
La morale et l'histoire ;
Accord parfait.

Accord parfait,
Les hommes et les femmes ;
Accord parfait,
La rave et le navet ;
Accord parfait,
La fête et les programmes ;
Accord parfait.

Accord parfait,
L'esprit et la logique ;
Accord parfait,
Gouvernement de fait ;
Accord parfait,
L'ordre et la politique ;
Accord parfait.

POUR MA PATRIE !

N'attendez plus de moi
La molle poésie
Qui d'un secret émoi
Tenait l'âme saisie.
O France, je t'aimais
Jusqu'à l'idolâtrie !
Tous mes chants désormais
Seront pour ma patrie !

Je n'aiguïserai plus
L'inutile satire ;
Les temps sont révolus
Des traits qui faisaient rire.
Raïlleuse, je l'aimais ;
Je l'admire. attendrie :
Tous mes vœux désormais
Seront pour ma patrie !

Je n'irai plus au loin
Répandre mon aumône,
Quand ma mère a besoin
Du pain qu'elle me donne.

Prodigue, je l'aimais ;
Je l'estime, appauvrie :
Tout mon or désormais
Sera pour ma patrie !

De mon propre malheur
J'oublierai les atteintes ;
J'ai voué ma douleur
A des causes plus saintes.
Prosphère, je l'aimais ;
Je l'honore, flétrie :
Tous mes pleurs désormais
Seront pour ma patrie !

Je ne me battrai pas
Pour un mot dérisoire ;
Il faut que mon trépas
Ait son but et sa gloire.
Puissante, je t'aimais ;
Je te venge, meurtrie :
Tout mon sang désormais
Sera pour ma patrie !

REGARD EN AVANT

Quand viendra l'hiver de notre âge,
Si notre roman doit finir,
Si notre amour est un feuillage
Que les vents froids doivent jaunir,
Alors je douterai peut-être
De mes soleils sous les frimas ;
Mais toi, toi qui m'as pu connaître,
Tu ne douteras pas.

Vers le couchant de l'existence,
Si je revois notre matin
Décoloré par la distance
Comme un paysage lointain,
Peut-être, vieillard insensible,
Dirai-je : « Ce passé n'est pas ;
Ce n'est pas moi, c'est impossible. »
Mais toi, tu le croiras.

Si, quelque jour, à la campagne,
Quand un aveu pousse aux aveux,
Tu racontais à ta compagne
Ce que nous fûmes tous les deux,
Elle te répondrait sans doute :
« Cet amour n'est point d'ici-bas. »
Laisse-la dire, écoute, écoute :
Tu ne le diras pas.

Et moi, si je cherche à comprendre
Comment mes yeux ont pu tenir
Les pleurs que tu m'as vu répandre
Et qui seront ton souvenir,
Peut-être en viendrai-je à me dire :
Non ! un homme ne pleure pas ;
C'est une erreur, c'est un délire !
Mais toi, tu le sauras.

Si, confiants en ma prudence,
Quelques amoureux ingénus
Venaient me faire confiance
De ces tourments que j'ai connus,
Qui m'assure que leur martyr,
Et leurs soupirs, et leurs hélas
N'exciteront pas mon sourire ?...
Toi, tu ne riras pas.

Car il faut bien qu'on le confesse,
Hommes légers ou sérieux,

Nous n'avons pas votre tendresse ;
Nous aimons plus, vous aimez mieux.
Chez nous, d'autres soins peuvent naître ;
Lesquels ? tu ne les connais pas.
Qui sait ? Je t'oublierai peut-être ;
Toi, tu te souviendras !

TU NE COMPRENDS PAS

Tu ne comprends donc pas
Que ton regard est ma lumière,
Et que si parfois ta paupière
S'égare sur un autre, hélas !
Je sens un froid qui me pénètre,
Le doute envahit tout mon être ?
Non, tu ne comprends pas.

Tu ne comprends donc pas
Que ta voix est mon harmonie,
Que si ta parole bénie
Sur un autre tombe tout bas,
Je voudrais tarir sur tes lèvres
La musique dont tu me sèvres ?
Non, tu ne comprends pas.

Tu ne comprends donc pas,
Que ton sourire est ma caresse,
Et que si parfois il s'adresse
A qui que ce soit ici-bas,

Ce m'est une mortelle injure
Que je te dois et que j'endure ?
Non, tu ne comprends pas.

Tu ne comprends donc pas
Que tes yeux, ta voix, ton sourire
Sont l'air vital que je respire ?
Et ces biens que tu me donnas,
Tu ne peux les prêter à d'autres,
Car ils sont miens, puisqu'ils sont nôtres...
Mais tu ne comprends pas.

LETTRE D'UN AMOUREUX

Je t'ai quittée hier au soir ;
Entre nous, et sans nous voir,
Que de temps et quel espace !
Car, amie, il est certain
Que d'hier soir à ce matin,
C'est deux jours que seul je passe.

Au hameau du Montellier,
Commune de Saint-Didier,
Près de Collonges-sur-Saône,
Canton de Limonest (Rhône).

Trente fois je t'écrirais,
Que cent fois je te dirais :
Je t'adore, je t'adore !
Que ne puis-je, étant chez moi,
Me penser un peu chez toi ?
Chez nous serait mieux encore.

Au hameau du Montellier,
Commune de Saint-Didier,
Près de Collonges-sur-Saône,
Canton de Limonest (Rhône).

Ne m'écris pas, si tu veux ;
Suis-je assez présomptueux !
Oui, j'ai foi dans ta constance ;
Et je t'épargne le soin
De m'en donner, de si loin,
Une nouvelle assurance.

Au hameau du Montellier,
Commune de Saint-Didier,
Près de Collonges-sur-Saône,
Canton de Limonest (Rhône).

Si le cœur t'en dit pourtant,
Tu m'écriras tant, tant, tant
Que cela pourra te plaire.
Ne te fais pas corriger ;
Je veux, sans y rien changer,
Ton orthographe sincère.

Au hameau du Montellier,
Commune de Saint-Didier,
Près de Collonges-sur-Saône,
Canton de Limonest (Rhône).

Songe que tu m'as promis
De recevoir peu d'amis.
Maintenant que je grisonne,
J'estime que les plus mûrs
Doivent être les plus sûrs.
Moi, je ne verrai personne...

Au hameau du Montellier,
Commune de Saint-Didier,
Près de Collonges-sur-Saône,
Canton de Limonest (Rhône).

Au revoir donc, mes amours,
Dans un siècle, dans huit jours !
Voici le mois de novembre.
Ne sors pas, surtout le soir ;
C'est la saison de s'asseoir
Les pieds au feu dans sa chambre.

Au hameau du Montellier,
Commune de Saint-Didier,
Près de Collonges-sur Saône,
Canton de Limonest (Rhône).

P. S. — Je rouvre ce pli
Pour réparer un oubli :
Juge de ma maladresse !
En pensant aux vieux amis,
Voilà que j'avais omis
De te donner mon adresse.

Au hameau du Montellier,
Commune de Saint-Didier,
Près de Collonges-sur-Saône,
Canton de Limonest (Rhône).

L'ARBRE VERT

Deux oiselets, mâle et femelle,
Épris d'un mutuel amour,
Voulurent choisir pour séjour
Un arbuste à feuille éternelle.

Ils s'avisèrent d'un thuya
(Cet arbre est vert toute l'année).
Sur la branche prédestinée
Le nid solide s'appuya.

Leurs collègues du voisinage,
Peu soucieux de l'avenir,
Sur les arbres prompts à jaunir
Avaient établi leur ménage.

Au contraire, nos amoureux,
De leur avenir économes,
Raisonnaient ainsi que les hommes,
Et se trompaient aussi bien qu'eux.

Ils se disaient que tous les autres,
Dès que les feuilles tomberaient,
Sans asile se trouveraient,
Tandis qu'eux, les malins, les nôtres...

Mais quand furent nés les petits,
L'arbre avait toute sa verdure,
Le nid pendait dans la ramure,
Et les oiseaux étaient partis.

MON BAROMÈTRE

J'ai ri, n'étant pas un savant,
De cet instrument, faux prophète,
Qui prédit la pluie en plein vent,
Et le calme en pleine tempête.
C'est celui que j'ai maintenant
Est d'une justesse incroyable ;
Mon baromètre est surprenant,
Il est toujours à variable.

Nul n'est parfait de tout côté :
Le mien a, comme baromètre,
Le défaut de sa qualité,
Celui de ne pas se connaître.
Il prétend qu'hier vaut demain,
Que tout mauvais cas est niable.
Il dit : « Je suis l'esprit humain »,
Il est toujours à variable.

Les autres déroutent les gens
Par des alarmes ridicules,
Ou bien, par leurs airs engageants,
Ils leurrent les bourgeois crédules.

On voit monter l'aiguille ; mais
Survient une baisse effroyable.
Le mien ne ment jamais, jamais :
Il est toujours à variable.

Docteur Tant-Pis, docteur Tant-Mieux ;
Homœopathes, allopathes,
Politiques, ambitieux,
Tribuns, flatteurs à quatre pattes,
Venez consulter tour à tour
Ce trébuchet impitoyable :
Vous verrez que, même en amour,
Il est toujours à variable.

Faut-il rester, faut il partir ?
Faut-il monter, faut-il descendre ?
L'homme est-il créé pour sentir ?
L'homme est-il créé pour comprendre ?
L'humanité veut avancer ;
Mais l'aiguille appartient au diable.
En vain voudrait-on la pousser,
Elle est toujours à variable.

L'ARTISTE ET L'OISEAU

Quand vous voyez la troupe ailée
Des oiseaux prendre leur volée,
Aller de buissons en buissons,
Se rassembler, pigeons fidèles,
Fendre l'air, hirondelles,
Ou voltiger, pinsons ;

Quand vous aimez à les entendre
Lancer leur note gaie ou tendre,
Rossignols, bouvreuils ou linots,
Donner leurs trilles, alouettes,
Ou gazouiller, fauvettes,
Ou piailler, moineaux ;

Vous n'avez pas demandé l'âge
De ce monde libre et volage ;
Sa jeunesse dure toujours.
Durant l'hiver elle sommeille ;
Mais le printemps réveille
Ses chants et ses amours.

L'artiste n'est-il pas de même ?
Il vole, il plane, il chante, il aime ;
L'art est pour lui le renouveau.
Il vit à l'air et meurt en cage.
L'artiste n'a pas d'âge ;
Il est comme l'oiseau.

LA BALANCE

Un sage avait, dans le silence,
Construit un étrange appareil,
Un vrai chef-d'œuvre, une balance
Précise comme le soleil.

Il se disait : Je veux connaître
Ce que je suis, ce que je vau ;
Dans ces deux plateaux je vais mettre :
Là, mes vertus ; là, mes défauts.

Il fit les deux parts équitables ;
Mais quand il voulut soulever
Le fléau portant les deux tables,
Il n'y put jamais arriver.

Les voisins, les gens de passage,
Se donnaient, entre leurs repas,
Le plaisir de peser un sage ;
L'inventeur seul ne le put pas.

Égal se pose le problème
Au lettré comme à l'ignorant :
On ne peut se peser soi-même ;
Pour les autres, c'est différent.

ART ET LIBERTÉ

« D'où viens-tu, dis-moi, jeune et pauvre artiste,
De feutre coiffé, de haillons vêtu,
Avec ta viole, avec ton air triste,
Dis-moi, d'où viens-tu ? »

— « Pauvre, tu l'as dit, sans pain et sans gîte,
Je vais au hasard, ainsi qu'un bandit.
Le jour naît trop tard, la nuit vient trop vite.
Pauvre, tu l'as dit.

» Riche si tu veux, car j'ai le génie ;
Un frisson divin court en mes cheveux ;
Ma tête à mes doigts dicte l'harmonie.
Riche si tu veux !

» Je n'ai rien voulu des succès du monde,
De l'or qui devient un maître absolu.
Perds-toi dans les airs, note vagabonde !
Je n'ai rien voulu.

» Sur les grands chemins en pleine nature,
La manne du ciel tombe dans mes mains ;
Il faut que l'oiseau trouve sa pâture
Sur les grands chemins.

» Sans rien demander, je charme et console,
J'accorde les cœurs que je sais guider.
Du premier passant j'accepte l'obole,
Sans rien demander.

« Art et liberté ! » telle est ma devise.
J'ai l'orgueil amer de la pauvreté,
Et sur mes écrits il faudra qu'on lise :
« Art et liberté ! »

APPARITION

Ici, j'ai rencontré, ce soir,
La femme, la femme inconnue
Qui jette un éclair dans ma nue,
Rouge lueur dans un ciel noir.
J'ai senti le froid d'une lame
Se glisser au fond de mon cœur.
Amour, je serai ton vainqueur ;
Je n'aimerai pas cette femme.

Car c'est la suprême beauté,
La froide ou vivante statue
Pour laquelle un homme se tue
De fureur ou de volupté.
Un torrent de lave et de flamme
M'enveloppe et veut m'entraîner.
Sans fuir, j'ai su m'en détourner :
Je n'aimerai pas cette femme.

Je ne sais d'elle que son nom ;
Que jamais il ne m'en souviennne !
Sa main voudrait toucher la mienne,
Que je saurais répondre : Non !
Quel calme se fait en mon âme !
Je ne la reverrai jamais.
Je puis dire que je l'aimais :
Je n'aimerai plus cette femme.

DEMAIN

Jour attendu, jour près d'éclorre,
Que l'aube prochaine colore
D'un rayon d'or et de carmin,
Espérance donnée à l'homme,
Quel est le nom dont on te nomme?
Demain.

Hier a passé comme un songe ;
Aujourd'hui paraît et se plonge
Dans le néant du gouffre humain.
Mais toi qui nais pour disparaître,
Tu disparaîtras pour renaître,
Demain.

Dans les plis flottants de ton voile
Tu portes la brillante étoile
Qui marque le bout du chemin.
Mais tu pâlis à la lumière
Comme l'étoile matinière,
Demain.

Le jour vient, la vision passe ;
Une autre se dresse en sa place,
Souriante et tendant la main.
Mais quand on approche du terme,
La main se tourne et se referme,
Demain,

Demain, toi seul peux faire accroire
Que le repos, l'or et la gloire
S'unissent dans un doux hymen.
La jeunesse ardente t'implore,
Et le vieillard t'espère encore,
Demain.

Promets à d'autres tes largesses ;
Je demande que tu me laisses
L'héliotrope et le jasmin.
Ce sont les fleurs qu'elle préfère,
Et c'est demain l'anniversaire,
Demain.

LE
CERCLE DU DOIGT DANS L'ŒIL

Ganaches, Pommes de terre,
Yacht-Club, Epatant, Beaux-Arts,
Industriel, Militaire,
Jockey, Patineurs, Moutards,
En cercles chacun se classe ;
Mais à la première place
Paris met avec orgueil
Le cercle du Doigt dans l'œil.

Cherchant un lieu solitaire,
Un terrain vaste et vacant,
C'est au boulevard Voltaire
Qu'ils ont établi leur camp.
Depuis que les imbéciles
Y trouvent des domiciles,
La foule encombre le seuil
Au cercle du Doigt dans l'œil.

Venez, avocats sans cause,
Fruits glacés, fruits secs, fruits verts,
Venez, poètes en prose,
Venez, prosateurs en vers ;
Peintres en métaphysique,
Philosophes en musique,
Venez en habits de deuil
Au cercle du Doigt dans l'œil.

On y joue à la bouillotte,
Au piquet, à l'écarté ;
Mais la fortune pivote
Toujours du même côté.
Tous les soirs, Robert Macaire
Vide le gousset précaire
De l'infortuné Germeuil,
Au cercle du Doigt dans l'œil.

Les femmes y sont admises
Avec faveur sur le prix ;
On fait même des remises
A leurs soi-disant maris.
Les prudes, les mijaurées,
Les vieilles peinturlurées
Sont sûres d'un bon accueil
Au cercle du Doigt dans l'œil.

Les ministres disponibles,
Les diplomates vaseux,

Les médecins infailibles
S'y trouvent comme chez eux.
Bref, c'est une académie :
Il ne faut pas de génie
Pour obtenir un fauteuil
Au cercle du Doigt dans l'œil.

SAINT-MARTIN D'EN BAS

Nous voyagions dans la montagne,
Nous nous perdions sans y penser,
Dans de vrais chemins de Bretagne.
Un jeune gars vint à passer :
« Holà ! petit bonhomme, écoute :
Où nous mènera cette route ? »
Il répondit : « Je ne sais pas ;
Je suis de Saint-Martin d'en Bas. »

En traversant une rivière,
Nous entendimes une voix :
C'était la jeune lavandière
Qui chantait un Noël patois.
« Belle fille à la voix sonore,
La ville est-elle loin encore ? »
Elle nous dit : « Je ne sais pas ;
Je suis de Saint-Martin d'en Bas. »

Nous fûmes trois heures peut-être
Sans rencontrer visage humain ;
Enfin nous vimes apparaître
Un mendiant, bâton en main.

« Brave homme, le ciel vous envoie :
Sommes-nous dans la bonne voie ? »
Il répondit : « Je ne sais pas ;
Je suis de Saint-Martin d'en Bas. »

Notre frayeur devenait grande ;
L'ombre descendait du coteau ;
Nous aperçûmes dans la lande
Un vieux berger et son troupeau.
« Au nom du Rédempteur des hommes,
Berger, dites-nous où nous sommes ? »
Il répondit : « Je ne sais pas ;
Je suis de Saint-Martin d'en Bas. »

Enfin nous vîmes une ferme ;
Nous y frappâmes en tremblant :
Un vieillard au pas sûr et ferme
Parut sous le porche branlant.
Nous lui demandâmes bien vite
Où nous pourrions trouver un gîte.
« Entrez, nous dit-il aussitôt,
Je suis de Saint-Martin d'en Haut. »

LE FROMAGE TERRESTRE

Générationns spontanées,
Décidément l'emportez-vous,
D'après les dernières données
Des savants qui règnent chez nous ?
Notre noble et divine image
Reçoit de terribles assauts.
La terre est un vaste fromage
Dont nous sommes les vermisseaux.

Nous le consommerons sans doute,
Ce globe solide et laiteux ;
Mais nous n'en sommes qu'à la croûte ;
Les vers ont du temps devant eux.
Écoutez le grouillant ramage
Qu'ils font réunis en monceaux.
La terre est un vaste fromage
Dont nous sommes les vermisseaux.

Grimpés sur l'épaule des autres
Pour les écraser de leur poids,
Les gens de Gruyère et les nôtres
Se sont donné les mêmes lois.

Le roi, le pontife et le mage
Procèdent par bonds et par sauts.
La terre est un vaste fromage
Dont nous sommes les vermisseaux.

Malgré la place dérisoire
Laisée à son ambition,
L'insecte persiste à se croire
Le roi de la création.
Il a des soldats ; c'est dommage,
Il a même quelques vaisseaux.
La terre est un vaste fromage
Dont nous sommes les vermisseaux.

La distance n'existe guère
Entre Hollande et Roquefort.
On fait l'amour, on fait la guerre,
L'un a raison et l'autre a tort.
A ses vainqueurs on rend hommage ;
On se venge sur ses vassaux.
La terre est un vaste fromage
Dont nous sommes les vermisseaux.

Vers, mes amis, on vous insulte,
On vous a traités en païens.
Dieu, quel désordre, quel tumulte !
Quels cris : Aux armes, citoyens !

Voyez sous le même plumage
Marcher les malins et les sots.
La terre est un vaste fromage
Dont nous sommes les vermisseaux.

Un jour, terminant sa carrière,
Ce globe creusé, perforé,
Tombera réduit en poussière
Par une autre orbite attiré.
Aucun procédé d'étamage
N'en ressoudera les morceaux.
La terre est un vaste fromage
Dont nous sommes les vermisseaux.

A UNE ÉTRANGÈRE

Tu viens de la contrée
Où l'hiver est sans jour
Et l'été sans soirée,
Et tu veux mon amour.
Alors, belle étrangère,
Tu connaîtras ma loi :
Il faut chérir ma mère,
Pour être aimé de moi.

Ta fortune est trop grande,
Et tu le sais trop bien.
Au pauvre qui demande
Tu ne refuses rien.
Mais le pauvre qui reste
Est oublié par toi :
Il faut être modeste,
Pour être aimé de moi.

Ta parole est farouche,
Et plus d'un trait moqueur
A passé par ta bouche
Sans sortir de ton cœur.

C'est ta gaité d'artiste
Qui s'épand malgré soi :
Il faut être plus triste
Pour être aimé de moi.

Mais quand je te décris,
Je t'adore tout bas.
Ta seconde patrie
Est ici dans mes bras.
A mon indifférence
Tu n'ajoutais pas foi :
Quand on aime la France,
On est aimé de moi.

L'ÉTOILE ABSENTE

Les astres indécis
 Dans l'espace
Ne sont pas tous assis
 A leur place.
Plus d'un soleil a fui
 Dans le vide,
Faute d'un point d'appui
 Qui le guide.

Que le monde réel
 Se dévoile !
Il manque à notre ciel
 Une étoile.

L'univers cherche un port
 Dans l'abîme,
Ignorant le ressort
 Qui l'anime.
Tant qu'il n'est pas sauvé
 Du naufrage,
Dieu laisse inachevé
 Son ouvrage.

Que le monde réel
Se dévoile !
Il manque à notre ciel
Une étoile.

Vas-tu toujours manquer
A la voûte,
Astre qui dois marquer
Notre route ?
Ou bien annonces-tu,
Près d'éclore,
Soleil de la vertu,
Ton aurore ?

Que le monde réel
Se dévoile !
Il manque à notre ciel
Une étoile.

Que l'âme des humains
Soit meilleure ;
Tu prendras nos chemins
A ton heure.
D'en haut tu verseras
La lumière,
Pour appeler d'en bas
La prière.

Que le monde réel
Se dévoile !

Il manque à notre ciel
Une étoile.

Quand montrera son front
L'inconnue,
Les astres salûront
Sa venue,
Le pôle aura tremblé
Sur un signe ;
L'aimant fuira troublé
De sa ligne.

Que le monde réel
Se dévoile !
Il manque à notre ciel
Une étoile.

Alors un nouveau jour
Nous pénètre ;
Notre cœur à l'amour
Se sent naître ;
La raison a la foi
Réunie !
Et, dans la libre loi,
L'harmonie !

Que le monde réel
Se dévoile !
Il manque à notre ciel
Une étoile.

Brillera-t-il bientôt,
Le mystère,
L'astre qui fait défaut
A la terre ?
Cherchez-le, froids penseurs,
Dans vos têtes :
Cherchez-le dans vos cœurs,
O poètes !

Que le monde réel
Se dévoile !
Il manque à notre ciel
Une étoile.

LE MÉDECIN PHILOPATHOS

J'expose le système
D'un médecin que j'aime
Et qui n'a jamais accepté
Que des clients pleins de santé.
Mais il leur dit : « J'estime
Que vous devez souffrir,
Et je vais vous guérir.
Suivez donc mon régime
Pendant un jour ou deux,
Je le veux,
Je le veux,
Et dès le troisième,
Vous verrez
Comme, par degrés,
Vous guérirez
Et respirerez,
Et ressusciterez,
Selon le système
Du médecin Philopathos,
Petit-fils du docteur Pangloss. »

Il dit : « Mon camarade,
Vous n'êtes pas malade,
Vous avez un bon estomac,
Vous aimez le vin, le tabac ?
Je vous mets à la diète.
Ne prenez que du lait,
Pas un blanc de poulet,
Pas une cigarette...
Pendant un jour ou deux,
Je le veux,
Je le veux,
Et dès le troisième,
Vous verrez
Comme, par degrés,
Vous mangerez
Et digérerez,
Et vous enfumerez,
Selon le système
Du médecin Philopathos,
Petit-fils du docteur Pangloss. »

« Vous aimez l'exercice,
Vous marchez comme un Suisse,
Vous montez souvent à cheval,
Vous courez la chasse et le bal ?
Vous garderez la chambre.
Au retour de l'été,
Restez empaqueté
Comme au mois de décembre,

Pendant un jour ou deux,
Je le veux,
Je le veux,
Et dès le troisième,
Vous verrez
Comme, par degrés,
Vous marcherez,
Et voyagerez,
Et vous fatiguerez,
Selon le système
Du médecin Philopathos,
Petit-fils du docteur Pangloss. »

« Vous avez bonne vue,
Votre oreille est pourvue
D'un timbre juste et délicat,
Vous avez le goût, l'odorat.
De toutes ces merveilles
Êtes-vous curieux ?
Bandez-vous les deux yeux,
Bouchez vos deux oreilles,
Pendant une heure ou deux,
Je le veux,
Je le veux,
Et dès la troisième,
Vous verrez
Comme, par degrés,
Vous entendrez
Et regarderez,

Et tout admirerez,
Selon le système
Du médecin Philopathos,
Petit-fils du docteur Pangloss. »

« Mais non, je voulais rire,
Il devra vous suffire,
En vous éveillant le matin,
De réfléchir que le destin
Aurait bien pu vous faire
Muets, perclus ou sourds,
Sans amis, sans amours.
Songez à la misère...
Une minute ou deux,
Je le veux,
Je le veux,
Et dès la troisième,
Vous verrez
Comme, par degrés,
Vous revivrez
Et me comprendrez,
Et Dieu remercierez,
Selon le système
Du médecin Philopathos,
Petit-fils du docteur Pangloss. »

MON CLAQUEUR

Il est là, trônant dans sa stalle,
Comme l'empereur du Milieu ;
Il gouverne toute la salle ;
C'est un oracle, c'est un dieu.
Il m'apprécie, il m'idolâtre.
Il sait par cœur tout mon théâtre.
Viens, mon claqueur, mon cher claqueur,
Que je te presse sur mon cœur !

Ce n'est pas un homme vulgaire,
Que ce général inconnu
Qui tous les soirs se met en guerre
Contre un public mal prévenu.
Comme il comprend, comme il admire !
Comme il sait bien pleurer ou rire !
Viens, mon claqueur, mon cher claqueur,
Que je te presse sur mon cœur !

Il dirige la grande armée,
La phalange des vieux Romains,
Qui, par son exemple enflammée,
Trépigne des pieds et des mains.

Il crie, il s'indigne, il s'emporte !
« Bravo ! bravo ! Chut ! A la porte ! »
Viens, mon claqueur, mon cher claqueur,
Que je te presse sur mon cœur !

On dit qu'il protège de même
Tous les drames ; soit, j'en conviens.
Il se peut d'ailleurs qu'il les aime ;
Moi je ne connais que les miens ;
Mais à voir le feu qui l'anime,
Il doit sentir ce qu'il exprime.
Viens, mon claqueur, mon cher claqueur,
Que je te presse sur mon cœur !

Il me dit parfois à l'oreille :
« Otez ceci, mettez cela ;
C'est pour vous que je vous conseille ;
Car pour moi, je suis toujours là,
Applaudissant d'ardeur égale ;
C'est mon devoir, c'est ma morale. »
Viens, mon claqueur, mon cher claqueur,
Que je te presse sur mon cœur !

Il faudrait que toute la France,
S'illuminant à ce flambeau,
Empruntât son intelligence
Et son amour sacré du beau :
Je serais sûr que mes ouvrages
Réuniraient tous les suffrages.
Viens, mon claqueur, mon cher claqueur,
Que je te presse sur mon cœur !

Oh ! quand luira cette journée
Où nous mettrons dans l'alambic
Cette force indisciplinée
Qui croit être le vrai public,
Ensemble alors nous pourrons boire
La quintessence de la gloire.
Viens, mon claqueur, mon cher claqueur,
Que je te te presse sur mon cœur !

LES MALHEUREUX

Il vient de frapper à ta porte,
M'as-tu dit, l'âpre visiteur
Qui s'abat où le vent le porte,
Et que l'on nomme le Malheur.
Le Malheur ? Ami, tu blasphèmes ;
Alors que diras-tu de ceux...
Ah ! nous pensons trop à nous-mêmes :
Pensons aux malheureux.

Faut-il que ta voix m'importune
Des peines que nous souffrons tous,
Quand de ta mauvaise fortune
Tant de pauvres seraient jaloux ?
Le pain manque-t-il à ta bouche ?
Ton foyer est-il ténébreux ?
Le froid est dur, la faim farouche :
Pensons aux malheureux.

Parmi tes compagnons de route,
Tu vois ceux qui sont devant toi ;
Quelques-uns arrivent sans doute :
Sais-tu combien ? Sais-tu pourquoi ?

D'autres disputent aux orages
Leurs navires aventureux ;
Mais as-tu compté les naufrages ?
Pensons aux malheureux.

Nous pâtissons par notre faute,
Lorsque nous voulons nous hausser.
C'est l'âme qu'il faut porter haute,
Ce sont les yeux qu'il faut baisser.
Ainsi, pour la riche insolence
Tu deviendras moins rigoureux ;
Et plus sensible à l'indigence :
Pensons aux malheureux.

Médite bien la parabole
D'un vieux prêtre mahométan :
Il donnait toujours une obole
Qui renaissait au même instant.
Donne l'obole ~~du~~ derviche :
Si tu peux être généreux,
Ne seras-tu pas assez riche ?
Pensons aux malheureux.

L'ÉTAMINE

Sur la fleur qui se plait au champ
En son vol s'arrête l'abeille.
Une étamine, en se penchant,
Lui dit ce chant
Que le cœur murmure à l'oreille :

Prends mes parfums et bois mes pleurs,
Heureux insecte qui voltiges.
Mais n'as-tu pas pitié des fleurs,
Tes pauvres sœurs,
Que le sort attache à leurs tiges ?

Écoute-moi : si plus d'un jour
Mes saveurs firent ton délice,
Si jamais tu connus l'amour,
Sois à ton tour
Ma confidente et ma complice.

Une secrète affinité
Pousse l'amoureuse étamine

Vers le pistil déshérité
Dont la beauté
Par delà les monts se devine.

Vingt fois j'ai pris pour messenger
Le vent... Le vent est infidèle ;
Il n'a jamais su diriger
Le corps léger
Que je confiais à son aile.

Et le pollen ne rencontrait
A la fin de sa course errante
Que l'épi, l'herbe ou la forêt,
Ou s'égarait
Sur quelque fleur indifférente.

La poussière se dispersait :
Emportes-en quelques parcelles
Dans le velours de ton corset,
Et pars... Qui sait ?...
Abeille, que n'ai-je tes ailes !

Sur chaque fleur va te poser,
Et si le sein de la plus belle
S'entr'ouvre comme pour puiser
Notre baiser,
Abeille, arrête-toi : c'est elle !

Je sens ce qu'elle a dû souffrir
A ma peine, qui fut amère.
Adieu. Puisses-tu la guérir !

Je vais mourir :

Qu'elle vive et qu'elle soit mère !

LE VENT QUI PLEURE

« Mon fils, mon fils, tu ne dors pas ;
Repose-toi ; c'est l'heure.

— Mère, n'entends-tu rien là-bas ?

— J'entends le vent qui pleure !

— Ecoute : on dirait une voix ;

Il dit : Je suis la froide haleine,

Le soupir errant de la plaine,

Le frisson humide des bois.

Quand j'étends mes ailes funèbres,

La saison vermeille s'enfuit ;

Je pousse le jour vers la nuit

Et les rayons vers les ténèbres.

Je flétris les fleurs de l'été ;

J'emporte la feuille qui tombe ;

Et j'entraîne l'humanité

Vers la tombe !

— Mon fils, mon fils, tu ne dors pas ;
Repose-toi ; c'est l'heure.

— Mère, n'entends-tu rien là-bas ?

— J'entends le vent qui pleure !

— Écoute: c'est le cri lointain,
L'écho douloureux des orages ;
Les flots avides de naufrages,
Ce soir, réclament leur butin,
Entends-tu craquer le navire,
Les cordages siffler dans l'air ?
Le mât se courbe vers la mer,
Et la voile se déchire !
Vois-tu les marins à genoux ?
A Dieu recommandons leur âme :
Priez pour eux, priez pour nous,
Notre-Dame !

— Mon fils, mon fils, tu ne dors pas ;
Repose-toi ; c'est l'heure.
— Mère, n'entends-tu rien là-bas ?
— J'entends le vent qui pleure !

— Écoute : ce sont les accents
Qui partent des âmes blessées ;
C'est la plainte des délaissées,
C'est le désespoir des absents :
« Que t'ai-je fait, ô ma patrie,
Pour perdre ma part de ton ciel ?
Ton lait a la douceur du miel,
Et ta poitrine s'est tarie !
Je suis l'orphelin irrité ;
Je t'aimais d'un cœur idolâtre ;
Pourquoi m'as-tu déshérité,
O marâtre ! »

- Mon fils, mon fils, tu ne dors pas ;
Repose-toi ; c'est l'heure.
- Mère, n'entends-tu rien là-bas ?
— J'entends le vent qui pleure ! »
-

LA MÈRE FRANÇOISE

« Où vas-tu, la mère Françoise,
Avec ton grand voile croisé
Et ton manteau couleur d'ardoise,
Le long du chemin malaisé ?
La nuit pourrait bien te surprendre,
Le ciel est noir.

— Là-bas, là-bas, je vais l'attendre ;
Il doit rentrer ce soir.

— Ah ! pardon, j'oubliais : la guerre,
Ton fils Joseph... je l'ai connu ;
Il était soldat... Pauvre mère !
Il est... il n'est pas revenu,
Toi seule n'as pas pu comprendre
Ton désespoir.

— Là-bas, là-bas, je vais l'attendre ;
Il doit rentrer ce soir.

— Et tu l'attends encore? Écoute :
Ici-bas, on sait quand on part ;
On se retrouvera sans doute,
Les uns plus tôt, d'autres... plus tard.
Mais l'heure, nul ne peut prétendre
A la savoir.

— Là-bas, là-bas, je vais l'attendre ;
Il doit rentrer ce soir.

— Mère Françoise, aime ta fille ;
Ton Joseph, il faut l'oublier ;
Les garçons n'ont pas de famille ;
Les filles gardent le foyer.
Elle, tu peux toujours l'entendre,
Toujours la voir.

— Là-bas, là-bas, je vais l'attendre ;
Il doit rentrer ce soir.

— Écoute : j'ai cru reconnaître
La voix qui t'appelle là-bas.
Demain, il reviendra... peut-être ;
Elle t'attend, viens, prends mon bras.
Ensemble nous allons descendre
Le long chemin.

— Demain, demain, j'irai l'attendre ;
Il reviendra demain.»

CONSOLATION

Nous avons trop versé de larmes ;
Trop de plaisirs nous ont lassés ;
Remettons-nous des anciennes alarmes,
Consolons-nous de nos bonheurs passés.

Consolons-nous, ô mon amie,
Des jours heureux, des mauvais jours :
Si nous avons l'âme moins affermie,
Nous douterions de nos longues amours.

Nous avons eu nos temps d'orage
Et nos soleils éblouissants ;
Et maintenant, échappés du naufrage,
Eloignons-nous de ces flots menaçants.

Nous avons des gaités sans cause,
Comme des chagrins sans raison,
Qui nous faisaient rire de toute chose,
Ou qui sur nous répandaient leur poison.

Voici le calme de l'automne,
Après les ardeurs de l'été ;
Sans amertume et sans lutte il nous donne
Son abondance et sa tranquillité.

Vous fûtes mon plus grand délice,
Et je n'ai souffert que par vous :
Que le printemps à l'automne s'unisse
Dans un lointain mélancolique et doux.

Ainsi de tons riches et sombres
Le peintre charge ses pinceaux ;
Et de l'hymen de l'éclat et des ombres
Naît l'harmonie, âme de ses tableaux.

Je garderai de mon martyre,
Je garderai de mon bonheur,
Une tristesse au fond de mon sourire,
Comme un sourire au fond de ma douleur.

UN REGARD

Le ciel était chargé d'orage ;
L'oiseau poussait son cri d'effroi,
Lorsque, dans l'ombre du nuage,
Un clair rayon se fit passage,
Et ce rayon tomba sur moi.

Je crus que la nature entière
Chantait l'hymne de son réveil.
Je voulus lever la paupière,
Et je reconnus ta lumière,
O mon étoile, ô mon soleil!

Car ce rayon était la flamme
De ton regard et non des cieux ;
Et le regard de toute femme
Est un rayon qui part de l'âme
Pour traverser le ciel des yeux.

Je sentis ma poitrine atteinte
Comme d'une pointe d'acier ;
Mais je reçus le coup sans plainte,
Et j'en veux conserver l'empreinte
Comme la marque d'un collier.

Dans ce regard (je sais me taire),
Dans ce regard j'ai lu ton cœur.
Et je m'enferme, solitaire,
Pour m'enivrer de mon mystère,
Comme on savoure une liqueur

Pardonne si j'ai su traduire
Ton furtif et muet aveu ;
Ta bouche n'eût osé le dire ;
Ma main se refuse à l'écrire ;
Je l'emporte avec ton adieu.

Quand viendra la saison glacée,
Triste au retour comme un départ,
J'évoquerai par la pensée
Cette lueur non effacée,
Pour me chauffer à ton regard.

VENISE REINE

L'ai-je entendu, l'ai-je révé,
Ce chant apporté par la brise,
Qui sur un canal de Venise
A mon oreille est arrivé ?
Écoutez, la nuit est sereine ;
Dans l'air une voix a frémi :

Ho ! hé ! sia premi !

Venise est encore une reine.

C'était le cri du gondolier
Qui chante appuyé sur sa rame :
« J'étais amoureux d'une femme
Captive aux bras de son geôlier.
La captive a rompu sa chaîne
Et relevé son front pâli.

Ho ! hé ! sia stali !

Venise est encore une reine.

« Ils sont partis, les étrangers,
Ils ont revu leur Allemagne.

Chacun sa plaine ou sa montagne,
Ses sapins ou ses orangers.
Quand la paix succède à la haine,
L'étranger n'est plus l'ennemi.

Ho ! hé ! sia premi !

Venise est encore une reine.

« Reprends le royaume des flots,
Épouse de l'Adriatique,
Séjour de la sirène antique,
Ilot formé de cent îlots,
Vaisseau dont la vaste carène
Est d'or et de marbre poli.

Ho ! hé ! sia stali !

Venise est encore une reine. »

La voix qui m'arrivait ainsi,
Ce n'était pas la voix d'un homme ;
C'était Venise ou c'était Rome,
Car les peuples chantent aussi ;
C'était la conscience humaine
Qui trouve partout un écho.

Ho ! hé ! sia lungo !

Venise est encore une reine.

JOURS PERDUS

Sont-ils perdus,
Ces jours où nos pensées
S'en vont dans le vague bercées
Comme des parfums répandus :
Sont-ils perdus ?

Ces instants où l'esprit voyage
Sans œuvre et sans courage,
Sont-ils perdus ?

Sont-ils perdus,
Ces jours longs par l'absence,
Où notre chaleur se dépense
En vœux de nul autre entendus ?
Sont-ils perdus ?

Les serments sacrés qui nous lient
Aux cœurs qui nous oublient,
Sont-ils perdus ?

Sont-ils perdus ,
Ces jours où l'on espère,
Où chacun rêve sa chimère,

Les yeux à l'horizon tendus ?
Sont-ils perdus ?
En vain on guette dans l'espace
Une âme sœur qui passe.
Sont-ils perdus ?

Sont-ils perdus,
Ces soirs où sur la grève
On poursuit l'astre qui se lève
Et les points au ciel suspendus ?
Sont-ils perdus ?
Les souffles qui guident nos voiles
Sur cette mer d'étoiles,
Sont-ils perdus ?

S'ils sont perdus,
Ces jours et ces soirées,
Ces veilles en vain implorées
Et ces lendemains attendus,
S'ils sont perdus,
Ah ! que la foi me soit ravie !
J'aurai perdu ma vie,
S'ils sont perdus.

L'EMPEREUR NOIR

Vous souvient-il du vieux Soulouque,
Nègre venu, nègre parti ?
Son portrait peint par Édouard Fouque
Couvrait tous les murs d'Haïti.
Il portait des plumets énormes
Sur de fantastiques chapeaux.
Il aimait trop les uniformes,
Les crachats et les oripeaux.

On lui disait : « Sire, on vous aime,
L'univers a les yeux sur vous ;
Toussaint Louverture lui-même
Vous arrive à peine aux genoux.
Vous avez de plus belles formes
Que le gouverneur de Cuba. »
Il aimait trop les uniformes,
Les compliments et le tabac.

Il voulait, cet homme héroïque,
Que partout son nom fût cité ;

C'est surtout sur la Jamaïque
Qu'il tenait son œil arrêté.
Car tous ses goûts étaient conformes
A ses appétits fastueux.
Il aimait trop les uniformes,
Le rhum et les spiritueux.

Les nobles dames de l'empire,
Éprises de sa gravité,
Aiguisaient leur plus fin sourire
Contre sa noire Majesté,
Elles cambraient leurs pieds difformes
Et blanchissaient leur teint de jais.
Il aimait trop les uniformes
Et les femmes de ses sujets.

Nous avons vu plus d'un monarque
Qui ressemblait à celui-là ;
Quels que soient le titre et la marque,
Tous les gouvernants en sont là.
Ils demanderont des réformes ;
Et puis, lorsque leur jour luira,
Ils aimeront les uniformes,
L'or, le pouvoir, et cætera.

L'OCÉAN

L'Océan ! rien que cela !
 Ma voix tremblante
Veut s'élever, et voilà
 Que je le chante.
J'ai, sur un petit vaisseau,
 Fait le voyage.
Ah ! que l'Océan est beau...
 Vu du rivage !

Ainsi qu'en un clair miroir
 La blanche lame
Me faisait apercevoir
 Des seins de femme...
Nous étions bercés un peu
 Par le tangage.
Ah ! que l'Océan est bleu...
 Vu du rivage !

L'âpre parfum de la mer
 N'est pas sans charme ;

Mais le sel est bien amer
 Dans une larme.
Puis on reçoit du charbon
 En plein visage.
Ah ! que l'Océan est bon...
 Vu du rivage !

Il se mit à moutonner...
 Mot dérisoire !
Moutons, pourquoi vous donner
 L'âme si noire ?
Moi qui suis si distingué !
 Dieu, quel ravage !
Ah ! que l'Océan est gai...
 Vu du rivage !

Je demande sans discours
 Qu'on me ramène.
Mais ces marins ont toujours
 L'âme inhumaine.
Je criais à deux genoux
 A l'équipage :
Ah ! que l'Océan est doux...
 Vu du rivage !

Pourtant il s'est attendri :
 Enfin j'arrive,
Et j'aborde, un peu maigri,
 La même rive,

Je m'assieds sous un ormeau
Pour dire en sage !
Ah ! que l'Océan est beau...
Vu du rivage !

ADIEU

Adieu, ma belle enfant !
J'ai secoué ma chaîne.
Ma pitié vous défend,
Et je n'ai plus de haine.
Mon cœur vous oubliera ;
Mais pour vous, ma petite,
Il vous en souviendra,
 Larira !
De l'ami qui vous quitte.

Adieu ; je trouverai,
Dans ma course en ce monde,
Plus d'un œil azuré,
Plus d'une tresse blonde.
Un autre vous dira
Que vous êtes jolie...
Il vous en souviendra,
 Larira,
De ma longue folie.}

Adieu ; dans le grand bois
Allez, ô ma petite !
Effeuiller sous vos doigts
La blanche marguerite :
C'est là que l'on verra
Combien les fleurs sont franches.
Il vous en souviendra,
Larira,
Des marguerites blanches !

Adieu ; je porte au doigt
Votre bague menteuse.
Jetez la mienne, soit :
Vous en seriez honteuse.
Mais quand pour vous luira
Le jour de l'hyménée,
Il vous en souviendra,
Larira,
De la bague donnée.

Adieu, sous les tilleuls
Vous passerez encore ;
Là, nous demeurions seuls,
Inquiets de l'aurore.
Un jour ma main serra
La vôtre, et vous, troublée...
Il vous en souviendra,
Larira,
Des tilleuls de l'allée.

Adieu, riez toujours,
Chantez votre allégresse ;
Marchez sur mes beaux jours
Et sur votre jeunesse ;
Le ciel vous sourira,
La fortune vous berce,
Il vous en souviendra,
Larira,
Des larmes que je verse !

L'HOTESSE ROMAINE

« Mina, mon hôtesse romaine,
Je pars, je suis sans feu ni lieu.
La grande route est mon domaine ;
Je vous fais mon dernier adieu. » —
« Au revoir, me répondit-elle,
On peut quitter des êtres adorés
Mais jamais la vie éternelle !
Vous reviendrez, monsieur, vous reviendrez ! »

« — Non, mon enfant, la fantaisie
Est seule à diriger mes pas.
Je vais en Afrique, en Asie ;
Je pars et je ne reviens pas. » —
Alors elle me fit la moue,
Et, me tenant dans ses deux bras serrés,
Elle me baisa sur la joue :
« Vous reviendrez, ami, vous reviendrez ! »

« — Non, mon enfant, la terre est ronde,
Et sans cesse j'en fais le tour...

J'ai trop aimé dans ce bas monde
Pour penser encore à l'amour.
Voyez, je résiste à vos charmes ;
Votre baiser ne m'a pas retenu. »
Dans ses deux yeux je vis deux larmes,
Et je partis... mais je suis revenu !

L'HOMME-OISEAU

Un par un, deux par deux, trois par trois,
Par les champs, par les prés, par les bois,
Aux enfants, aux garçons, aux fillettes,
Les moineaux, les pinsons, les fauvettes,
Dans les bois, dans les prés, dans les champs,
Tout est bruit, tout est voix, tout est chants.

Les petites alouettes,
Pour s'y voir
Recommandent aux fillettes
Le miroir ;
Et les cailles indiscrètes
Disent à tout bout de champ
Au marchand :
Pay' tes dettes !
Le mari jaloux,
Dans le bois mystique,
Donne un sens énigmatique
Au chant des coucous.

Le poète
Qui s'en va, triste et songeur,
Chanter ses peines de cœur,
Entend sous sa tête
Un merle moqueur.
Les piverts, les geais, les pies,
Semblent s'exercer,
Comme avocats, à percer
Les oreilles assoupies ; ●
Et les étourneaux,
Noirs pruneaux,
Vrais journaux,
Ronflent comme des toupies,
Puis les couples amoureux
Vont chercher les buissons creux,
Convaincus que Philomèle
Les appelle
Et ne chante que pour eux,
Toute humaine créature
Trouve des leçons
En chansons
Dans les sons
De sa mère, la Nature !

Dans les bruits, dans les cris, dans les voix,
Par les champs, par les prés, par les bois.

GRAND-PÈRE,
VOUS N'ÊTES PAS VIEUX

Vous parlez toujours de votre âge
Comme si vous aviez cent ans.
Grand-père, vous n'êtes pas sage ;
Nous protestons, et je prétends,
A voir votre malin sourire,
Votre bouche et surtout vos yeux,
Que tout le monde peut y lire :
Grand-père, vous n'êtes pas vieux,

Vous avez beau hocher la tête ;
Nous avons souvent remarqué,
Surtout quand votre barbe est faite,
Que vous n'avez pas abdiqué.
Vous comprenez le badinage
Qu'ont appelé nos bons aïeux
« Les égarements du bel âge. »
Grand-père, vous n'êtes pas vieux.

Car enfin, raisonnons ensemble :
A quoi connaît-on un vieillard ?
Son esprit baisse, sa main tremble ;
Il est de trente ans en retard,
Sans cesse il gourmande, il sermonne,
Il est triste et sentencieux ;
Il n'est écouté de personne ;
Grand-père, vous n'êtes pas vieux.

D'ailleurs votre acte de baptême
Est depuis longtemps périmé.
On reste jeune tant qu'on aime ;
Puis on rajeunit d'être aimé.
Grand-père, vous aimez encore ;
Nous le savons à qui mieux mieux,
Et vous savez qu'on vous adore...
Grand-père, vous n'êtes pas vieux !

L'EMPRUNT

OU DEVOIR C'EST AVOIR

Un financier exposait ses préceptes

(Des préceptes de financier);

Il démontrait à de jeunes adeptes

Que l'ami c'est le créancier.

En effet, celui qui vous prête

Est à vous, des pieds à la tête.

Premier principe : il est bon de savoir

Que devoir,

C'est avoir.

En empruntant, vous prouvez une chose :

Que vous méritez du crédit :

Vous prouvez, en redoublant la dose,

Que ce même crédit... grandit.

Si j'empruntais toute la terre,

J'en deviendrais propriétaire.

D'ici déjà l'on peut apercevoir

Que devoir,

C'est avoir.

L'emprunt, messieurs, c'est ce qui nous fait vivre,
Ce qui nous sauve de l'oubli.

Cela s'inscrit sur un livre, un grand livre,

• Toujours ouvert, jamais rempli.

C'est la neige formant sa boule

Qui roule, roule, et toujours roule.

Sur cet article il est aisé de voir

Que devoir,

C'est avoir.

Je vois d'ici venir un imbécile

Qui dit : « Comment servirez-vous

Les intérêts ? » — La réponse est facile :

Un trou se bouche avec deux trous.

Quand nous aurons mangé la lune,

Nous en aurons deux au lieu d'une.

D'après cela, vous pouvez concevoir

Que devoir,

C'est avoir.

Me direz-vous aussi qu'en fin de compte

Il faudra payer?... Je souris

De préjugés qui me couvrent de honte ;

Vous ne m'avez donc pas compris ?

On verra l'Égypte glacée

Avant la dette remboursée.

Or, maintenant, vous devez tous savoir

Que devoir,

C'est avoir.

S'il est écrit que dans une tempête
Notre globe un jour doit sombrer,
Peut-être alors, vers une autre planète,
Ses débris iront émigrer.
Voyez, dans une arche éclatante
Surnager la dette flottante !
Que d'autres cieux daignent la recevoir,
Car avoir,
C'est devoir !

LE JARDIN DE TÉHADJA

CHANSON PERSANE.

Ce n'était pas le jour encore ;
Ce n'était plus la nuit déjà ;
Je voyais s'élargir l'aurore
Dans le jardin de Téhadja.

Les rossignols, sous la feuillée,
De l'aube fuyant le retour,
Charmaient la nature éveillée
Par le dernier chant de l'amour.

Les fleurs humides de rosée
Se relevaient de leur sommeil,
Et prenaient leur teinte irisée
En se tournant vers le soleil.

La source, miroir des étoiles,
Ne peignait plus le ciel changeant,
Et, comme une vierge sans voiles,
Laisait voir son sable d'argent.

Et je pensai lors à ma belle :

Rosignols, vos chants sont moins doux :

Fleurs, vous ne brillez pas comme elle ;

Source, elle est plus pure que vous.



MA PHILOSOPHIE

Socrate à mes yeux est un sage ;
J'honore Aristote et Platon ;
Epicure plaît davantage :
J'admire Voltaire et Newton.
Après eux, je prends la parole...
Qui ? Moi, vous donner des leçons ?
Oui. Puisqu'on fait tout en chansons,
En chantant je fonde une école.

Mes amis, voilà
Ma philosophie ;
Heureux qui se fie
A ces chansons-là !

Le premier pas dans la sagesse.
C'est l'amour d'un Dieu révélé ;
C'est le mépris de la richesse ;
On peut l'avoir, puisque je l'ai.
On trouve, aussi bien qu'en un livre,
Ce dogme écrit au fond du cœur,
Ce conseil donné par l'honneur,
De bien penser et de bien vivre.

Mes amis, voilà
Ma philosophie ;
Heureux qui se fie
A ces chansons-là !

— Eh ! quoi ! Philosophe ascétique,
Quel oubli fais-tu de tes sens ? —
Ah ! voici le moment critique :
Le corps a des besoins puissants,
Notre âme, qui prie et qui pense,
Nous laisse encor quelques loisirs ;
Sans excès il est des plaisirs,
Et des libertés sans licence.

Mes amis, voilà
Ma philosophie ;
Heureux qui se fie
A ces chansons-là !

Soyons toujours ce que nous sommes,
Frères par notre infirmité.
On peut, en méprisant les hommes,
Aimer encore l'humanité.
Semez, semez sans espérance
Les bienfaits qui font des ingrats :
La vertu ne me touche pas
Quand elle attend sa récompense.

Mes amis, voilà
 Ma philosophie ;
 Heureux qui se fie
 A ces chansons-là !

Surtout n'augmentez pas le nombre
 De nos politiques étroits ;
 Vivez en paix, restez à l'ombre :
 Les devoirs sont avant les droits.
 Bravez l'opinion fragile
 Et marchez d'un pas affermi.
 Quand vous n'auriez qu'un seul ami,
 C'en est assez pour être utile.

Mes amis, voilà
 Ma philosophie :
 Heureux qui se fie
 A ces chansons-là !

J'en étais là de ma doctrine,
 Lorsqu'une voix me dit tout bas :
 « Est-ce là ta muse badine ?
 Chante et ne nous sermonne pas ! »
 • Soit ! j'abandonne mon système ;
 Qu'un autre vous l'explique mieux ;
 Et, s'il n'est pas trop ennuyeux,
 Je le prends pour maître, et je l'aime.

Mes amis, voilà
Ma philosophie;
Heureux qui se fie
A ces chansons-là !

LE MANDARIN

Pé-pi-po, fils de Tsi-Tsin-Tson,
Mandarin du Céleste-Empire,
Chantait toujours une chanson
Que je vais tenter de traduire :
« J'ai le bonnet à bouton d'or,
Je porte la soie amarante,
Et pourtant je suis jeune encor,
Je navigue entre vingt et trente !
Je compte parmi les lettrés,
Dans les manuscrits je sais lire,
Et par moi les livres sacrés
Disent ce que je leur fais dire.
Depuis quinze ou seize cents ans
Mes aïeux font des anagrammes ;
On dit même que je descends
De Confucius par les femmes.

° « Et pourtant il me manque, hélas !
Je ne sais quoi... Le Ciel me vienne en aide !
Pour avoir ce que je n'ai pas,
Je donnerais tout ce que je possède. »

« Ce rien qui manque à mon bonheur,
Je le cherche et je le demande.
J'ai la bouche arrondie en cœur
Et les yeux fendus en amande.
Tous les éléments de beauté
Sont réunis dans ma personne,
Double menton, nez épaté,
Teint d'orange en saison d'automne.
J'ai de grands ongles aux dix doigts,
Mes petits pieds sont deux merveilles,
Et pas un ne pourrait, je crois,
Montrer de plus grandes oreilles.
Mon front semble un onyx poli
Où s'enchâsseraient deux turquoises :
Enfin je suis le plus joli
Des Chinois, selon les Chinoises.

« Et pourtant il me manque, hélas !
Je ne sais quoi... Le Ciel me vienne en aide !
Pour avoir ce que je n'ai pas,
Je donnerais tout ce que je possède. »

« Ce n'est pas non plus la santé :
J'ai l'estomac d'une baleine,
Et je me suis toujours porté
Comme la tour de porcelaine.
J'ai des fermes et des palais,
Des terres, des chasses, des pêches ;
J'achète l'opium des Anglais
Et je leur vends des feuilles sèches,

Je dors quatorze heures par jour ;
 Dans mon hamac je me balance,
 J'apprends à battre du tambour
 Et je fredonne la romance.
 Au besoin, je suis belliqueux ;
 Je commande à dix mille braves :
 Je dois être plus brave qu'eux,
 Puisqu'ils sont mes humbles esclaves.

« Et pourtant il me manque, hélas !
 Je ne sais quoi... Le Ciel me vienne en aide !
 Pour avoir ce que je n'ai pas,
 Je donnerais tout ce que je possède. » —

Il survint alors, m'a-t-on dit,
 Deux malheurs : la guerre et la peste.
 Le pauvre mandarin perdit
 Fortune, bouton et le reste.
 « Bon, dit-il, le sort rigoureux
 M'apprend enfin à me connaître.
 On ne voit qu'on était heureux
 Qu'à l'heure où l'on cesse de l'être.
 Cet inconnu tant souhaité
 Vient enfin combler ma lacune :
 Il me manquait l'adversité
 Pour apprécier la fortune.
 Si je retrouve un jour mon bien,
 Mon rang, mon titre et ma jeunesse,
 Il ne me manquera plus rien,
 Maintenant que j'ai la sagesse...

« Mais il me manque désormais
Je sais bien quoi... Le Ciel me vienne en aide!
Pour retrouver ce que j'avais,
Je donnerais tout ce que je possède. »

A L'ARBRE

Dans le sol plonge tes racines,
Élève ton front dans les airs,
Arbuste vainqueur des ruines,
Sauveur des monts et des déserts.

Où l'atmosphère est enfiévrée,
C'est ta salubre senteur
Qui rend la vie à la contrée,
Bel arbre Purificateur.

Les mille riens de la nature,
Sous ton ombrage protecteur,
Forment un lit pour la culture,
Bel arbre Colonisateur.

Lorsque ta mère est appauvrie,
Tu ré pares, sage tuteur,
Les désastres de la patrie,
Bel arbre Régénérateur.

Que tout homme, que toute femme,
Tout enfant, devenant planteur,
Se voue a toi de corps et d'âme,
Bel arbre Civilisateur.

Et quand luira l'ère féconde
Des biens dont tu seras l'auteur,
Le calme naîtra dans le monde,
Bel arbre Pacificateur.

Dans le sol plonge tes racines,
Élève ton front dans les airs,
Grand arbre vainqueur des ruines,
Sauveur des monts et des déserts.

DEUXIÈME PARTIE

DEUXIÈME PRÉFACE

J'ai menacé le lecteur d'une seconde préface, je m'exécute, ou plutôt je l'exécute.

Les premières chansons, composant la seconde partie de ce livre, datent de ma jeunesse, et même de mon extrême jeunesse ; je ne pensais pas alors qu'elles dussent jamais voir le jour.

Les chansons *politiques*, qui, à l'époque où elles ont été faites, n'étaient pas toujours dans le sentiment général, n'auraient pas trouvé d'éditeur. J'avoue que plusieurs étaient dirigées contre... le dirai-je, contre Gambetta ! Oui, je m'en accuse et

je m'en excuse. J'ai cédé, en renonçant à les publier, aux instances de quelques miens amis, fanatiques du *Grand Patriote*. Je ne leur ai demandé grâce que pour deux couplets, le premier et le dernier d'une chanson intitulée :

VIVE LE ROI!

Léon, Léon, tu seras roi,
 Et roi dans ta ville natale
 Paris va voir avec effroi
 Cahors devenir capitale!

.....

Sois donc dictateur ou roi ; mais
 Souviens-toi bien, sous la couronne,
 Que le Lot ne pourra jamais
 Ne pas tomber dans la Garonne.

On conviendra qu'il n'y a là rien de bien agressif.

Loin de moi la pensée de faire de ces chansons

Politiques ou plutôt *Antipolitiques*, une sorte d'autobiographie : j'ai donné simplement ma note de flûte ou de tîfre dans le concert discordant de notre société.

Les couplets que j'appelle *Personnels* sont des épigraphes ou dédicaces appliquées à des chansonniers, tels que Béranger, Pierre Dupont, Ernest Chebroux, auxquels je vais joindre deux noms.

J'ai édité il y a quelques années un volume de chansons d'Eugène Pottier, intitulé : *Quel est le fou ?* et j'ai écrit pour cette édition une préface qui se termine ainsi :

Si l'abeille, ouvrière humaine,
Veut aller sous un autre ciel,
Le travail commun la ramène
A la ruche où se fait le miel.
Quand un essaim d'oiseaux s'égare,
La mère les rappelle au nid ;
La politique nous sépare,
Et la chanson nous réunit.

Entin, je viens de publier les chansons de D. Flachat.

Tes chansons méritent de vivre,
Mon cher Flachat, et tes amis
Pourront lire et chanter ton livre;
Je le promets, je l'ai promis.
Tu connais la petite bourse
Et les épargnes que j'y mets ;
Ce n'est qu'un filet d'eau de source,
Mais cette eau ne tarit jamais.

G. NADAUD

DEUXIÈME PARTIE

LE VIN DANS L'HISTOIRE ¹

Tous les héros de l'histoire,
Dont on vante la valeur,
Ont-ils acquis tant de gloire
Qu'ils ont perdu de bonheur ?
Une once de renommée
Vaut-elle un grain de raisin ?
La gloire est une fumée ;
J'aime mieux celle du vin !

Certes, j'admire Alexandre ; .
Mais où je l'aime le plus,
C'est quand je le vois descendre
Dans le courant du Cydnus.

1. Chanson de collégien qui doit dater de 1838.

Homme ou Dieu, que vas-tu faire
Dans ce ridicule bain ?
Boire l'eau de la rivière...
J'aime mieux boire le vin !

Thémistocle, dit l'histoire,
Loin de la Grèce banni,
S'en va seul avec sa gloire
Chez un satrape ennemi.
Que boit-il dans sa disgrâce ?
Du sang de taureau ? — Pas fin !
Moi, je jure qu'à sa place
J'aurais mieux aimé du vin !

Avant lui le vieil Egée,
Père de Thésée... ou non,
A la mer, tête plongée,
Avait légué son grand nom.
Si ce patriarche honnête
Voulait noyer son chagrin,
Que ne piquait-il sa tête
Dans un océan de vin ?

Annibal, quoi qu'on en dise,
Ne fut jamais un malin ;
Et de sa folle entreprise
Ne voyez-vous pas la fin ?
Il s'en va loin de Carthage
Terminer son grand destin
Par le poison... Ce sauvage
Ne connaissait pas le vin !

Nous repassons notre histoire
Pour passer notre examen,
Car ce n'est pas tout de boire ;
Il faut songer à demain.
Bientôt nous aurons vacance,
Et, dans un prochain futur,
Nous laisserons l'abondance
Pour boire enfin du vin pur !

J'AI CONNU ÇA

Vive et folle tendresse,
Serment dix fois trahi,
Une belle maîtresse,
Un véritable ami ;
Du bonheur sans mystère,
De l'amour sans soupçon,
Le ciel sur cette terre,
J'ai connu ça... je fus garçon.

Promenade assortie,
Dans les sentiers voilés,
Joyeuse causerie
Sous les cieux étoilés ;
Une taille adorée
Qu'on serre sans façon,
O la belle soirée !
J'ai connu ça... je fus garçon.

Un repas adorable
Où trône la beauté,
Une voisine aimable,
Des fleurs, de la gaité,

Doux propos, fin sourire ;
Au dessert, la chanson,
Et partout le délire...
J'ai connu ça... je fus garçon.

Une étroite chambrette
A l'étage dernier,
Une alcôve proprette
Où l'on dort sans bâiller ;
Le ciel sur notre tête,
En bas, le tourbillon,
Deux cœurs, une couchette...
J'ai connu ça... je fus garçon !

Mais, hélas ! tout s'envole !
Adieu, mes jeunes ans !
Plus de fragile idole,
Plus de plaisirs changeants ;
Mais un parti sortable,
Un joug indéfini,
Un amour raisonnable...
Je connais ça... je suis mari !

LA DILIGENCE

Laissez passer la diligence ;
Le postillon n'est pas manchot ;
Les chevaux savent bien d'avance
'Qu'ils vont chez la mère Michaud.
On y vend le son, la recoupe,
Eh ! allez donc, la chaloupe ;
Et du vin qui n'a qu'un défaut..
Eh ! allez donc, moricaud !..

C'est qu'elle est fine, et forte et belle,
L'aubergiste du *Cœur joyeux* !
Les postillons viennent chez elle
Des environs et d'autres lieux.
Tous les soirs, on est une troupe...
Eh ! allez donc, la chaloupe !
Mais rien que des gens comme il faut :
Eh ! allez donc, moricaud !

C'était du temps qu'elle était veuve
Qu'on y trouvait de l'agrément ;
Tous les mois une robe neuve ;
On y prenait à tout moment

La demi-tasse et la soucoupe...

Eh ! allez donc la chaloupe !

Sans jamais payer son écot...

Eh ! allez donc, moricaud !...

Maintenant elle est moins plaisante :

On a beau se dire parent,

Michaud n'aime pas qu'on plaisante...

On ne l'embrasse qu'en entrant,

Mais elle fait si bien la soupe...

Eh ! allez donc, la chaloupe !

Elle fait de si bon fricot !

Eh ! allez donc, moricaud !

On ne veut la mort de personne ;

Mais si Michaud vient à mourir,

(Ce que le bon Dieu lui pardonne !)

Plus d'un parti viendra s'offrir.

Un postillon prendrait en croupe

Eh ! arrêtez la chaloupe !

L'auberge et la veuve Michaud,

Eh ! arrêtez, moricaud !

LE CRÉCHÊT ¹

Le Créchêt,
C'est l'enseigne d'un cabaret
Connu pour sa bière piquante;
On rit, on boit, on chante,
Au Créchêt ;
C'est l'enseigne d'un cabaret.

En sortant de la ville étroite,
Prenez le sentier qui s'enfuit,
Sans souci de la ligne droite,
Comme un ivrogne mal conduit,
Marchez dix minutes peut-être,
Et, parmi les arbres serrés,
Sur votre droite vous verrez
Une maison blanche apparaître.
Le Créchêt...

1. Le Créchêt, c'est la lampe primitive : un godet et une mèche.

Passez sous la porte bâtarde ;
 Traversez la petite cour :
 Vous y voici ; mais prenez garde !
 On entre chacun à son tour.
 Regardez : de naïves fresques,
 Œuvres d'artistes inconnus,
 Tapissent les murs blancs et nus
 D'arbres et de clochers grotesques.

Le Créchét...

Voilà la modeste demeure
 Où, depuis quinze ans révolus,
 Se rencontrent à la même heure
 Dix amis au moins, vingt au plus.
 Douce habitude nous rassemble,
 Et les jours succèdent aux jours.
 Là, nous sommes jeunes toujours,
 Puisque nous vieillissons ensemble !

Le Créchét...

Buvez, fumez, faites silence ;
 Si l'on chantait une chanson ?
 Soudain un vif couplet s'élançe,
 Que l'on reprend à l'unisson.
 Puis à son tour chacun entonne
 Des refrains oubliés ailleurs ;
 Les plus anciens sont les meilleurs ;
Bayard est chanté par *Cambronne* ¹.

Le Créchét...

1. Ce surnom donné à un de ces camarades n'avait alors rien de répugnant.

Celle qui nous verse la bière,
C'est la blonde fille aux yeux doux ;
La gentille cabaretière
Vient s'asseoir au milieu de nous.
Elle se plaît à nous entendre
Et sa voix se mêle à nos voix ;
Le trait est-il un peu grivois,
Elle chante sans le comprendre !
Le Créchét...

Allons, encore une tournée,
Puis rentrons en braves bourgeois !
On a bien fini sa journée
Quand le coucou chante dix fois.
La lune cache sa lumière ;
Qu'importe ! on connaît son chemin.
Adieu, nous reviendrons demain,
La gentille cabaretière !

Le Créchét,
C'est l'enseigne d'un cabaret
Connu pour sa bière piquante ;
On rit, on boit, on chante,
Au Créchét ;
C'est l'enseigne d'un cabaret.

LE RETOUR DE PONTOISE

Ils étaient trois compagnons,
Pierre et Paul avec Ambroise ;
Qui chantaient à pleins poumons
En revenant de Pontoise,
 Trou, la, la,
 Deci, delà !

Ils trouvèrent en chemin
Trois gentilles demoiselles ;
Ils leur offrirent la main
Et partirent avec elles.
 Trou, la, la,
 Deci, delà !

La première était châtain,
Et la seconde était brune ;
Et l'autre avait dans son teint
Un blond reflet de la lune.
 Trou, la, la,
 Deci, delà !

Sur la route étaient trois champs,
L'un, d'avoine à peine ouverte,
Le second, de blés couchants,
Le troisième, d'herbe verte.

Trou, la, la,

Deci, delà !

Au beau milieu du premier
Était un chêne superbe ;
Dans les blés un droit noyer,
Un pommier penché dans l'herbe.

Trou, la, la !

Deci, delà !

Sur le chêne, à haute voix,
Paul alla prêcher les hommes ;
Ambroise abattait des noix,
Et Pierre cueillait des pommes.

Trou, la, la,

Deci, delà !

L'hiver prochain, à Paris,
L'avoine sera bien chère ;
Les foins seront hors de prix,
Le blé rentrera sous terre.

Trou, la, la,

Deci, delà !

Ainsi chantaient leurs amours
Pierre et Paul avec Ambroise ;
Ainsi l'on chante toujours,
En revenant de Pontoise,
 Trou, la, la,
 Deci, delà !

LES STATUETTES

Chacun vend sa marchandise :
J'étale aux yeux des bourgeois
Le génie et la sottise,
Qui se touchent quelquefois.
Vous verrez dans mon théâtre
Toutes les gloires du temps ;
Prenez garde ! c'est du plâtre ;
C'est mince et creux en dedans.

Venez faire vos emplettes :
En voici pour tous les goûts ;
Achetez des statuettes,
Des grands hommes pour deux sous !

Voici les trois Mousquetaires,
Qui sont quatre, sans compter
Les fils, pareils à leurs pères,
Dont nous devons hériter.
Cette face de carême,
C'est un poète incompris,
Qui vient s'acheter lui-même
Et se paye à juste prix.

Venez, gentilles grisettes :
A peu de frais meublez-vous :
Achetez des statuettes,
Des grands hommes pour deux sous !

Ingres, le violoniste,
Vernet, l'écuyer, sont là,
Avec Karr, le botaniste,
Et le chanteur Orfila :
Le Président Bonaparte,
Auprès de Robert Houdin,
Qui vous fait sauter la carte
A côté de Girardin.

Petits garçons et fillettes,
Si vous aimez les joujoux,
Achetez des statuettes,
Des grands hommes pour deux sous !

Voici le grand politique
Et le petit orateur,
Janin, le puissant critique,
Et Duprez, le fort chanteur,
Flocon, sortant de sa pipe,
Lamartine, qui s'endort,
Et des rois : Louis-Philippe !...
J'en vends depuis qu'il est mort

Venez faire vos emplettes,
En voici pour tous les goûts ;
Achetez des statuettes,
Des grands hommes pour deux sous !

LA MAISON DE MA VOISINE

Dans la maison de ma voisine
Est un vieux bahut de noyer,
Une vaisselle de cuisine,
Enfin un riche mobilier,
Dans la maison de ma voisine.

Dans la maison de ma voisine
Sont des provisions de fruits
Que la famille emmagasine ;
Les uns sont crus, les autres cuits,
Dans la maison de ma voisine.

Dans la maison de ma voisine
Est un coucou rouge et violet,
Qui vient d'une vieille cousine
Et dit toujours l'heure qu'il est,
Dans la maison de ma voisine.

Dans la maison de ma voisine
Est une brunette aux yeux bleus

Qui répond au nom de Rosine :
Blanches les dents, noirs les cheveux...
Dans la maison de ma voisine.

Si l'on veut me donner Rosine,
La fille brune aux blanches dents,
Je prendrai la maison voisine
Avec ce qui se trouve dans...
Dans la maison de ma voisine.

MARIETTE

Elle est blonde
Comme le chanvre au fuseau ;
Ses doux yeux reflètent l'eau,
L'eau transparente et profonde.
Elle est blonde
Comme le chanvre au fuseau.

Elle est blanche
Comme la fleur d'amandier
Où l'oiseau va gazouiller
En se posant sur la branche.
Elle est blanche
Comme la fleur d'amandier.

Elle est gaie
Comme un merle dans les bois ;
Elle attire par sa voix
Tous les lézards de la haie.
Elle est gaie
Comme le merle des bois.

Elle est femme
Comme nulle autre ne l'est.
C'est ainsi qu'elle me plaît,
Ne vous déplaîse, madame,
Elle est femme
Comme nulle autre ne l'est.

Mariette,
Tel est son joli prénom.
Vous croyez que c'est Toinon,
Rose, Claire ou Juliette?..
Mariette,
Tel est son beau petit nom.

L'ASCENSION

Le jeudi de l'Ascension,
Voilà des vingt et vingt années,
On allait en procession
Sur un versant des Pyrénées.

Les pèlerins voulaient fêter
La croix située à mi-côte ;
Mais plus ils paraissaient monter,
Plus la croix leur paraissait haute.

Quand la troupe, en simple appareil,
Marchant nu-pieds et tête nue,
Sur les rochers, sous le soleil,
Au haut du pic fut parvenue,

La croix était montée au ciel,
Et l'on ouït la voix sonore,
La voix de l'ange Gabriel
Qui s'écriait ; « Montez encore ! »

On prétend qu'en ce moment-là
Les bras se changèrent en ailes,
Et que la troupe s'envola
Vers les demeures éternelles.

Telle était la tradition
Qu'on m'a contée aux Pyrénées,
Un jeudi de l'Ascension,
Voilà des vingt et vingt années.

LA BACCHANTE

Viens, lascive magicienne,
Essaie à tromper mes sens, viens !...
Une douleur comme la mienne
Veut des plaisirs comme les tiens.
Je suis trahi par mon amante
Et j'ai besoin de ton secours ;
Viens dans mes bras, ô ma bacchante !
Je veux oublier mes amours.

Mon cœur porte encore sa chaîne,
Son image encore suit mes pas ;
Son âge était seize ans à peine,
Son nom... Tu ne le sauras pas.
Avec quelle grâce décente
Elle écoutait mes longs discours !...
Viens dans mes bras, ô ma bacchante !
Je veux oublier mes amours.

Tes cheveux sont blonds, je le pense ;
Les siens l'étaient, mais autrement,
Ses yeux disaient son innocence
Et ses lèvres leur jouement.

De ta science décevante
Elle ignorait tous les détours...
Viens dans mes bras, ô ma bacchante !
Je veux oublier mes amours.

Écoute : elle était si timide...
Tu n'aurais osé l'approcher ;
Son âme était aussi limpide
Que l'onde qui sort du rocher.
Mais on sait que l'onde est changeante ;
Elle, devait m'aimer toujours...
Viens dans mes bras, ô ma bacchante !
Je veux oublier mes amours.

Eh ! bien, un jour... mais que t'importe ?
Tu ne comprends pas cela, toi !
Ah ! si du moins elle était morte,
Mes pleurs seraient taris... Mais quoi ?
Ta bouche est encore souriante,
Comme hier, comme tous les jours...
Va-t'en, va-t'en, vile bacchante,]
Je me rappelle mes amours !

L'AIGUILLE DE BERTHE

Berthe était occupée, un soir,
A sa besogne sédentaire :
Elle cousait, quoiqu'il fit noir ;
Son aiguille tomba par terre.
Et Berthe, sans la relever,
Se prit tristement à rêver.

Berthe, Berthe, ma pauvre fille,
Vous ne cherchez pas votre aiguille !

Aujourd'hui ressemble à demain,
Et j'ai vingt ans, se disait-elle ;
Il est toujours sur mon chemin,
Me répétant que je suis belle.
Il ne le sait pas mieux que moi :
Il me le dit : Pourquoi ? Pourquoi ?

Berthe, Berthe, ma pauvre fille,
Vous ne cherchez pas votre aiguille !

Ah ! de la soie et des bijoux,
J'en aurai, si c'est mon envie ;
Et du matin au soir je couds,
Et je coudrai toute ma vie !
Les riches n'ont pas ces ennuis,
Mais dorment-ils toutes les nuits !

Berthe, Berthe, ma pauvre fille,
Vous ne cherchez pas votre aiguille !

Puis elle soupire en laissant
Retomber sa main fatiguée.
Aïe !... Elle pousse un cri perçant,
Son aiguille l'avait piquée.
Mon Dieu, dit la naïve enfant,
Qu'on fait peu d'ouvrage en rêvant !

Berthe, Berthe, ma pauvre fille,
Reprenez vite votre aiguille !

LE VIEUX MÉNÉTRIER

CONTREDANSE CHANTÉE

Çà, que l'on quitte sa chaise !
Qu'on lève son tablier !
(*En avant la chaîne anglaise !*)
Voilà le ménétrier.

Il va vous chanter l'histoire
De deux anciens amoureux.
On peut lui payer à boire,
Et deux fois si l'on est deux
Javotte avait le visage
Comme la fleur du rosier
(*Chaîne des dames !*)... sauvage.
Voilà le ménétrier.

Javotte n'était point fière,
Bien que fille de fermier ;
(*En avant deux !*) la fermière
Était bonne à marier.

Pierre avait bonne figure;
Mais (comme disent les gens)
Berger couchant sur la dure,
Menant les moutons aux champs !
En dépit du vieux précepte,
Pierre s'en va la prier :
(*Balancez-vous !*)... Elle accepte.
Voilà le ménétrier !

La fille se tenait droite ;
Le garçon se tenait coi ;
(*Traversez de la main droite !*)
On ne peut savoir pourquoi :
Quand on a tant à se dire
De choses en peu d'instants,
On se pince ; ça fait rire,
Et ça fait gagner du temps.
A la *Poule*, on se hasarde,
Et, dût le monde crier,
(*Dos à dos !*) on se regarde.
Voilà le ménétrier !

En détournant la prunelle,
Voilà qu'il lui prend la main ;
(*En avant la pastourelle !*)
C'est la moitié du chemin.
Alors Juliette, la blonde,
Dit, pour les embarrasser :

Qu'on s'embrasse ! tout le monde !
Il fallut bien s'embrasser.
Trois ans après, sans remise,
Ils furent se marier...
(*Cavalier seul !*) dans l'église.
Voilà le ménétrier !

Or, la fermière et le pâtre,
La dame et le cavalier,
C'est ma femme... (*En avant quatre !*)
Et le vieux ménétrier.
Elle avait deux robes blanches,
Moi, deux vestes de velours.
Nous dansons tous les dimanches,
Nous travaillons tous les jours.
Et maintenant, tout le monde,
Qu'on s'embrasse sans crier,
(*Galop final !*) à la ronde !
Voilà le ménétrier !

DEUX

Ils sont deux en ce monde
L'un sur l'autre appuyés ;
L'amour les a liés
D'une étreinte profonde.
Voyez-le, voyez-la :
Le voici, la voilà !

Ils vont, tous les dimanches,
Par le même chemin,
Et, la main dans la main,
Ils nichent sous les branches.
Voyez-le, voyez-la :
Le voici, la voilà !

Là, vit dans la ramure
Un couple d'oiselets,
Bouvreuils ou roitelets
Qu'assemble la nature.
Voyez-le, voyez-la :
Le voici, la voilà !

Pour nourrir la famille,
Dès le premier matin,
Dans la sauge et le thym
Chacun chasse et broutille.
Voyez-le, voyez-la :
Le voici, la voilà !

L'ouvrier, l'ouvrière,
Ressemblent aux oiseaux :
Ils posent leurs berceaux
Sous un toit de bruyère.
Voyez-le, voyez-la :
Le voici, la voilà !

L'AMOUREUX
DE TOUTES LES FEMMES

Vous voyez devant vous, mesdames,
Un homme malheureux !
C'est l'amoureux,
L'amoureux de toutes les femmes :

Les femmes de tous les pays,
Les Françaises, Anglaises,
Flamandes, Hollandaises,
Espagnoles, Maltaises,
D'Alger, du Caire ou de Memphis.

Vous voyez, etc.

Les femmes de toutes couleurs :
Les brunes azurées,
Et les blondes ambrées,
Et les rousses dorées,
Et la peinture et les pâleurs.

Vous voyez, etc.

Les femmes de toute grosseur,
Les différentes formes,
Les minces, les énormes,
Les droites, les difformes,
Toute grandeur, toute épaisseur.

Vous voyez, etc.

Mais j'ai si longtemps hésité,
Tant éprouvé de doutes,
Tant commencé de routes,
Que, les adorant toutes,
J'ai conservé ma pureté.

Vous voyez devant vous, mesdames,
Un homme malheureux :
C'est l'amoureux,
L'amoureux de toutes les femmes !

VOIRE, VOIRE

J'ai dit à Jeanne (voire, voire) :
Qu'elle était faite au tour
 (Voire, voire)
Et mûre pour l'amour...
Et Jeanne a bien voulu me croire.

J'ai dit à Jeanne (voire, voire) :
Que je... que je l'aimais
 (Voire, voire)
A toujours ou jamais.
Et Jeanne a bien voulu me croire.

J'ai dit à Jeanne (voire, voire) :
Que bien heureux serait
 (Voire, voire)
Celui qu'elle aimerait :
Et Jeanne a bien voulu me croire.

J'ai dit à Jeanne (voire, voire) :
« Il n'est rien d'aussi doux,
 (Voire, voire)
D'aussi plaisant que vous. »
Et Jeanne a bien voulu me croire.

J'ai dit à Jeanne (voire, voire) :
Que je ne l'aimais plus.
 (Voire, voire)
Quatre mots superflus :
Elle n'a pas voulu me croire.

HYMNE A LA FRANCE ¹

Non, tu n'es pas dégénérée,
O terre qui nous a nourris !
Va, nous te voulons honorée ;
Nous péririons sur tes débris,
Mais le temps n'est plus, des batailles
Funestes toujours aux vainqueurs ;
Ton amour est dans nos entrailles ;
Ton nom palpite dans nos cœurs !

France, France !
Que Dieu te conduise toujours
Dans la paix et l'indépendance !
France, France !
Sois notre orgueil et nos amours !

1. Cette chanson, faite depuis très longtemps, a toujours attendu pour être publiée une époque favorable qui n'est peut-être pas encore arrivée. Je veux cependant espérer qu'elle arrive.

Ton sol est le premier du monde ;
Il sourit à tes nourrissons.
Un doux climat chauffe et féconde
L'opulence de tes moissons.
L'or n'est pas cache dans tes veines ;
Il naît partout de tes travaux ;
Il s'épanche en blé dans tes plaines ;
En vigne, il couvre tes coteaux.

France, France !

Déjà ton active industrie
Apprend à traverser les mers ;
Elle portera la patrie
A tous les bouts de l'univers.
Usines, travaillez sans cesse ;
Travaillez, métiers diligents ;
Donnez le luxe à la richesse
Et le salaire aux indigents.

France, France !

Tu règues par droit de génie,
Ta langue a pénétré partout.
Qu'elle est douce, la tyrannie
Des arts, des lettres et du goût !
Allez, sculpteurs, peintres, poètes,
Marbres, tableaux, musique, écrits,
Voyagez ; partout où vous êtes,
Vous êtes aimés et compris.

France, France !

Non, tu n'es pas dégénérée,
Et nos fils pourront te bénir.
Marche, généreuse contrée,
Dans les plaines de l'avenir.
Mais garde des luttes civiles
Le silence fécond des champs,
Le bruit industriel des villes,
L'art pacifique et les doux chants.

France, France !
Que Dieu te conduise toujours
Dans la paix et l'indépendance :
France, France !
Sois notre orgueil et nos amours !

LA PART DU FEU

Il faut faire la part du feu ;
Le feu, c'est la jeunesse ;
Mais il faut faire aussi, morbleu !
La part de la sagesse.
Quand on a, par vice ou paresse,
Perdu la moitié de son temps,
On doit employer l'autre ,
C'est l'avis des gens de cent ans :
Serait-ce pas le vôtre ?

Un beau fils est prompt à manger
Sa future fortune.
Qu'il en serait bon ménager
S'il en retrouvait une !
Quand on a, par blonde ou par brune,
Mangé la moitié de son bien,
On devrait garder l'autre...
C'est l'avis de ceux qui n'ont rien :
Serait-ce pas le vôtre ?

Un officier plus d'une fois
Paya cher sa victoire :
Œil de verre et jambe de bois
Ecrivent son histoire.
Quand on a sur le champ de gloire
Laisse la moitié de son corps,
On peut bien soigner l'autre ;
C'est l'avis de nos gros majors :
Serait-ce pas le vôtre ?

Il est des choses cependant
Qu'on partage avec peine ;
Je dois dire, en homme prudent,
Que ce n'est pas la haine.
Quand on a, près de quelque Hélène,
Perdu la moitié de son cœur,
On peut bien prêter l'autre ;
C'est l'avis de plus d'un moqueur :
Serait-ce pas le vôtre ?

Vous voyez que la part du feu,
Vu notre intelligence,
Prouverait... attendez un peu,
Je m'arrête d'urgence.
Mais quand on a, par obligeance,
Entendu la moitié d'un air...
Il faut bien subir l'autre...
C'est l'avis de l'auteur, c'est clair :
Mais est-ce bien le vôtre ?

LE ROYAUME D'UTOPIE

Dans le royaume d'Utopie
On coule doucement la vie ;
Chacun est roi.

Qu'on soit bourgeois ou prolétaire,
Un chacun est propriétaire
Devant la loi.

Le plaisir seul forme tout son programme ;
Tout est commun, le logis et la femme.
Dormir, manger, boire et s'amuser bien,
Tel est le sort du citoyen.

Dans le royaume d'Utopie,
On voit de l'amphore arrondie
Couler le vin ;
Sans maçon, les maisons s'élèvent,
Et les hommes vivent... ou crèvent,
Sans médecin.

Les perdreaux vont se rôtir a vos broches
Et les épis produisent des brioches.
Dormir, manger, boire et s'amuser bien,
Tel est le sort du citoyen.

O beau royaume d'Utopie,
Je vais voir ta rive choisie
Et ton beau ciel ;
Je vais nager dans ton ivresse ;
Je veux de ta sainte paresse
Goûter le miel.

Passant ma vie à battre ta campagne,
Je voguerai sur le fleuve Champagne.
Dormir, manger, boire et s'amuser bien,
Tel est le sort du citoyen.

UN FAMEUX

Vous avez vu passer cet homme
Dans un équipage galant,
Vous savez comment il se nomme ;
Il n'a jamais eu qu'un talent.
Mais il est fameux par la grâce
Que l'amour peut constituer ;
 Il passe, il passe :
Il n'a personne à saluer.

D'ordinaire, les gens du monde,
Au théâtre, au Bois, en chemin,
Cherchent leurs amis à la ronde
Pour les saluer de la main.
Rien de pareil ne l'embarrasse ;
Il n'a point à s'évertuer ;
 Il passe, il passe :
Il n'a personne à saluer.

Se femme est son titre de gloire,
Son titre de fortune aussi.
Il héberge sa double histoire
Dans son hôtel de *Sans-Souci*.

Puis, dans la rue il se prélasse ;
La foule pourrait le huer.

Il passe, il passe :
Il n'a personne à saluer.

Cet époux, plein de défiance,
A fait, avant d'emménager,
Un double traité d'alliance
Avec un monarque étranger.
Quand Sa Majesté Gynophile
A lui vient se substituer,

Il file, il file :
Il n'a personne à saluer.

Mais tout monarque a sa couronne,
Toute ouvrière a l'atelier.

« Adieu, mon Sire ! — Adieu, ma bonne ! »

Chacun retourne à son métier.
L'axe égaré retourne au centre,
L'époux vient se restituer ;

Il rentre, il rentre :
Il n'a personne à saluer.

LES DROITS DES FRANÇAIS

Vous avez des droits magnifiques
Comme peuple de ce pays :
Droits civils et droits politiques,
Droits d'octrois et droits réunis.
Grâce aux libertés les plus larges
Vous avez partout un accès,
Et des droits... à toutes les charges...
Ah ! le joli droit des Français !

A la chasse, avec un port d'armes,
Mais... en temps permis, vous avez
Le droit de braver les gendarmes,
Sur tous les champs... non réservés.
Vous avez tous (faveur insigne !)
En tout temps¹, et sans aucun frais,
Le droit de pêcher... à la ligne...
Ah ! le joli droit des Français !

1. Bien avant 1848.

2. La loi a été modifiée.

Moyennant un timbre modique,
Vous payez au gouvernement
Le droit de parler politique,
Et de le traiter librement.
En y mettant de la malice,
Vous êtes sûr d'un grand succès :
Vous êtes lu par la justice...
Ah ! le joli droit des Français !

Vous avez le droit, sans querelle,
De prendre femme à vingt-cinq ans ;
Le droit... d'être trompé par elle,
D'être père de ses enfants.
Tout par le droit, rien par la force !
Vous pouvez lui faire un procès ;
Mais la loi défend le divorce...
Ah ! le joli droit des Français !

Vous avez le droit de passage
Sur les... anciens ponts de Paris ;
Vous avez le droit de péage
Sur... ceux que vous avez construits.
Vous avez le droit, je l'avoue,
De monter la garde aux guichets,
Et de patrouiller dans la boue...
Ah ! le joli droit des Français !

O peuple heureux ! combien j'envie
Tous les droits que vous avez là,

Qui vous suivent toute la vie,
Et même souvent par delà
Pardon, dans l'ardeur qui m'agite,
Il en est un que je passais...
A savoir le *droit de visite*...
Ah ! le joli droit des Français !

SI J'ÉTAIS BÉRANGER!

Ah ! si j'étais le chantre populaire
Dont chaque vers est partout répété,
Et dont la voix, comme un écho sur terre,
Peut faire entendre au loin la vérité,
Je reprendrais cette lyre sonore
Qu'un long repos vieillit sans la changer ;
Je chanterais : on m'entendrait encore...
Si j'étais Béranger !

J'irais des grands réveiller la paresse ;
Je flétrirais la colère et la peur !
J'irais donner du cœur à la richesse
Et du pouvoir secouer la torpeur !
J'arracherais le voile à leurs paupières,
Et ma vertu saurait les corriger ;
Je leur dirais : Tous les hommes sont frères...
Si j'étais Béranger !

Et puis j'irais au fond de la chaumière ;
Je monterais dans le sombre atelier ;

J'y trouverais, au sein de la misère,
Mon buste orné de lierre et de laurier.
Puis de ma bouche ils voudraient tous entendre
Un vieux refrain qui vint les soulager ;
Je leur dirais : Peuple, sachez attendre...
Si j'étais Béranger !

Je leur dirais : Vous êtes bons sans doute ;
Mais il en est de mauvais parmi vous.
On est coupable avec ceux qu'on écoute ;
Ils me croiraient, car ils m'aimeraient tous.
Puis, partageant leur travail et leur peine,
Je leur dirais : Le temps est passager ;
L'amour fera ce que ne peut la haine...
Si j'étais Béranger !

Mais ces trelons, qui vont chez les abeilles
Semer la faim avec l'oisiveté,
Et dont les cris à toutes les oreilles
Prêchent l'émeute au nom de liberté,
J'évoquerais l'ombre de leurs victimes,
Tant d'innocents qu'ils ont fait égorger ;
J'aurais des chants pour châtier leurs crimes...
Si j'étais Béranger !

RÉPUBLIQUE ET PRÉSIDENT

Il faut vivre avec tout le monde :
Vive tout le monde, morbleu !
La brune, la rousse et la blonde,
Le rouge, le blanc ou le bleu !
Toujours, surtout en politique,
Comme il fait bon être prudent :
Vive la République !
A bas... ah ! bah ! Vive le Président !

La pauvre petite novice,
Qu'on voudrait la prendre en défaut !
Voyez, on la change en nourrice ;
On la viole (ou peu s'en faut).
Mais, comme elle aurait la réplique,
On la supporte... en attendant.
Vive la République !
A bas.. ah ! bah !... Vive le Président !

Quels sont ces hommes de Décembre ?
Tout est sauvé ! Tout est perdu !

Que de batailles d'antichambre !
Que de champagne répandu !
Ecoutez : on crie, on s'explique ;
On s'embrasse après l'incident...

Vive la République !

A bas... ah ! bah !.. Vive le Président !

Les paroles sont rassurantes ;
Les actes sont inquiétants.
Pour nous qui n'avons pas de rentes,
Nous laissons tout à faire au temps.
La terre tourne, pacifique ;
Mais si quelque jour, cependant...

Vive la République !

A bas... ah ! bah !... Vive le Président !

LES AMIS DU PEUPLE

Peuple, ta mission est sainte
Et l'avenir est avec toi ;
Marche, sans colère et sans crainte,
Dans le devoir et dans la loi.
Mais ceux qui ne pourraient te rendre
Tout le bonheur qu'ils t'ont promis,
Tes flatteurs, crains de les entendre :
Peuple, prends garde à tes amis !

Non, tout n'est pas bien en ce monde,
Les hommes ne sont pas parfaits ;
Mais seule la paix est féconde ;
La discorde nous rend mauvais.
Redoute les tribuns farouches :
Entre tes mains qu'ont-ils remis ?
Du pain ? — Non pas... mais des cartouches :
Peuple, prends garde à tes amis !

Ils t'appellent du nom de frères
Lorsque l'orgueil fait leur fureur ;

Ils s'adressent à tes misères
Et ne parlent pas à ton cœur.
Ils calculent sur tes entrailles,
Insolents, lorsque tu gémis,
Inquiets lorsque tu travailles :
Peuple, prends garde à tes amis.

Ils disent : le peuple nous aime ;
Ils disent : le peuple est à nous ;
Réponds : le peuple est à lui-même ;
Il combat pour lui, non pour vous !
Ils vantent la blouse et l'écuelle
Quand ils sont bien gras et bien mis.
Pour eux le peuple est une échelle ;
Peuple, prends garde à tes amis !

Tu dois vaincre par les idées ;
N'attends rien du fer, ni du feu ;
Et, pour qu'elles soient fécondées,
Compte sur toi-même et sur Dieu.
Les épis jetés en semence
Par le soleil seront jaunés ;
Si tu crois à la Providence,
Peuple, prends garde à tes amis !

PIGEON VOL

J'aime les jeux de l'enfance
Dont je riais autrefois ;
A leur naïve éloquence
Je mêle souvent ma voix.
Venez, troupe blonde et folle,
Prête à rire tous les jours.

Pigeon vole !
Mes enfants, jouez toujours,
Pigeon vole,
Enfant vole,
Mes enfants, jouez toujours.

Nul entre nous ne soupçonne
Quels soins viennent nous rider,
Ni quels longs soucis nous donne
La fureur de posséder.
Je suppose qu'à l'école
La rente n'a pas de cours.

Pigeon vole,
Argent vole,
Mes enfants, jouez toujours.

Ce n'est pas la politique
Qui fatigue vos désirs ;
Un journal patriotique
Ne charme pas vos loisirs ;
Vous n'avez pas la parole
Pour d'aussi pesants discours.

Pigeon vole,
Feuille vole,
Mes enfants, jouez toujours.

Vers quelle rive inconnue
Nous pousse un hasard nouveau ?
L'éclair déchire la nue ;
Les vents battent le vaisseau.
Où voguez-vous sans boussole,
Marins aveugles et sourds ?

Pigeon vole,
Vaisseau vole,
Mes enfants, jouez toujours.

Les vieux enfants que nous sommes,
Avec nos ambitions !
O vanité des grands hommes,

O vide des passions !
Quelle chose plus frivole
Que la gloire et les amours ?

Pigeon vole,
Amour vole,
Mes enfants, jouez toujours !

LA PROVIDENCE DES BRIGANDS

Certain brigand sur le retour
Racontait sa vie
Aux enfants venus d'alentour,
Qui l'écoutaient, l'âme ravie.
Il disait : Enfants,
Les bons sont toujours triomphants.
Le Ciel leur vient en assistance,
Remercions la Providence

— Quelle Providence ?

Dirent les enfants.

— La Providence des brigands !

Je fus brigand, nous étions deux.
Mon brave complice
Fut moins habile ou moins heureux,
La chance n'est pas la justice.
Nous étions voisins,
Nous étions même un peu cousins ;
J'en pleure encore quand j'y pense...
Remercions la Providence.

— Quelle Providence ?

Dirent les enfants.

— La Providence des brigands !

Nous rencontrâmes, sur le soir,

Un pauvre jeune homme,

Un orphelin, vêtu de noir :

Il portait une forte somme.

Le destin clément

Nous l'envoyait évidemment !

Il eût pu passer à distance...

Remercions la Providence.

— Quelle Providence ?

Dirent les enfants.

— La Providence des brigands !

Ce bon voyageur pouvait bien

Etre sans ressource :

Il pouvait même ayant du bien

Ne pas porter sur lui sa bourse.

Il pouvait aussi

Nous attaquer, mais Dieu merci,

Il expira sans résistance...

Remercions la Providence.

— Quelle Providence ?

Dirent les enfants.

— La Providence des brigands !

Lorsque nous eûmes fait le coup,

J'eus cette pensée :

Que le loup peut manger le loup.

Je vis ma prière exaucée.

Mon associé

Avait des droits sur la moitié ;

Je le supprimai, par prudence.

Remercions la Providence.

— Quelle Providence ?

Dirent les enfants.

— La Providence des brigands !

La mort de mon co-partageant

Me rendit moins pauvre ;

Puis, je reçus en voyageant

Un héritage du Hanovre...

Puis, le coffre-fort

D'un riche banquier de Francfort.

Je connus enfin l'abondance...

Remercions la Providence.

— Quelle Providence ?

Dirent les enfants.

— La Providence des brigands !

Enfants, telle est, en abrégé,

Toute mon histoire.

Le ciel m'a toujours protégé ;

Je ne dois pas m'en faire gloire.

Vous vouliez savoir
D'où me vient mon petit avoir,
Je vous en ai fait confidence :
Remercions la Providence.

— Quelle Providence ?

Dirent les enfants.

— La Providence des brigands !

TOUT EST BIEN !

Qu'ont-ils donc tous à se plaindre ?
Je rougis, en vérité,
D'entendre crier et geindre
Cette pauvre humanité.
Moi, lorsque je suis à table,
Je trouve tout admirable,
 Tout est bien ;
 Tout va bien ;
Mes amis, ne changeons rien !

J'entends parler de misère,
De gens qui meurent de faim...
Dirait-on pas que la terre
Ne nous donne plus de pain ?
Quoi qu'en disent les avarés,
Les truffes ne sont pas rares...
 Tout est bien ;
 Tout va bien ;
Mes amis, ne changeons rien !

Voudra-t-on me faire accroire
Que le vin manque ici-bas ?
Je suis fatigué d'en boire.
Mais si vous n'en avez pas,
Allez donc à la rivière,
L'eau n'y manque pas, j'espère.
 Tout est bien ;
 Tout va bien ;
Mes amis, ne changeons rien !

Quoi ? me dira-t-on encore,
Vous êtes Malthusien ?
Malthus... Paur le coup j'ignore
Quel était ce citoyen ;
Mais s'il enseigne à bien vivre,
Je veux acheter son livre.
 Tout est bien ;
 Tout va bien ;
Mes amis, ne changeons rien !

— Voyez-vous tous ces nuages ?
— Je vois le soleil qui luit.
— L'avenir est plein d'orages.
— Le présent me réjouit.
— Vite, cherchez un refuge !
— Baste ! après nous le déluge !
 Tout est bien ;
 Tout va bien ;
Mes amis, ne changeons rien !

Ainsi chantait un bon diable,
Voilà trois mille ans de ça :
Et, comme il était à table,
Le déluge commença.
C'est une terrible histoire !
Margot, verse-nous à boire !
 Tout est bien ;
 Tout va bien ;
Mes amis, ne changeons rien !

SI J'ÉTAIS LE GOUVERNEMENT ¹

Si j'étais le gouvernement...
Réfléchissons à notre affaire ;
Voyons ce que l'on pourrait faire
Pour gouverner bien sagement.
D'abord je toucherais, je pense,
Mes gages avec conscience,
Si j'étais le gouvernement.

Si j'étais le gouvernement,
J'aurais mon hôtel de passage ;
Et je louerais un équipage
A la semaine seulement.
J'aurais l'innombrable cohorte
Des solliciteurs à ma porte,
Si j'étais le gouvernement.

Si j'étais le gouvernement,
Tous mes partisans de la veille
Viendraient me tirer par l'oreille ;

1. De toutes les époques.

Et j'entendrais, même en dormant,
Aujourd'hui : Vivent nos ministres !
Le lendemain : A bas les cuistres !
Si j'étais le gouvernement.

Si j'étais le gouvernement,
J'aurais cent journaux à mes trousses,
Les clubistes à barbes rousses,
Les bourgeois et le parlement ;
L'un me criant : « Reste tranquille ! »
L'autre beuglant : « Marche, imbécile !... »
Si j'étais le gouvernement.

Si j'étais le gouvernement,
De combien de coups d'étrivière
Serais-je marqué par derrière !
Tous les jours un événement !
Quand je verrais un bout de canne,
Je tremblerais pour mon dos d'âne,
Si j'étais le gouvernement.

Si j'étais le gouvernement,
Grands ou petits, pauvres ou riches,
Roquets, matins, dogues, caniches,
Viendraient m'ê mordre impunément,
Aboyant au larron, au traître,
Qui sait ? au jésuite peut-être...
Si j'étais le gouvernement.

Si j'étais le gouvernement...
Réfléchissons à notre affaire ;
Voyons ce que l'on pourrait faire ?
Ma foi, je crois décidément
Que, par mesure préalable,
Je m'enverrais moi-même au diable,
Si j'étais le gouvernement !

MOI OU TOI

Il est bien peu de gens que j'aime,
Et beaucoup que je n'aime pas ;
Si je ne m'aimais pas moi-même,
Je n'aimerais guère ici-bas.
Diogène cherchait un homme ;
Je viens d'en trouver un, je croi ;
Est-il besoin que je le nomme ?
C'est moi, d'abord, et puis c'est toi.

Dans le domaine de la vie
Je vois une double moitié ;
L'une qui s'ouvre pour l'envie,
L'autre fermée à la pitié.
O vertu, dans la race humaine,
En vain tu cherches un emploi !
Tu n'as qu'un esclave à ta chaîne ;
C'est toi peut-être, ou bien c'est moi.

Je ne vois que des sourds sans nombre
Que réveille l'odeur du sang,
Ou des aveugles qui, dans l'ombre,
Cherchent un monarque innocent.

Un seul aurait voulu, sans nuire
A personne, pas même au roi,
Tout changer et ne rien détruire...
Peut-être toi, peut-être moi.

Je ne vois que propriétaires
Revêtus de notre toison,
Ou que voraces prolétaires
Qui veulent manger leur maison.
Mais, dans une sage balance,
Celui qui réglerait sans loi
La misère avec l'insolence,
C'est toi, c'est moi, c'est moi, c'est toi.

Race humaine, race damnable,
Aveugles et sourds, sachez tous
Qu'il n'est qu'un homme raisonnable,
Un sage égaré chez les fous.
Et si l'hospice de Bicêtre
N'était pas plein, je crois, ma foi,
Que celui qu'on devrait y mettre,
C'est toi, d'abord, et puis c'est moi !

L'AMOUR, L'AMOUR !

C'est l'amour, l'amour, l'amour
Que fait le monde
A la ronde ;
C'est l'amour, l'amour, l'amour
Qui fait son tour
Nuit et jour.

Allez à gauche, allez à droite,
Allez en bas, allez en haut ;
Montez dans la mansarde étroite
Ou dans le salon comme il faut.
On discute, on s'insulte,
Cri par ci, coup par là,
Quel trouble, quel tumulte !
Qu'est-ce donc que cela ?

C'est l'amour, etc.

Voyez la France et l'Allemagne,
Le Brésil et le Paraguay,

Voyez le Maroc et l'Espagne,
Et l'Equateur et l'Uruguay.

Dans l'Inde, l'Indo-Chine,
A Java, Sumatra,
Toujours on s'extermine,
Ou s'exterminera.

C'est l'amour...

C'est l'Angleterre et la Russie,
Lieux par la nature disjoints,
Qui dans l'Europe et dans l'Asie
Vont se toucher par tous les points.
Que font dans le Bosphore
Ces vaisseaux cuirassés ?
Au pays de l'Aurore
N'a-t-on pas dit assez... :

C'est l'amour...

Et ce sera toujours de même,
Tant que les hommes n'auront pas
Résolu le fameux problème
De base en haut et pointe en bas.
Mais quand enfin la femme
Ici-bas régnera,
Sur le nouveau programme
L'humanité lira :

C'est l'amour, l'amour, l'amour
Que fait le monde
A la ronde :
C'est l'amour, l'amour, l'amour
Qui fait son tour
Nuit et jour.

LES MANDÉS

Si j'étais chef de l'Empire,
Je manderais près de moi
Tout inventeur d'une loi,
Et je daignerais lui dire :
 « Je veux de tous points
Adopter votre système ;
 Mais c'est bien le moins
Que vous l'appliquiez vous-même. »

Qui serait incommodé ?
Celui qui serait mandé !

« Vous, monsieur de l'Ecritoire,
Qui savez la question,
Vous voulez l'instruction
Gratuite, obligatoire ?
 Des enfants sevrés
Vous serez l'arbitre unique :
 Vous présiderez
A l'Instruction publique. »

— « Mais, dirait Jules Simon,
Je ne suis pas Salomon ! »

— « Toi, le Sage qu'on respecte,
Tu veux la suppression
De la contribution
Que tu nommes indirecte ?
Des octrois aussi ?
C'est bien, règle les dépenses,
Tu seras (merci !)
Mon ministre des Finances. »

— « Mais, répondrait Pelletan,
Je n'en demandais pas tant ! »

— « Vous, l'apôtre populaire,
Qui voulez d'un coup fatal
Atteindre le capital
En augmentant le salaire,
D'accord, étouffons
Ce monstre de chrysocale :
Versez donc vos fonds
A la Caisse sociale. »

— « Permettez, dirait Raspail,
Moi, je n'ai que mon travail ! »

— « Vous qui jugez notre Edile
Et qui me semblez penser
Qu'on eût pu moins dépenser
Pour démolir une ville,

Je conviens, seigneur,
Que votre critique est saine ;
Faites-moi l'honneur
D'être Préfet de la Seine. »

— « Pardon, répondrait Picard,
Maintenant... il est trop tard ! »

A QUOI BON ?

A quoi bon faire du négoce,
Sonder l'Angleterre et l'Ecosse
Pour en rapporter du charbon ?
A quoi bon ?

A quoi bon aller à Lausanne
Pour trouver une paysanne
Et loger à l'hôtel Gibon ?
A quoi bon ?

A quoi bon parler d'espérance
Aux nouveaux enfants de la France ?
Le public est un vieux barbon !
A quoi bon ?

A quoi bon chauffer la machine ?
Nous avons dans notre cuisine
Un réchaud avec du charbon.
A quoi bon ?

A quoi bon faire des conquêtes
Pour s'en aller droit où vous êtes,
Maximilien ou Boulbon ?

A quoi bon ?

A quoi bon détruire et construire ?
On n'enrichit pas un empire
En prenant sa vache à Gambon.

A quoi bon ?

A quoi bon chercher des dictames
Pour traiter les cœurs et les âmes ?
On ne guérit pas le charbon.

A quoi bon ?

A quoi bon l'art et l'esthétique ?
Ce monsieur produit sa musique
Et le porc fournit son jambon...

Ça, c'est bon !

L'ÉDIFICE

On édifie, en notre ville,
Un magnifique monument
De haut aspect et de grand style,
Qu'on finira... probablement.
Bien qu'il ait quinze ans de service,
Le toit n'en est pas terminé...
Décidément cet édifice
A besoin d'être couronné!

L'architecte est un habile homme
Qui consulte la nymphe Echo;
Il saura s'en aller de Rome
Et se tirer de Mexico.
Il connaît plus d'un artifice
Qui contre lui n'a pas tourné..
Décidément cet édifice
A besoin d'être couronné!

Dieu! si notre propriétaire
Avait la bonne idée, un jour,
De pénétrer plus d'un mystère
Qui n'est pas mystère d'amour!

Dieu ! s'il descendait à l'office,
Avant comme après le diné !...
Décidément cet édifice
A besoin d'être couronné !

S'il épurait son antichambre
De ces compagnons de tout rang
Qui, de janvier jusqu'à décembre,
Touchent le centime par franc !
Il ne peut savoir quel service
Il rendrait à son fils aîné...
Décidément cet édifice
A besoin d'être couronné !

Un beau jour, Gros Jean dans son bouge
Fit un sermon à son curé
Celui-ci se fâcha tout rouge.
Je suis Gros Jean, et je dirai :
« Curé, vous êtes sans malice
Si vous n'avez pas deviné...
Que décidément l'édifice
A besoin d'être couronné ! »

NOSTRA CULPA

Oui, je le sais, je sais que nous fûmes coupables
En notre aveuglement !

Le vice et l'intérêt nous rendaient incapables
D'un juste sentiment.

Nous avons supporté toutes les tyrannies,
Sans perdre notre orgueil,
Et laissé notre honneur aller aux gémonies
Sans en porter le deuil.

Mais mon Dieu, Dieu puissant, qui fûtes sans clémence
Pour notre iniquité,
Ce châtimement cruel, ce châtimement immense,
L'avons-nous mérité ?

Nous nous sommes montrés confiants en nous-mêmes,
Sévères pour autrui ;
Nous n'invoquions le nom de Dieu qu'en nos blasphèmes,
Nous nous passions de lui ;
Nous prétendions régner sur le globe où nous sommes ;
Il n'est pas un de nous
Qui ne se crût habile à gouverner les hommes :
Tout dessus, rien dessous.

Mais, mon Dieu, Dieu puissant, qui fûtes sans clémence
Pour notre impiété,
Ce châtement cruel, ce châtement immense,
L'avons-nous mérité?

Nous avons applaudi les œuvres insensées
Des modernes auteurs.
Nous avons avili nos cœurs et nos pensées
A ces arts corrupteurs ;
Et notre âge viril et notre enfance sainte,
Loin de se détourner,
De théâtre et de vers, de musique et d'absinthe,
Allaient s'empoisonner !

Mais, mon Dieu, Dieu puissant, qui fûtes sans clémence
Pour notre inanité,
Ce châtement cruel, ce châtement immense,
L'avons-nous mérité ?

Il nous restait du moins, dans cette décadence
Du goût et des beaux-arts,
Le culte du pays et de l'indépendance,
La vertu des soudards.
Eh ! bien, Sedan a vu les soldats de l'Empire,
Sans remords, sans combats,
Traiter... (non ces mots-là ne peuvent pas s'écrire !
Ils se disent tout bas.)

Mais, mon Dieu, Dieu puissant, qui fûtes sans clémence
Pour notre lâcheté,

Ce châtimeut cruel, ce châtimeut immense,
L'avions-nous mérité ?

Deux hommes (l'univers gardera leur mémoire !)
Ont servi vos décrets.

L'un et l'autre, fatal ; victorieux sans gloire,
Et vaincu sans regret.

Ils se sont entendus pour commettre le crime,
Comme des meurtriers :

*Et nous, peuple trahi, nous sommes la victime
De ces deux justiciers !

O mon Dieu, Dieu puissant, qui fûtes sans clémence
Pour notre indignité,

Ce châtimeut cruel, ce châtimeut immense,
Nous l'avons mérité !

1871.

VIVE LA RÉPUBLIQUE... NÔTRE

Elle peut être, puisqu'elle est ;
Elle vit, donc elle peut vivre,
La République au grand complet
Que nul autre état ne doit suivre.
L'abîme ouvert devient un port ;
La barrière se fait passage.
Sommes-nous ensemble et d'accord ?
Vive la République... sage !

Le bon grain ne saurait germer
S'il ne vient de bonne semence.
C'est la vertu qui fait aimer ;
La force inspire la clémence.
L'instruction, de ses deux mains,
Vers des chemins nouveaux nous pousse,
La science nous rend humains :
Vive la République... douce !

Les privilèges, les faveurs,
Sont pour ceux qui cherchent un maître ;

Nous ne voulons plus de sauveurs,
Tout sauveur dissimule un traître.
N'abusons pas des changements ;
Le droit acquis est chose auguste ;
Acceptons tous les dévouements :
Vive la République... juste !

Nous aurons donc la Liberté,
La Liberté, ce grand principe,
Dont la France n'avait goûté
Que sous le roi Louis-Philippe.
Respect aux morts ! Place aux vivants !
Qu'en notre bouche éclate et vibre
Ce cri porté par tous les vents :
Vive la République... libre !

Egalité, Fraternité
Fait, sentiment, double devise,
Fleurissez sous l'autorité
De la Loi connue et comprise.
O France, reçois notre vœu :
Vers l'avenir marche sans crainte,
Travaille, espère et crois en Dieu...
Vive la République... sainte !

1878.

DROITE, GAUCHE, CENTRE.

La droite
Qui boite,
Emboîte,
Déboîte
Ses preux.
La gauche,
Qui fauche,
Embauche,
Débauche
Ses gueux.
Le centre,
Qui rentre
Son ventre,
Reste entre
Les deux.

Théâtre
Folâtre
De tous leurs exploits,
Nous sommes
Les hommes
Dits simples bourgeois;

La cible
Sensible
Qui reçoit les coups ;
L'agnelle
Qui béle
Au milieu des loups ;
Matière
Première
De tous les impôts ;
Commerce
Qui verse
Le vin dans les pots.
Sans gloire,
Sans boire,
Nous les remarquons,
La bouche
Farouche,
Vidant nos flacons.

La droite,
Etc.

La lice
Propice
S'ouvre au noble duc ;
Il lance
La lance
D'un parti caduc ;
Sans phrases,
Decazes

Fait un court discours;

De Broille

S'embroille

En discours moins courts.

Le Prince,

Qui grince

En ce désarroi,

Veut être

Son maître,

Plutôt qu'être roi.

Défaite

Parfaite,

Qui bien le convainc

Qu'à battre,

Le Quatre,

Vaut mieux que le Cinq.

La droite,

Etc.

La cime

Sublime

Des monts orageux

Nous montre,

Par contre,

D'autres ris et jeux.

Un nègre

Intègre

Voudrait bien nous voir

Contraindre
A teindre
Tout le monde en noir.
Un autre
Apôtre,
A l'œil de faucon,
Croit qu'une
Tribune
Doit être un balcon...
Espèce
Qui laisse
Bien à désirer !
Qu'en dire ?
En rire...
Avant d'en pleurer.

La droite,
Etc.

Démordre
De l'ordre,
C'est s'abandonner ;
La palme
Du calme
A qui la donner ?
L'épée
Trompée
Du duc Mac-Mahon
Achève

Le rêve
Du roi Pharaon.
Mais vite !
La suite
A qui donc ? Je crois
Ton zèle
Fidèle,
Bocher-Sainte-Croix.
La paire
Espère
Qu'au bout de sept ans
Un maître,
Peut-être,
Viendra d'Orléans !

La droite,
Qui boite,
Emboîte,
Déboîte
Ses preux.
La gauche,
Qui fauche,
Embauche,
Débauche
Ses gueux.
Le centre,
Qui rentre
Son ventre,
Reste entre
Les deux.

A MES PETITS-FILS

Mon petit-fils, quand vous lirez l'histoire
De ce temps-ci,
Vous ne saurez ce que vous devez croire ;
Mais vous saurez ceci :

Que nous avons été victimes
Des avocats et des rhéteurs,
Qui nous conduisaient aux abîmes
En flagornant leurs auditeurs ;
Qu'ils jouaient avec les problèmes
Où les grands esprits sont trahis ;
Ivres de leur gloire et d'eux-mêmes,
Indifférents à leur pays ;

Qu'ils ont converti les croyances
A leurs aphorismes moqueurs,
Jouant avec les consciences,
Souillant les esprits et les cœurs ;
Gagés de toutes les polices,
Aventuriers sans feu ni lieu,
Dont nous nous fîmes les complices
En leur laissant offenser Dieu ;

Qu'ils se sont renvoyé le crime
Qu'ils avaient commis en commun,
De la base jusqu'à la cime
Et de l'Empereur au tribun;
Que les peuples sont solidaires
Des fautes de leurs gouvernants,
Et qu'il est juste que les pères
Soient punis dans leurs descendants.

Mon petit-fils, quand vous saurez l'histoire
De ce temps-là,
Vous ne saurez ce que vous devez croire ;
Mais vous saurez cela.

COMTE ET DUC

Si j'en crois ce que l'on raconte,
On n'a jamais bien su pourquoi
Il avait été créé Comte
Par sa mère, et non par son Roi :

Il devient Duc, c'est autre chose :
Cette fois on savait comment.
L'effet fit oublier la cause.
Jamais duc ne fut plus charmant.

Il avait la mine candide
Et la lèvre prête à l'aveu.
Son front n'avait pas une ride
Comme il n'avait pas un cheveu.

Il avait la voix musicale,
Le geste noble et familier ;
Les grands seigneurs de chrysocale
Devant lui venaient se plier.

Il se plaisait aux épigrammes
Qui délassent les beaux esprits.
Il cajolait toutes les femmes,
Il enjôlait tous les maris.

Il fléchissait les caractères
Les plus prompts aux rébellions ;
Il apprivoisait les panthères,
Il limait l'ongle des lions.

Il était de toutes les sphères,
Banquier, gentilhomme et soldat.
Il savait gérer ses affaires,
En gérant celles de l'Etat.

Il rédigeait quelques gazettes,
Corrigeait les comptes-rendus,
Et composait des opérettes :
Il avait ses moments perdus.

Bref, il avait toutes les trames,
Tous les philtres, tous les succès
Qu'il faut pour affoler des femmes
Et pour gouverner des Français.

BONHOMME AU CAVEAU

Si vous ignorez mon âge,
Je ne vous le dirai pas.
Dans le cours d'un long voyage
On a fait plus d'un faux pas.
Pourtant avec les apôtres
Je viens propager la foi :
Quand on fut clément aux autres,
On peut l'être un peu pour soi.

C'est Bonhomme
Qu'on me nomme,
Ma chanson, c'est mon trésor,
Et Bonhomme chante encor !

Au terme d'une carrière
S'est-on jamais repenti
De regarder en arrière
Pour voir d'où l'on est parti ?

Je remonte à ma jeunesse,
 A ma province, à mes choux,
 Pour augmenter ma liesse
 D'être ainsi reçu par vous.

C'est Bonhomme
 Qu'on me nomme ;
 Ma chanson, c'est mon trésor,
 Et Bonhomme chante encor !

Titulaires, honoraires.
 Membres anciens et nouveaux,
 Je trouve ici des confrères,
 Je n'y vois point de rivaux.
 Vous avez la république
 De Saint-Perre et de Platon.
 On voit que la politique
 N'est pas reine en ce canton.

C'est Bonhomme
 Qu'on me nomme ;
 Ma chanson, c'est mon trésor,
 Et Bonhomme chante encor !

Le printemps donne ses roses,
 L'été donne sa moisson :
 Laissez les esprits moroses
 Médire de la chanson !

Folle, amoureuse, touchante,
Elle a la grâce ou l'esprit ;
Elle est la vertu qui chante
Ou la raison qui sourit.

C'est Bonhomme
Qu'on me nomme ;
Ma chanson, c'est mon trésor,
Et Bonhomme chante encor !

Vieux chanteur, dit un adage,
Souffre autant qu'il fait souffrir.
Soit ; mais l'oiseau n'a pas d'âge ;
Il chante jusqu'à mourir.
Ainsi doit être l'artiste.
Quand il mourrait aujourd'hui,
Demain, peut-être, il existe,
Si l'on peut dire de lui :

C'est Bonhomme
Qu'on le nomme ;
Sa chanson fut son trésor...
Mais Bonhomme vit encor !

A BÉRANGER¹

J'ai voulu te rendre un hommage,
(Chacun l'entend à sa façon),
En joignant mon léger ramage
Au fier accent de ta chanson.

Pardonne cet excès de zèle ;
J'ai mêlé mon cuivre à ton or ;
J'attache ma plume à ton aile
Pour suivre un moment ton essor.

Les artistes en mélodie
Craignent les poèmes complets ;
Dans ton œuvre leur main hardie
Découpe deux ou trois couplets.

Je n'ai rien retranché du texte,
Rien altéré, rien répété :
Ma musique n'est qu'un prétexte
A moduler le vers noté.

1. Ces strophes devaient être appliquées, comme préface, à une collection de 25 chansons de Béranger que j'ai mises en musique avant 1870 ; elles demeurèrent longtemps égarées et ne furent retrouvées qu'après la publication.

Tu fus et tu restes mon maître ;
Ton cœur ne me fut pas fermé ;
Je t'admirais sans te connaître,
Et, te connaissant, je t'aimai.

Protège-moi : la clématite,
Fleur de la haie et du sentier,
Allonge sa tête petite
Pour s'appuyer au chêne altier !

A PIERRE DUPONT¹

Pour fêter la gloire d'un maître,
Ici nous nous réunissons :
Nous devons le faire connaître
Dans ses traits et dans ses chansons.
J'emprunte à sa voix populaire
Ces vers tout pleins de grand amour :
« Changeons les armes de la guerre
En des instruments de labour ! »

C'est entre Lyon et Neuville
Que s'écoulent ses premiers ans ;
C'est là que sa muse virile
A fait vivre les paysans.
Un jour, sa musette légère
A Jeanne fit un doigt de cour :
Changeons les armes de la guerre
En des instruments de labour !

1. Chanson chantée par l'auteur, lors de l'inauguration du buste de Pierre Dupont à Neuville-sur-Saône, en 1881.

C'est là qu'il a connu son âne,
Et le *Soir* et ses *Ouvriers*,
Les *Bœufs*, la *Vigne*, l'autre *Jeanne*,
Couzon et ses rudes *Carriers*.
Tous les travailleurs de la terre
Devant lui passent tour à tour.
Changeons les armes de la guerre
En des instruments de labour !

On lui devait un tel hommage,
Au pays qu'il eut pour berceau.
Il faut que sa vivante image
Soit voisine de son tombeau.
Que Pierre trouve sous la pierre
Le calme du dernier séjour,
Changeons les armes de la guerre
En des instruments de labour !

Le grain jeté comme semence
Plus tard doit être récolté ;
Il faut attendrir l'opulence
Et consoler la pauvreté.
Dupont prédit la nouvelle ère,
Celle où nos fils pourront un jour
Changer les armes de la guerre
En des instruments de labour !

A ERNEST CHEBROUX¹

Chebroux, enfin tu les publies,
Ces chants de l'esprit et du cœur,
Ces quelques pages bien remplies
Où tes refrains chantent en chœur.
Va, tu n'as besoin de personne ;
Quêter n'est pas dans tes façons :
Mais tu veux bien que je te donne
Une chanson pour tes chansons.

Chantre du printemps et des roses,
De la nature et du foyer,
Tu ne dis que de bonnes choses
Pour toucher ou pour égayer,
La muse des anciens trouvères
T'a donné ses douces leçons.
Alternons, en touchant nos verres,
Ma chanson avec tes chansons.

1. Chanson-préface pour le volume de mon ami Ernest Chebroux, publié en 1885.

Au sein de la *Lice* où pétille
La gaité dans sa floraison,
On te voit toujours en famille
Et parfois chef de la maison.
Nous avons la mémoire pleine
De tes vers que nous chérissons :
« Ça fait plaisir à Madeleine, »
Une chanson de tes chansons.

Va donc, charmant petit volume,
Par le vent laisse-toi bercer
Comme le papier et la plume
Qui volent, mais pour se fixer.
Ensemble nous cherchons la place
Où doivent mûrir nos moissons.
Entre tes plis prends ma préface,
Ma chanson parmi tes chansons.

QUI DONC ?

Qui donc a dit que j'étais vieux ?
Celui-là ne me connaît guère,
C'est sans doute un être vulgaire,
Quelque jaloux, quelque envieux
Qui s'est caché durant la guerre.
Qui donc a dit que je suis vieux ?

Qui donc a dit que j'étais vieux ?
Est-ce là rime, est-ce la muse ?
L'une m'étreint, l'autre m'amuse.
Comme une poule pond des œufs,
Je ponds des vers, et j'en abuse :
Qui donc a dit que je suis vieux ?

Qui donc a dit que j'étais vieux ?
Quelque pédant, quelque maroufle
Sans gaité, ni verve, ni souffle,
Dont le pied lourd et tortueux
Ne chauserait pas ma pantoufle :
Qui donc a dit que je suis vieux ?

Qui donc a dit que j'étais vieux ?
Ce n'est certes pas une femme ;
Demandez plutôt à madame...
Mais vous êtes trop curieux :
Nous attendrons qu'elle réclame :
Qui donc a dit que je suis vieux ?

Qui donc a dit que j'étais vieux ?
Est-ce mon acte de naissance ?
On l'aura fait en mon absence
Pour dépister les curieux.
La vieillesse, c'est l'impuissance :
Qui donc a dit que je suis vieux ?

Qui donc a dit que je suis vieux ?
Personne, personne, personne !
La machine est encore bonne.
Quand vient le moment sérieux
Le cerveau pense et le cœur sonne :
Qui donc a dit que je suis vieux ?

FIN

TABLE

PREMIÈRE PARTIE

AVIS DES ÉDITEURS	v
UNE PRÉFACE	vii
Les Grands jours de France	3
Aux absents	6
Du temps que j'étais vieux	8
Le marchand de peaux	10
Courtisan	13
Les vieilles chansons	15
Almah	18
Les trois hussards	20
Mon clocher	22
Bonheur et plaisir	25
Nez aux champignons	27
La ville de Belzébuth	29
Jean et Jacques	32
Le sentier	34
Le vrai tisserand	36
Ma cousine Marguerite	38
Ma musette	40
Malédiction	42
Un antipode	44

La mort.	46
Melodia	48
Mari et femme.	50
Et modeste	53
Une histoire vraie	55
Le lierre et l'ormeau.	57
Effet de la folie	59
Les trois fils du vieillard.	61
Le mât de cocagne.	63
Le roi Dondaine.	65
Le treizième convive.	67
Ces beaux yeux-là.	69
Les pilules dorées	70
Le fluide	72
En enfer	75
Prud'homme et Calineau.	77
Douce maison.	79
Vingt-cinq ans	81
Le ménestrel	83
L'habitude	85
Le faux Cordelier	87
Jeune fille au bois	89
Tout neuf.	91
Cage et serin	93
Le chef-d'œuvre ignoré	95
Bonhomme	97
La jeune fille en deuil	100
Une expiation.	102
L'aïeule	106
La valse des adieux	109
Le portrait de Toinon	111
Les deux gendarmes.	116

Le constructeur	119
Accord parfait	122
Pour ma Patrie	125
Regard en avant	127
Tu ne comprends pas	130
Lettre d'un amoureux	132
L'arbre vert	136
Mon baromètre	138
L'artiste et l'oiseau	140
La balance	142
Art et liberté	144
Apparition	146
Demain	148
Le cercle du Doigt dans l'œil	150
Saint-Martin d'en bas	153
Le fromage terrestre	155
A une étrangère	158
L'étoile absente	160
Le médecin Philopathos	164
Mon claqueur	168
Les malheureux	171
L'étamine	173
Le vent qui pleure	176
La mère Françoise	179
Consolation	181
Un regard	183
Venise reine	185
Jours perdus	187
L'Empereur noir	189
L'Océan	191
Adieu	194
L'hôtesse romaine	197

L'homme-oiseau	199
Grand-père, vous n'êtes pas vieux	201
L'emprunt ou devoir c'est avoir	203
Le jardin de Téhadjà	206
Ma philosophie	208
Le mandarin	212
A l'arbre	216

DEUXIÈME PARTIE

DEUXIÈME PRÉFACE	221
Le vin dans l'histoire	225
J'ai connu ça	228
La diligence	230
Le Créchêt	232
Le retour de Pontoise	235
Les statuettes	238
La maison de ma voisine	241
Mariette	243
L'Ascension	245
La Bacchante	247
L'aiguille de Berthe	249
Le vieux ménétrier	251
Deux	254
L'amoureux de toutes les femmes	256
Voire, voire	258
Hymne à la France	260
La part du feu	263
Le royaume d'Utopie	265
Un fameux	267

TABLE

333

Les droits des Français	269
Si j'étais Béranger	272
République et président	274
Les amis du peuple	276
Pigeon vole !	278
La Providence des brigands	281
Tout est bien !	285
Si j'étais le gouvernement	288
Moi ou toi	291
L'amour, l'amour	293
Les mandés	296
A quoi bon	299
L'édifice	301
Nostra culpa	303
Vive la République... nôtre !	306
Droite, Gauche, Centre	308
A mes petits-fils	313
Comte et duc	315
Bonhomme au Caveau	317
A Béranger	320
A Pierre Dupont	322
A Ernest Chebroux	324
Qui donc ?	326

TABLE GÉNÉRALE

DES DEUX VOLUMES

*Chansons à dire et Nouvelles Chansons à dire
ou à chanter*

PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE

A

	v.	p.		v.	p.
A Béranger	II	320	Amis (les) du peuple.	II	276
Accord parfait	II	122	A mon pays.....	I	97
Adieu	II	194	Amour (l'), l'amour..	II	293
Adieux à un ami.....	I	204	Amoureux (l') de toutes les femmes.....	II	256
A Ernest Chebroux..	II	324	Anacharsis en France.	I	20
Arcule (l').....	II	106	A Pierre Dupont.....	II	322
Aiguille (l') de Berthe	II	249	Apparition.....	II	146
Aimable (l') voleur...	I	303	A quoi bon	II	299
A l'arbre	II	216	Arachné.....	I	218
Albion en Egypte....	I	287	Arbre vert (l').....	II	136
Alyon (l').....	I	118	Art et liberté.....	II	144
Almah	II	18	Artiste (l') et l'oiseau.	II	140
Ame (l') qui chante...	I	231	Ascension (l').....	II	245
A mes petits-fils.....	II	313	Au Bois de Boulogne.	I	55

	v.	p.		v.	p.
Au Château.....	I	268	Causerie d'oiseau....	I	13
Au lecteur.....	I	1	Ce jeune homme....	I	364
A une étrangère.....	II	158	Cercle (le) du Doigt		
Aux absents.....	II	6	dans l'œil.....	II	150
Aveu (l').....	I	174	Ces beaux yeux-là....	II	69
B			Châle et Bonnet.....	I	44
Bacchante (la).....	II	247	Chant d'amour.....	I	176
Balance (la).....	II	142	Château (le) du fou...	I	233
Barbillon (le) et le Bro-			Chaussettes (les)....	I	178
chet.....	I	23	Chef-d'œuvre (le) igno-		
Beauté.....	I	129	ré.....	II	95
Bon ami (le).....	I	333	Cheval et Cavalier...	I	136
Bonheur (le) et l'a-			Cheveux noirs et		
mour.....	I	248	blancs.....	I	28
Bonheur et Plaisir....	II	25	Chevrette (la).....	I	213
Bonhomme.....	II	97	Comme elle.....	I	181
Bonhomme au Ca-			Cigare (le).....	I	47
veau.....	II	317	Cœur volant (le)....	I	307
Bonhomme Séraphin.	I	228	Combat d'amours....	I	187
Bouche (la) et l'oreille.	I	117	Comte et duc.....	II	315
Boulangier (le) de Go-			Confidence (la).....	I	200
nesse.....	I	323	Conseil à Marie.....	I	106
Branche mère (la)....	I	216	Consolation.....	II	181
Bruits (les) du Silence.	I	326	Constructeur (le)....	II	119
Bruyère (la).....	I	211	Courtisan.....	II	13
Bûche (la) de Noël....	I	139	Créchêt (le).....	II	232
C			Cuisine (la) du Châ-		
Cage et serin.....	II	93	teau.....	I	7
Carcassonne.....	I	298	Cygne (le).....	I	102
			D		
			Demain.....	II	148

	v. p.		v. p.
Demoiselle (la) du		F	
Château.....	I 226	Facteur rural (le)....	I 58
Deux.....	II 254	Faux cordelier (le)....	II 87
Deux (des) gendarmes.	II 116	Femme (la) et l'arbre.	I 274
Deux (les) ombres....	I 343	Fleurs, fruits et légu-	
Dieux les.....	I 71	mes.....	I 18
Diligence (la).....	II 230	Fluide (le).....	II 72
Double rencontre....	I 62	Forêt (la).....	I 133
Douce maison.....	II 79	Fou Guilleau (le)....	I 300
Droite, Gauche, Cen-		Froid (le) à Paris....	I 259
tre.....	II 308	Fromage (le) terrestre.	II 155
Droits (les) des Fran-		G	
çais.....	II 269	Gaîté française (la)...	I 347
Du temps que j'étais		Garonne (la).....	I 336
vieux.....	II 8	Glorieuse (la).....	I 185
E		Grande blessée (la)...	I 238
Edifice (l').....	II 301	Grande classe (la)....	I 32
Effet de la folie.....	II 59	Grande route (la) et le	
Elle.....	I 143	sentier.....	I 122
Eloge de la vie.....	I 73	Grand-père vous n'ê-	
Empereur noir (l')...	II 189	tes pas vieux.....	II 201
Emprunt (l').....	II 203	Grands jours (les) de	
En enfer.....	II 75	France.....	II 3
Entre Lyon et Con-		Greffe (la).....	I 94
drieu.....	I 278	H	
Épingle (l') sur la		Habitude (l').....	II 85
manche.....	I 372	Hanneton vole.....	I 110
Estomac (l').....	I 271	Heureux (les) voya-	
Etamine (l').....	II 173	geurs.....	I 182
Et modeste.....	II 53		
Etoile absente (l') ...	II 160		

	v. p.		v. p.
Histrion.....	I 221		
Homme (l') au miroir.	I 309		
Homme-Oiseau (l')...	II 199		
Hôtesse romaine (l')..	II 197		
Hymne à la France ..	II 260		
	I		
Infaisible (l').....	I 367		
Insomnie.....	I 131		
Invitation méridiona-			
le	I 328		
	J		
J'ai connu ça.....	II 228		
Jaloux.....	I 331		
Jardin (le) de Téhadjà	II 206		
Jean et Jacques	II 32		
Je pêche à la ligne... I	76		
Jeune fille au bois... II	89		
Jeune fille (la) en			
deuil	II 100		
Jour (le) du départ... I	159		
Jours perdus.....	II 187		
	L		
Lettre d'un amoureux.	II 132		
Lettre d'un étudiant			
à une étudiante I	350		
Lierre (le) et l'ormeau.	II 57		
Livre (le) favori..... I	86		
Lorsque j'aimais..... I	146		
Lutetia.....	I 281		
		M	
		Ma cousine Margue-	
		rite.....	II 38
		Ma femme est blonde,	I 370
		Ma maison	I 224
		Ma musette.....	II 40
		Ma philosophie	II 208
		Ma sœur.....	I 195
		Ma voisine.....	I 50
		Maison blanche (la)..	I 208
		Maison (la) de ma voi-	
		sine	II 241
		Malédiction.....	II 42
		Malheureux (les).....	II 171
		Mandarin (le).....	II 212
		Mandés (les).....	II 296
		Marchand (le) de peaux	II 10
		Mari et femme.....	II 50
		Mariette.....	II 243
		Mât (le) de cocagne... II	63
		Médecin Philopathos.	II 164
		Melodia.....	II 48
		Ménestrel (le).....	II 83
		Mère Françoise.....	II 179
		Message (le).....	I 127
		Moi ou toi.....	II 291
		Mon baromètre.....	II 138
		Mon claqueur.....	II 168
		Mon clocher.....	II 22
		Mort (la).....	II 46
		Mur (le).....	I 30

	v.	p.		v.	p.
N					
Nez aux champignons.	II	27	Pour ma patrie.....	II	125
Nid (le) abandonné...	I	193	Prince (le) Indien....	I	250
Nostra culpa.....	II	363	Princesse Julie (la)...	I	65
N'oublions pas.....	I	321	Projets de jeunesse...	I	112
Nouvelle (la) chanson.	I	69	Promenade (la).....	I	170
Nuit d'été.....	I	141	Profession de foi....	I	317
O					
Océan (l').....	II	191	Providence (la) des brigands.....	II	281
Oiseau (l') en cage....	I	223	Prud'homme et Cali- neau.....	II	77
Oubli (l').....	I	202	Q		
P					
Paris.....	I	41	Qui donc.....	II	326
Parisien et provincial.	I	261	Quinze avril.....	I	361
Part (la) du feu.....	II	263	R		
Pastorale.....	I	81	Regard en avant.....	II	127
Pays (le) natal.....	I	52	Rendez-vous (le)....	I	154
Pêcheur silencieux...	I	114	Réponse de l'étudiante à l'étudiant.....	I	354
Pêchuses (les) du Loi- ret.....	I	197	République et Prési- dent.....	II	274
Peintre (le) des Rois.	I	276	Retour (le) de Pontoi- se.....	II	235
Pensées de l'absent..	I	163	Retour de voyage....	I	166
Pigeon vole.....	II	278	Retraite (la).....	I	151
Pilules (les) dorées...	II	70	Roi (le) boiteux.....	I	39
Plaintes (les) de Gly- cère.....	I	191	Roi (le) de la Fève... Roi Dondaine (le)...	I	265
Pluie (la).....	I	246	Rome future.....	I	91
Pommier (le).....	I	89	Rose (la) d'Anjou....	I	340
Portrait (le) de Toinon	II	111			

	v. p.		v. p.
Royaume (le) d'Utopie	II 265	Treizième (le) convive.	II 67
Ruines (les)	I 15	Trois (les) fils du vieillard	II 61
Ruines (les) de Paris .	I 108	Trois (les) hussards..	II 20
Ruisseau (le).....	I 83	Trois mille francs....	I 99
		Tu ne comprends pas	II 130
S			
Saint-Martin d'en bas.	II 153	U	
Samedi soir.....	I 338	Un antipode.....	II 44
Sans nom	I 168	Un fameux.....	II 267
Secret (le) du bonheur.....	I 290	Un mari comme tant d'autres	I 285
Sentier (le)	II 34	Une expiation	II 102
Si j'étais Béranger....	II 272	Une histoire de voleur	I 358
Si j'étais le gouvernement.....	II 288	Une histoire vraie....	II 55
Simple projet.....	I 172	Une préface.....	II VII
Sinon jamais.....	I 104	Un regard.....	II 183
Soldat (le) de Marsala.	I 315	V	
Souhait.....	I 161	Valse (la) des adieux.	II 109
Souvenirs de voyage..	I 3	Veille (la) du départ..	I 157
Statuettes (les).....	II 238	Venise reine.....	II 185
Sultan (le).....	I 37	Vent (le) qui pleure..	II 176
Supposition.....	I 148	Vie (la) moderne.....	I 78
Sur l'oreiller.....	I 320	Vieille histoire	I 313
		Vieilles (les) chansons	II 15
T			
Tour (le) du monde..	I 26	Vieux (le) ménétrier..	II 251
Tout est bien.....	II 285	Vieux (le) télégraphe .	I 243
Tout neuf.....	II 91	Vigne (la) vendangée.	I 236

TABLE GÉNÉRALE

341

	v. p.		v. p.
Ville (la) de Belzébuth	II 29	Vive Margot !.....	I 254
Vin (le) dans l'his- toire	II 225	Voilà pourquoi je suis garçon.....	I 256
Vin ordinaire.....	I 120	Voire, voire.....	II 258
Vingt-cinq ans.....	II 81	Voix (les) de la nuit..	I 10
Vive la République... notre.....	II 306	Voyage (le) aérien....	I 295
		Vrai (le) tisserand....	II 36

FIN DE LA TABLE GÉNÉRALE



